

CENTRE DE RECHERCHES  
SOCIALES  
ANTI-AUTORITAIRES

ARCHIVES

# INVARIANCE

- C'EST ICI QU'EST LA PEUR, C'EST ICI QU'IL FAUT SAUTER
- HUMANITE ET SUICIDE
- PEUCHET: AU SUJET DU SUICIDE
- PROLETARIAT ET REVOLUTION
- MANIFESTE DU GROUPE OUVRIER DU PARTI COMMUNISTE RUSSE (BOLCHEVIK)

Pour toute correspondance s'adresser a:

JACQUES CAMATTE - B. P. 133

83170 BRIGNOLES - FRANCE

Revue trimestrielle

Directeur responsable: J. Camatte

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1975

Revue inscrite à la commission paritaire des publications et agences de presse - n. 54726

# INVARIANCE

ANNEE VIII - SERIE II - N. 6

## TABLE DES MATIERES

<i>J. Camatte</i> - C'est ici qu'est la peur, c'est ici qu'il faut sauter . . . . .	page 2
<i>J. Camatte</i> - Humanité et suicide . . . . .	» 22
<i>Karl Marx</i> - Peuchet: au sujet du suicide . . . . .	» 24
<i>J. Camatte</i> - Prolétariat et révolution . . . . .	» 39
Manifeste du Groupe Ouvrier du Parti Communiste Russe (bolchevik) . . . . .	» 44

## C'EST ICI QU'EST LA PEUR, C'EST ICI QU'IL FAUT SAUTER !

Pour comprendre les dimensions de la crise dont tout le monde parle — fait dont l'advenue était jugée impossible il y a 20 ans, époque approximative où Bordiga la prévint (01) — il faut considérer quelles furent les solutions apportées à celle de 1913-1945 (02). D'un point de vue général nous l'avons caractérisée comme l'ensemble des bouleversements économiques et sociaux nécessaires pour la réalisation de l'accession du capital à sa domination réelle sur la société. Depuis 1945, celle-ci c'est opérée dans les aires les plus développées du MPC. Synchroniquement, dans d'autres aires, la domination formelle du capital sur la société initiait. Etant donnée la grande résistance opposée à l'implantation de ce dernier nous avons connu la grande période troublée de 1945 à 1952 puis une autre de 1954 à 1962. Au cours de ces années, il y eut élimination des vieux empires coloniaux (les derniers vestiges sont actuellement balayés avec l'indépendance de l'Angola et du Mozambique) et, aux E.U., principalement, se produisait un développement technologique considérable permettant une rationalisation plus complète du procès de circulation du capital, tandis que la tendance à la réalisation de la totalité s'amplifiait à partir du moment de l'achèvement de la reconstruction de l'Europe, de la coexistence pacifique (1956) et de la montée de la Chine après 1960. Tous ces phénomènes se produisant de façon plus ou moins chaotique sapèrent le vieil ordre et entrèrent en contradiction avec les anciennes représentations; leur résultante: le capital tendant à imposer son être en tant que représentation générale et, dans un second temps (la coupure entre les deux, ne peut pas être rigoureuse), à devenir pure représentation, se révéla, profondément, lors de la crise monétaire de 1967 et dans le mouvement insurrectionnel de Mai 1968, puis, au niveau même de la représentation du capital; lors des décisions de Nixon d'août 1971. Depuis, les différents phénomènes se somment en tant que secousse ébranlant le MPC, mais ils se produisent en ordre dispersé et ne semblent pas avoir de liens entre eux. Pourtant les publications du Club de Rome à partir de 1972, la « crise » liée à la guerre du Kippour, les données actuelles sur la recession en acte aux E.U. et qui s'étend à l'Europe occidentale (03) attestent tous la nécessité d'une autre représentation pour que soit assurée la reproduction totale du capital.

(01) On peut trouver cette prévision dans différents textes de Bordiga. Dans « Le cours du capitalisme mondial dans l'expérience historique et dans la doctrine de Marx » (in « il programma comunista » fin 1957 et début de 1958), il a donné quelques éléments étayant celle-ci. Beaucoup de passages anticipent ce qu'ont écrit, 15 ans plus tard, les gens du Club de Rome. On a publié dans *Invariance* n.° 3 série I et dans le n.° spécial de 1968, de courts extraits où cette prévision était énoncée. Nous essaierons dans un prochain n.° de rassembler tout ce que Bordiga écrivit d'important à ce sujet et le confronterons avec les événements en cours.

(02) Dans les n.° 2 et 6 de la série I on trouvera le pourquoi d'une telle périodisation.

(03) On ne peut plus nier la recession: il y a bien diminution de la production, du produit national brut, baisses

A la crise de 1913-45 les remèdes furent (en dehors des deux guerres mondiales) la mise en œuvre du plein emploi, l'intervention de l'Etat: politique des revenus et welfare state, intervention dans l'établissement des taux d'intérêt, contrôle des investissements, etc... Autrement dit il y eut, comme l'affirma Bordiga dès la fin de la deuxième guerre mondiale, défaite des fascistes mais victoire du fascisme. Ce qui signifie l'accession, sous forme mystifiée, du prolétariat à classe dominante, son exaltation et son intégration dans le MPC. Ceci ne pouvait se faire qu'en fonction du mode d'être du capital; d'où, par suite de la réalisation de la communauté matérielle, la tendance toujours plus poussée de faire des prolétaires des consommateurs, provoquant un immense développement du crédit.

Toutes les modifications qui pouvaient avoir lieu dans le cadre du système tel qu'il se délimita à la fin du second conflit mondial se sont effectuées; il est devenu inadéquat. Les moindres secousses l'ébranlent, et les données de la crise, en dehors des phénomènes structureaux, disons intrinsèques et communs aux différents moments du capital qui ne peuvent connaître qu'une variation quantitative (destruction de la nature, des hommes, épuisement des ressources, accroissement des nuisances, etc.) ont pour origine les solutions apportées à la crise précédente.

On a eu réalisation du plein emploi mais, vue la non-flexibilité des salaires à la baisse, on a tendance à l'inflation. Le maintien de ce plein emploi s'oppose souvent aux nécessités de modernisation-rationalisation du capital. En outre, avec le grand développement de capital fixe (automation) (04) durant les années 50 et 70, il y eut un bouleversement

spectaculaires de la bourse, augmentation du chômage; en outre, on a eu, à la fin de la décennie 60 et au début de celle de 70, une forte augmentation des salaires, phénomène qui, selon Marx, précède inévitablement la crise. Toutefois la diminution des prix de gros — autre indice important de la crise selon Bordiga — ne s'est pas vérifiée.

(04) Certains auteurs se sont fondés sur ces phénomènes technologiques pour expliquer les crises; c'est la théorie des cycles longs. C'est une représentation, au sens étroit du terme, d'un phénomène réel, mais elle tend à le surévaluer et à faire du capital quelque chose de purement technologique.

Marx avait déjà explicité le renouvellement du capital fixe comme étant un moment de crise pour le capital. J'ai abordé cette question dans le n.° 2 série I. Ce qu'il y a d'important dans le cycle-crise actuel c'est également un autre phénomène étudié par Marx dans le deuxième Livre du Capital: celui de l'avance nécessaire de capital-argent pour amorcer le cycle d'échanges des produits fabriqués dans les sections I e II de la production sociale du capital. Ainsi pour que le cycle des échanges s'amorce il suppose qu'un capitaliste de la section I, par exemple, avance 500 L. Il est évident, qu'à la suite d'une série d'opérations, ces 500 L. lui reviennent et Marx insiste sur le fait que ce capital argent est avancé et non dépensé. Avec le plan Marshall, à la fin de la guerre 39-45, on peut considérer que les E.U. ont fait une avance de capital à l'Europe. Il ne s'agit aucunement de don. Les dollars avancés devaient revenir aux E.U.. Ce qui se produisit et causa ce qui a été baptisé une pénurie de dollars, un manque de liquidités. Il aurait fallu en quelque sorte un nouveau plan Marshall. Or, pour des raisons qu'on ne peut aborder ici (indiquons seulement: une libération de capital, au sens où l'entendait Marx, se produisant aux E.U.), les étatsunien commencèrent à ne pas rapatrier leurs dollars à la fin des années 50. Il se constitua le marché des eurodollars. A peu près à la même époque les européens et les japonais commencèrent à de-

considérable de la structure de la population qui entre en contradiction avec le rôle privilégié qui était reconnu au prolétariat dans la phase précédente.

Le capital avait surmonté sa contradiction le posant par rapport au prolétariat en intégrant celui-ci (en intériorisant la barrière qui le limitait) mais, par suite de son développement qui a conduit à une dévalorisation du travailleur, cette barrière devient évanescence. La solution antérieure apparaît comme un obstacle à la reconnaissance de son nouvel être qui réclame une autre représentation. Plusieurs phénomènes indiquent cette remise en cause du travail, surtout du travail productif: la recherche du travail à mi-temps ou à temps partiel, la lutte contre les chaînes de montage reconnue valable par les dirigeants capitalistes eux-mêmes, de même que le refus du travail récupéré de façon plus ou moins immédiate, d'ailleurs, à l'aide des mesures précédentes, en même temps que celui-ci est généralisé et que, de plus en plus, l'importance d'un travail immatériel tel que celui des services est mise au centre du problème économique. Enfin maintenant, après 1972, le travail est récupéré en tant que manifestation de la créativité des êtres humains ce qui est en liaison directe avec la volonté de piller toute leur substance (leur capacité productive matérielle ayant été depuis longtemps absorbée) avec la proclamation de la nécessité d'une production immatérielle qui se fonderait sur les déterminations esthétiques voire « transcendantales » des êtres humains. Par là se dissout totalement le caractère privilégié du prolétaire-travailleur productif. Non seulement cela permet de parachever la disparition des classes mais cela élimine une représentation anachronique. Cependant les résistances sont grandes et de divers côtés, à droite comme à gauche, on parle encore du prolétariat comme d'une classe distincte, opératrice, etc... Le MPC devra donc détruire le mythe qu'il a lui-même repris à un moment donné et qu'il a revigoré en le pervertissant, en le réduisant à un ensemble de données matérielles du mode de production en place, données nécessaires à sa propre exaltation car, sans travail salarié, il ne pouvait pas y avoir de production capitaliste (Marx).

Ainsi le MPC se trouve en face d'une population humaine en voie d'homogénéisation qui s'est énormément accrue et vouloir réaliser le plein emploi conduirait à une impasse (05); aussi y a-t-il tendance, pour éviter les troubles sociaux découlant du chô-

venir plus compétitifs; en outre beaucoup d'entreprises étasuniennes à l'extérieur des E.U. vinrent concurrencer les autochtones. Il en est résulté ce que nous avons appelé une crise de la représentation due au contraste entre le rôle du dollar en tant que représentant du capital étasunien et son rôle en tant que représentant du capital mondial.

Ensuite un autre phénomène s'est fait jour le renchérissement des matières premières d'où encore nécessité d'une avance par un partenaire capitalistes quelconque. C'est ici que les pétro-dollars pourraient servir à l'opération, c'est ce que les E.U. voudraient faire en les recyclant à leur façon.

(05) Dans une série d'articles publiés dans les n.° 15 et 16 du Daily Telegraph sous le titre de « Inflation's path to unemployment » et repris dans « Problèmes économiques » n.° 1.399, F. Von Hayek prix Nobel d'économie 1974 avoue qu'on ne peut pas assurer le plein emploi. C'est un aveu d'impuissance surtout après la soi-disant révolution keynésienne et le développement de l'économie post-1930. Il fait remarquer:

mage, à assurer une sécurité économique grâce à un impôt négatif, « allocation de ressources à un être humain du seul fait qu'il vit » (Drouin). Une telle mesure, toutefois, est grosse de conséquences inflationnistes.

La nécessité d'une intervention étatique s'est manifestée aussi dans les pays les plus développés mais ceci ne conduit pas, à l'encontre de ce que pensent certains, à un capitalisme d'Etat, puisque le capital s'est constitué en communauté matérielle (06). L'Etat classique n'est qu'une entreprise particulière, souvent anachronique au regard du développement du capital. Les nations, nécessaires à l'aube du capital afin de détruire le particularisme féodal, de dominer le prolétariat (domination formelle), de le domestiquer et de l'intégrer (domination réelle), deviennent des cadres inadéquats au mouvement du capital. La multiplication et l'accroissement des firmes multinationales le signalent à suffisance. Auparavant la non-intervention de l'Etat dans le cadre national aurait pu impliquer une explosion révolutionnaire car, poursuivant leurs intérêts particuliers les diverses entreprises pouvaient fort bien détruire l'intérêt général. C'est ce que l'on put voir sur la scène mondiale avec le heurt entre les Etats (sans oublier que les guerres furent un excellent moyen de domestication des prolétaires, des êtres humains). La création de la SDN, de l'ONU ensuite, est une tentative d'instaurer un Etat mondial apte à entretenir une régulation du capital à l'échelle mondiale. De nos jours, les véritables quanta-capital opérateurs sont les firmes multinationales chez qui le management est fondamental et représenté en leur sein l'élément Etat, à tel point que celui-ci ne peut perdurer qu'en faisant lui-même du management. La nation, l'Etat ne peuvent plus représenter le capital, car ils représentent en réalité des éléments contradictoires. D'ailleurs une chance de survie des nations est peut-être dans une spécialisation à outrance où finalement elles deviendraient le support de deux ou trois entreprises multinationales comme le propose Attali (07). Ceci ne peut être qu'une phase

« La première condition à remplir pour éviter un tel sort, c'est d'affronter les réalités et d'amener la majorité de la population à comprendre que, après les erreurs que nous avons commises, il est tout bonnement devenu impossible de maintenir le plein emploi ».

Le plein emploi fut considéré comme la panacée pour lutter contre le chômage dont l'accroissement intempestif fut responsable des troubles sociaux des années 20. Aussi pour les éviter les capitalistes préfèrent-ils recourir à une autocritique en paroles mais que nous devons réaliser: nous nous sommes trompés, vous devez réduire votre consommation car la demande excessive entraîne l'inflation! Les divers pouvoirs étatiques ont plutôt peur de prendre des décisions d'autant plus que les syndicats inféodés dans le système capitaliste sont une force défendant un stade antérieur du MPC. Il y a une inhibition du développement de ce dernier à cause du pôle travail du capital. Maintenant que le prolétariat est intégré il faut qu'il joue le jeu du capital. Ses vieilles organisations qui rendent rigides le fonctionnement du système devront être modifiées ou disparaître. Ceci sera facilité du fait même que la grève, arme des syndicats, devient de plus en plus inefficace et, au lieu d'être, comme autrefois, un moyen d'unir, elle est un élément de désunion des travailleurs.

(06) Cf. à ce sujet le n.° 2 série I d'Invariance; « Le VI Chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx ».

(07) Cf. Attali in « Le monde » du 04.01.75 qui parle de « La crise » pour caractériser la situation actuelle. Il considère qu'il y a une mutation en cours déterminée par trois phénomènes: l'inflation, la mondialisation et la troi-

transitoire avant l'absorption de toutes les nations dans une communauté capitaliste mondiale qui sera bien autre chose qu'un super-Etat comme voudrait l'être l'ONU.

Les firmes multinationales s'opposent non seulement aux Etats mais à l'ONU. Elles joueront un rôle efficace dans sa restructuration et sa réorientation. La communauté mondiale du capital ne peut être l'expression de la sommation des Etats capitalistes, elle sera celle de tout le capital mondial. Or, les firmes multinationales se présentent comme les organismes les plus aptes à manifester la rationalité du capital, surtout maintenant que les conséquences désastreuses de son procès de production se sont faites sentir.

Les difficultés d'intégration des pays de l'Est dans le marché mondial ainsi que celles découlant des résistances opposées à l'implantation du capital dans divers pays d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine imposent non seulement une autre stratégie globale mais une autre structuration du MPC afin de pouvoir résoudre toutes ses difficultés. Là encore les multinationales jouent un rôle qui ira en s'accroissant.

Sans une unification mondiale la crise monétaire ne peut trouver de solution, de même que c'est par l'entremise de cette dernière qu'il y aura effectivement mondialisation. Ainsi les DTS ne peuvent fonctionner qu'à la condition que la représentation soit commune (et c'est ici justement qu'apparaît le mieux la crise); il ne faut pas, par exemple, qu'il puisse y avoir un étalon refuge comme l'or. Pour ceux qui soutiennent encore l'utilité du métal jaune il y a l'idée que celui-ci représenterait un « acte définitif » (Fabra) palpable en quelque sorte (vision physocratique) ce qui n'est réalisable qu'en faisant accomplir un pas en arrière. Le capital est mouvement; ce qu'il produit ne s'en retire pas, il doit s'y maintenir. Au stade le plus développé, sa production c'est son mouvement-capitalisation. L'or représenterait ce qui a été produit réellement, maté-

sième: « Produire là où le taux de rentabilité du capital est le plus élevé. » Ce qui aboutira à une « redistribution de la production » qui peut en quelques années « prolétarianiser et provincialiser des nations entières », chose qu'il veut éviter à la France. Ce qui est intéressant, c'est cette possibilité de disparition de certaines manifestations capitalistes en Europe occidentale, tandis qu'elles se produiront au sud de la Méditerranée, par exemple, comme l'a notée N. Macrae qui lui aussi a abordé cette question. Mais il est clair que les centres de décision du capital pourront très bien demeurer en Europe occidentale et aux E.U. Dès lors quel sera le mode de vie imposé aux européens. Enfin si cette perspective se réalise, le capital aura accompli un cycle entier de vie sans qu'il y ait une révolution! Alors comment lier encore le devenir de la révolution à celui du développement des forces productives?

Parallèlement à cela il est important de noter que se vérifie concrètement notre affirmation que tout capital tend à se constituer en communauté. En effet:

« L'on s'oriente de plus en plus vers des fusions groupant des entreprises de branches différentes. En 1969, celles-ci concernaient, s'agissant de fusions importantes à l'exception des banques et des compagnies d'assurance, moins de 1% des actifs acquis, mais en 1972, ce pourcentage avait augmenté de façon spectaculaire pour atteindre 31%. En nombre, le pourcentage est passé de 8 à 42 au cours de la période considérée. (Ceci en ce qui concerne l'Allemagne, n.d.r.) » (« Fusions et politique de concurrence » in « Rapport du Comité d'experts de l'OCDE sur les pratiques commerciales restrictives » dont des extraits ont été reportés in « Problèmes économiques » n.° 1.412).

riellement: la plus-value. Or, étant donnée l'évanescence de cette dernière, découlant de la fictivité du capital, de l'immatérialité de la production, etc..., l'or n'est plus nécessaire. Il le devient de moins en moins également en tant que signe de propriété sur le travail d'autrui, du fait de l'accession du capital à la communauté matérielle et à cause de la généralisation du salariat; le tissu social tend à devenir un ensemble de relations tellement interdépendantes que chacun participe en quelque sorte à l'exploitation des autres et est exploité par eux. Le titre de propriété c'est le capital, la communauté, qui le détient.

Les divers pays du globe n'ayant pas atteint le même stade de développement du MPC, le capital parvient difficilement à imposer sa propre représentation d'où les difficultés du système monétaire international (vraie crise de la représentation) où le dollar joue un double rôle celui de capital-monnaie étasunienne et celui de capital-monnaie référentiel international.

Les conséquences néfastes du procès de production (pollution, nuisances, etc...) réclament une autre exploitation de la nature et des êtres humains. De là l'essor de l'industrie antipollution, de la production immatérielle qui s'empare, comme cela a déjà été signalé, de la détermination esthétique des êtres humains, de celle « religieuse » et même de la lutte contre le capital. On a développé d'un néo-christianisme fondé sur un certain renoncement aux biens de ce monde, exaltant le capitalisme de la faim après le soi-disant capitalisme de l'abondance... Il est clair que, dans ce contexte, divers courants préconisant une alimentation modérée (à base de fruits) et le jeûne en tant que nécessité de repos physiologique pour les organes de l'appareil digestif, puissent être récupérés (comme l'est Marcuse en ce qui concerne la sensibilité-sensualité) dans la mesure où l'on aura isolé ces « pratiques » du reste d'une conception globale des rapports des êtres humains à la nature; dans la mesure où l'on en aura fait des pratiques de survie.

La vieille représentation doit disparaître. Elle comporte les éléments suivants: devenir de l'homme de la pénurie à l'abondance, de l'émergence du sein de la nature (animalité) à un stade humain grâce à un développement des forces productives (idéologie de la croissance), progrès indéfini, individualisation toujours plus poussée impliquant une émancipation exacerbée où l'individu se libère des différentes déterminations naturelles et humaines et devient une maison de commerce qui, grâce au capital-argent, peut faire ce qu'il veut dans les limites du système. Du point de vue immédiat elle postule le plein emploi (généralisation du travail avec sa glorification) et le développement de la propension à consommer; c'est l'Etat qui facilite les deux derniers phénomènes.

Une mutation du MPC est en train de s'opérer. Elle réclame une nouvelle représentation afin que puisse s'effectuer la reproduction de toute la communauté du capital d'autant plus que son cycle économique ne peut pas prendre pour présupposition le résultat de celui antérieur.

La nouvelle représentation est déterminée par la mise en évidence de limites matérielles au développement du capital, de ce fait il va surtout être question de gestion des produits de la terre et de l'activité des êtres humains. Ainsi l'économie perdra sa dimen-

sion chrématistique qui répugnait à Aristote et que, sous d'autres formes, Marx fustigeait (08); ce sera la fin de l'économie politique.

« Il faut réviser totalement notre conception du "profit", et en ranger les différentes catégories selon un ordre différent dans l'échelle des valeurs sociales. » (« Quelles limites? Le Club de Rome répond... » Ed. Seuil, p. 140)

Elle attribuera une grande importance au collectif, l'individu étant programmé, ce qui implique en liaison avec ce qui précède, la gratuité et la réalisation d'un vaste ensemble mondial.

« Le chauvinisme et l'égoïsme des nations ne sont que des projections de l'égoïsme, de l'agressivité et de la volonté de puissance de l'individu humain. Il est fort probable que si, dans sa conception des rapports entre l'homme et la nature, notre espèce ne réussit pas le passage de la souveraineté nationale à la vision globale, elle se trouve finalement condamnée; nous de même, en tant qu'individus, nous avons à subordonner une partie de nos intérêts propres aux besoins généraux de la société. » (« Le rapport de Tokyo sur l'homme et la croissance ». Ed. Seuil, p. 85).

Intériorisation des limites révélées par le devenir du MPC, idéologie de ne pas exagérer, péché écologique, nécessité de changer de comportement tels sont les éléments de l'éthique proposée par le Club de Rome. Mais la résignation à une vie limitée n'est-ce pas le lot de la majorité des êtres humains depuis des millénaires. Ici on en donne un fondement différent, de telle sorte qu'il n'est pas possible de mettre en évidence un autre mode de vie. Les théoriciens du MIT raisonnent sur l'homme réduit actuel et en déduisent leurs conclusions:

« C'est ma conviction profonde que l'esprit humain n'est pas apte à interpréter le comportement des systèmes sociaux qui entrent dans la classe des systèmes à boucles de réaction multiples, non linéaires. » (Jay W. Forrester « Comportement antintuitif des systèmes sociaux » in « Vers un équilibre global » édition italienne Mondadori, 1973, p. 18).

Or la pensée linéaire et binaire n'a pu s'imposer dans le cerveau des hommes qu'à la suite de leur domestication!

Ainsi les théorisations du Club de Rome et du MIT constituent les éléments d'approche d'une nouvelle représentation du capital, elles n'ont rien à voir avec le communisme. Elles n'affrontent pas, non plus, les données profondes du devenir du MPC car elles relèvent de conceptions physiocratiques, c'est-à-dire qu'elles ne prennent en compte que la production matérielle et n'envisagent pas l'immatérialité du capital. En fait, celui-ci développe une réponse qui englobe diverses réponses ponctuelles aux diverses questions que pose sa situation actuelle: l'inflation. Elle amortit les contradictions qui pourraient surgir des solutions parcellaires; elle permet de les surmonter mais elle n'annule pas le point d'aboutissement vers lequel tend l'ensemble de celles-ci: un despotisme toujours plus féroce. L'inflation c'est le crédit

(08) Cf. à ce sujet « Ce monde qu'il faut quitter » in n.° 5 série II d'Invariance.

global que le MPC se donne à lui-même et en cela la capital agit bien selon son être: toujours maîtriser le futur (ce qui implique qu'il ne peut y avoir de révolution que s'il a réellement rupture avec la représentation en place); tous les déséquilibres, toutes les difficultés sont escamotées par celle-ci avec toujours en perspective que demain tout sera résolu. L'inflation c'est l'imagination du système en ce sens qu'il projette une image de lui-même dans le futur, image où toute contradiction est éliminée. La crise de représentation commence bien en 1968. Là est le phénomène patent de l'anthropomorphose. Le MPC réalise un possible du devenir humain. Simultanément elle est indication de la grande difficulté qu'il a à tenir unis les différents moments actuels. La vieille représentation a perdu sa force opérationnelle. La solution passe par cette imagination où tout le monde peut se reconnaître dans un non-antagonisme. L'inflation réalise l'utopie en devenir du capital: les hommes et les femmes se reconnaissent en lui (sinon ils ne pourraient pas le supporter), même s'ils luttent contre lui; d'ailleurs, jusqu'à présent, c'est toujours contre ses conséquences qu'ils se sont élevés. L'inflation est fondamentalement anticipation:

« Bref, l'anticipation est la racine et le fruit de l'inflation. Elle préside à sa croissance, l'alimente et l'amplifie. » (Ronze « L'inflation ou la démesure de l'homme » in revue Etudes, article repris dans « Problèmes économiques » n.° 1388).

Concrètement notons que:

« L'économie américaine est aujourd'hui assise sur une montagne de dettes de 2500 milliards de dollars représentant toutes les automobiles, tous les logements, toutes les usines et machines qui ont fait d'elle l'économie la plus importante et la plus riche du monde. » (« The debt economy » article de la revue Business Week du 12.11.74, publié dans « Problèmes économiques » n.° 1409).

L'économie de crédit dont parlent les auteurs de l'article n'est qu'une autre expression pour indiquer la société inflationniste dont font état d'autres économistes. Au sujet de l'inflation on voit donc pointer, parmi les théoriciens de l'économie, l'idée qu'il s'agit d'une représentation. Ceci est dit de façon plus ou moins claire, plus ou moins percutante, soit dans le but de la définir, soit dans le but de lutter contre elle.

« L'inflation est, essentiellement, un phénomène lié aux comportements et donc aux attentes des agents économiques. La lutte contre l'inflation implique d'abord une foi solide dans la stabilité économique. » (Jean Mouly dans « Revue internationale du travail » d'octobre 1973, reporté dans « Problèmes économiques » n.° 1361).

Ceux qui expliquent l'inflation par la demande ont tendance à faire de celle-ci un phénomène politique et par là ils veulent mettre en évidence l'intervention des hommes, de la lutte des classes, d'où leurs diatribes contre les dirigeants syndicaux considérés comme les créateurs du désordre.

L'inflation est une autre indication de ce que j'ai nommé l'échappement du capital. En effet dans un premier temps, lors de sa lutte contre les modes

de production antérieurs, le MPC apparaît comme un mode de production apte à faire baisser les prix des objets manufacturés; une contradiction semble le tenailler au début dans la mesure où il réalise difficilement la même chose dans le domaine agricole. En fait il y a, dans les zones où le MPC est le plus développé, parallélisme d'action dans les deux secteurs (cf. les E.U. et la puissance de leur agriculture qui, dès la fin du siècle dernier, fut la cause déterminante de l'hégémonie du capital étasunien et de la ruine de l'Europe comme le prévient Engels). Or, cette période est celle où le MPC se développe sur la base de la loi de la valeur et tend à la dominer. Quand il a supprimé les autres modes de production et réalisé la soumission réelle du travail au procès de production du capital, il peut intégrer la non-flexibilité des salaires à la baisse (moyen d'ailleurs de transformer pleinement le prolétaire en consommateur et donc de l'immerger dans la rationalité du capital) et de ce fait il s'échappe des contraintes de la loi de la valeur. Cela aboutit à une grande crise qui est celle d'une représentation donnée des rapports sociaux en place. Comment la communauté matérielle du capital doit être perçue par les hommes afin qu'ils intériorisent le procès et en assurent la reproduction. A ce propos, il ne faut pas oublier que la crise a toujours été aggravée par l'intervention des hommes essayant de faire passer le capital dans des canaux rigides tels qu'ils les concevaient en fonction de leurs représentations.

Avec l'inflation il semblerait qu'il y ait accord entre aspirations des hommes; déterminés désormais par des siècles de développement des forces productives, et le capital. De même le crédit put se généraliser quand il prit l'homme pour sujet (09), autre moment de l'anthropomorphisation du capital. Par le crédit l'homme fut arraché à l'immédiateté de sa vie matérielle; sa vie privée spirituelle et morale fut emportée dans le flot économique; cette vie fut d'ailleurs soustraite à la sphère purement privée pour devenir caution de la vie publique: moment de la désacralisation. Avec l'inflation on a un mécanisme de déracinement total de l'espèce qui apparaît comme une libération vis-à-vis de l'immédiat du capital, moment nécessaire pour couper tout lien au passé, et l'emporter dans un tourbillon où elle perdra finalement tout souvenir de ce qu'elle fut pour, qu'ensuite, le désarroi installé, les hommes ne puissent plus se retrouver que dans la rationalité du capital. Détruire la pesanteur du passé, tel est toujours l'objectif de ce dernier. De là la nécessité d'abstraire l'humanité entière pour qu'elle se place dans un mouvement où toutes les vieilles présuppositions s'évanouiront et où l'unique référentiel sera le mouvement du capital. L'aliénation concerne directement l'espèce dans

(09) Le crédit a eu différentes formes au cours des âges. Il est certain qu'il ne peut exister qu'à partir du moment où les hommes sont aptes à considérer comme réelle une action du futur. On peut être d'accord avec Mauss sur le fait qu'avec le potlach, système de dons et de contre-dons, il y avait, au fond, un phénomène de crédit. Ce qu'il faut ajouter c'est que le mouvement de la valeur était alors vertical et aboutissait à l'offre à un dieu, ensuite il acquit un mouvement horizontal. D'autre part, dans ce système la valeur d'échange ne parvient pas à s'autonomiser; en revanche, on peut dire que le pôle valeur d'usage de la valeur, lui, s'autonomise et engendre une certaine aliénation des hommes. Le principe déterminant est alors l'utilité; avec l'autonomisation de la valeur d'échange ce sera la productivité.

sa totalité; le dépouillement opère sur elle et non plus seulement sur l'individu car l'inflation est le moyen d'acheter l'espèce en lui faisant miroiter des lendemains travaillants et chantants. Par là c'est l'aboutissement de la volonté de l'homme d'être hors nature et nous pouvons être d'accord avec R. Ronze qui affirme que l'inflation est une expression de la démesure de l'homme, qu'elle est « le langage d'une société en transformation ». Il ajoute:

« L'inflation est alors le signe d'une nouvelle logique économique propre à la société technologique évoluée. Fidèle à son projet d'emprise "totalitaire" sur l'individu, cette société passe aujourd'hui de la *sécurité sociale* à la *sécurité économique* (idée déjà développée par Bordiga au sujet du fascisme, n.d.r.) passage d'autant plus naturel que la seconde prolonge et développe la première. » (article cité).

La consommation et le loisir sont les deux éléments importants qui font pénétrer les êtres humains dans la sphère de l'inflation. Le loisir n'est plus le moment de temps libre, le temps de non travail; c'est le temps de consommer car tout doit être vendu, consommé-consumé, d'où la généralisation de la non-jouissance, de la catégorie de l'éphémère qui permet l'éternisation du capital comme l'avait présenté Marx dans les Grundrisse. L'être humain est donc de plus en plus pris en tant que consommateur, que prédateur de la communauté matérielle; c'est cette dernière qui produit et qui offre à consommer: l'inflation est incitation permanente à quitter la sphère immédiate, à renier l'être-là et à se propulser dans un devenir sur le mode de l'acquiescer évanescence.

L'inflation réalise le capital fictif, espèce de tissu conjonctif du capital total, système de liaison et d'articulation (10).

« à partir du moment où les projets des différents partenaires sont incompatibles seule l'inflation permet de les rendre (artificiellement) compatibles entre eux. Ce faisant l'inflation ne supprime pas la lutte des classes. Elle l'empêche de dégénérer en guerre civile, donnant l'illusion successivement aux uns et aux autres qu'ils ont gagné. Elle apparaît ainsi comme le fruit de ce qu'on pourrait appeler l'instinct de conservation. » (Ph. Simonnot « Pour une théorie ludique de l'inflation ». In Bulletin de la S.P.G.F. reproduit dans « Problèmes économiques » n. 1373).

Il s'agit en fait non d'une opposition entre différentes classes mais entre différentes composantes du capital qui tendent à s'autonomiser. Il faudra, pour résoudre la crise, enrayer cette autonomisation et assujettir tous les agents-partenaires à la rationalité du capital en tant que totalité, la communauté matérielle.

Dans le phénomène de l'inflation se fait nettement jour le conflit entre matérialité de la production capitaliste et immatérialité, entre ce qui est fixe et ce qui est mobile, ce qui est unique et ce qui est indéfiniment reproductible, conflit déjà analysé par Marx au sujet de la valeur de certaines choses, mais aussi au sujet de la plus-value (dans ce cas le ca-

(10) Cf. à ce sujet Invariance n.° 2 série I.

pital-argent pouvait être l'immatérialité de ce qui fut ajouté à la production).

« il faut encore retenir ceci: le prix d'objets n'ayant en soi aucune valeur, c'est-à-dire n'étant pas le produit du travail, comme par exemple la terre, ou, du moins, ne pouvant pas être reproduits par le travail comme les antiquités, les chefs-d'œuvre de certains artistes, etc., peut-être déterminé par des combinaisons très fortuites. Pour vendre un objet, il suffit uniquement qu'il soit monopolisable et aliénable. » (Marx. « Le Capital » Ed. Sociales, t. 8, p. 25).

Le capital parvient à rendre aliénable ce qui semblait ne pouvoir l'être par suite d'une impossibilité de mise en mouvement à cause des caractères de l'objet, ainsi de la terre; avec l'achat et la vente de titres de propriété (phénomène de représentation) cela devient possible et c'est le moment où l'homme n'est plus lié à elle. Toutefois Marx fait une autre remarque:

« Cette propriété naturelle qui est ainsi monopolisable est toujours attachée à la terre ». (Ibid., t. 8, p. 37).

Ce stade est à son tour dépassé avec la création d'une agriculture industrielle où la terre n'est plus qu'un support de processus chimiques. Le capital réussit donc à séparer les qualités et à les accaparer. Il en fut de même du travail universel que Marx définit ainsi:

« Remarquons en passant qu'il faut faire une différence entre travail universel et travail collectif. Tous les deux jouent leur rôle dans le procès de production, l'un se fonde dans l'autre et réciproquement, mais ils ont aussi leurs différences. Le travail universel, c'est tout le travail scientifique, ce sont toutes les découvertes, toutes les inventions. Il a pour condition, en partie, la coopération avec les hommes vivants, en partie l'utilisation des travaux de nos prédécesseurs. Le travail collectif suppose la coopération directe des individus. » (o.c.t. 6, pp. 121-122).

En absorbant le travail universel (11) le capital s'est gonflé d'immatérialité et a rendu moins essen-

(11) Dans « La destruction du temple » article paru dans « il programma comunista » n.° 19 de 1962, Domenico Ferla faisait la remarque suivante:

« Le travail universel de l'esprit humain, fruit de la coopération entre les vivants et de l'utilisation du travail des morts n'a pas de valeur, ses produits ne peuvent être reproduits par le travail. Une chose qui n'a pas de valeur acquiert un prix, quand il devient objet de monopole. Quels sont aujourd'hui les monopolistes qui donnent un prix à la science, qui aliènent frauduleusement le travail universel de l'esprit humain? Ce sont les savants définitivement soumis au capital. La métamorphose du savant en technicien est la métamorphose du savant en monopoliste de la science. Comme le capital a trouvé une limite dans la terre, il a trouvé une limite dans la science, dans l'exploitation du travail universel. Le capital a dépassé cette limite tout d'abord en rendant la science aliénable de même qu'il avait fait de la terre un « article de commerce », ensuite en transformant les savants en monopolistes, en propriétaires fonciers et en négociant avec eux une rente. Ce procès a conduit à l'appauvrissement de la terre, et à la décadence de la science. Les « experts » et les « techniciens », com-

tel l'apport de travail immédiat de chaque individu; il a, en même temps, accusé le conflit indiqué plus haut.

Grâce à l'argent, au crédit, à l'inflation, en un mot au capital, tout a pu être arraché et mis en mouvement. A partir de ce moment y a-t-il besoin d'un accroissement continu d'une production matérielle? Comme l'art s'est affranchi de la nature puis des formes en considérant que tout est possible, le capital tend à se développer en abolissant le référentiel matériel. L'inflation est un moyen d'y parvenir.

« Ce que nous allons peut-être vivre, c'est l'inflation à l'état pur (un autre économiste parlait de croissance nominale, n.d.r.), sans croissance. La situation est révolutionnaire dans tous les sens du terme. » (Ph. Simonot, o.c.).

D'où la peur de bon nombre d'individus à cause du phénomène lui-même et à cause de toutes les inconnues qu'il engendre.

Le résultat de la mutation du capital sera une domestication complète — entrevue depuis 1968 — si les êtres humains n'abandonnent pas la communauté capital, d'autant plus que cette mutation a besoin pour s'accomplir des éléments du modes d'être du capital et de ceux apportés par les opposants, les contestataires (les écologistes par exemple).

Pour en revenir au présent, il est bien évident qu'il n'y a pas, économiquement parlant, possibilité de crise conçue comme moment d'écroulement du système. Ce qui ne nie pas l'éventualité de catastrophes dues aux conséquences du procès de production du capital. Il suffirait de variations climatiques de faible amplitude pour révéler la destruction des sols et amener un déséquilibre considérable causant une diminution de la production agricole, donc une famine; de graves épidémies au sein du cheptel sont également possibles à cause de l'insémination artificielle et de l'emploi des anti-biotiques, etc...

Pour les partisans d'une technologie progressant de façon exponentielle (comme le définissent les défenseurs du projet du MIT), il n'y a qu'une pause momentanée dans la croissance. En ce qui concerne les matières premières, il est évident qu'il y a encore des ressources au fond des mers et même au sein de la terre, que l'énergie géochimique captée à grande profondeur peut apporter une solution à sa pénurie, etc., cela ne pourra qu'engendrer une inflation par les coûts (dès maintenant le prix du pétrole ne peut plus diminuer afin de rendre rentables d'autres sources d'énergie; inflation et anticipation sont liées!) Dans cette optique technologique, on peut très bien imaginer une planète portant 100 milliards d'êtres humains et la disparition de toute vie autre qu'humaine; l'oxygène étant produit par les usines (12). Lorsque tout référentiel disparaît et qu'il est remplacé par le progrès indéfini (pléonasme voulu puisque le concept de progrès

me les propriétaires fonciers sont des parasites de la société, ils monopolisent le travail universel de l'esprit humain pour le céder au capital en échange d'une rente, il s'aliène le travail des morts pour exploiter le travail des vivants ».

(12) Nous sommes bien conscients que c'est un cas limite hypothétique difficilement réalisable car la vie est un continuum d'espèces et une seule ne peut réaliser la vie.

contient l'indéfini), il ne reste que l'échappement, le désir sans fin, débouchant dans l'absurde du point de vue humain. Et cette perte de référentiel est absolument nécessaire pour que l'humanité s'abandonne totalement au mouvement du capital.

Très proches des précédents, en définitive, sont les groupuscules qui affirment que la crise est en réalité du bluff, position symétrique à celle considérant comme inévitable un effondrement prochain du MPC. Dans un cas le capital est l'apprenti sorcier, dans l'autre le démiurge parfait! Selon ces groupes l'homme n'est pas immédiatement menacé; la crise concerne uniquement le capital. La classe dominante s'en sert comme d'un épouvantail, comme d'un chantage pour pouvoir faire accepter l'installation de centrales nucléaires ou l'implantation d'oléoducs comme celui de l'Alaska; ce qui implique tout de même qu'il y a des problèmes réels d'approvisionnement en énergie. Ceci est d'autant plus vrai que les gens qui ont cette position raisonnent en fonction de la logique du développement des forces productives. Il est certain qu'il y a une utilisation de la crise. Ainsi celle d'octobre 1973 fut fomentée de toutes pièces par les firmes multinationales et les E.U. On a répété de ce que fit la classe dominante allemande dans les années 20: l'utilisation de la crise comme d'une arme contre le prolétariat, ce que mit en évidence le KAPD au troisième congrès de l'Internationale Communiste. Mais il ne faut pas oublier, non plus, que la classe dominante ne put maîtriser le phénomène et surtout qu'elle ne se rendit absolument pas compte qu'elle favorisait la naissance et le triomphe du nazisme, mouvement nécessaire à la réalisation de la domination réelle du capital sur la société et sur la classe dominante d'alors, la vieille bourgeoisie qui, depuis lors, commença à disparaître.

Il y a, sans aucun doute, manipulation de la crise, mais les faits sont là. Il ne peut y avoir qu'un infléchissement des phénomènes dans une certaine direction. Celui-ci peut, pour le moment, favoriser certains groupements mais, à plus long terme, il débouchera (sauf révolution) dans un renforcement du despotisme du capital du sein duquel disparaîtront beaucoup d'organisations qui, à l'heure actuelle, ont une certaine autonomie, une certaine possibilité de dominer; tel sera le cas, dans une perspective plus éloignée, des Etats nationaux.

Si on nie l'épouvantail-crise agité par les gens du Club de Rome ou par certains partis du secteur capitaliste, il n'en reste pas moins que des faits bien concrets demeurent: la surpopulation, non seulement en Asie mais en Europe; surpopulation qui peut inhiber le mouvement de réinsertion des êtres humains dans la nature, tout au moins le ralentir dangereusement; les nuisances diverses, la destruction de la nature avec la disparition accélérée, depuis le début du siècle, de diverses espèces animales et végétales sans qu'elles puissent être remplacées, comme cela se produisit aux époques géologiques (remplacement des reptiles par les mammifères, par exemple). Où vivaient animaux et végétaux fleurit, exubérant, le béton, monstre froid tentaculaire.

Il est évident que la surpopulation (13) est un gros

(13) Souligner que la surpopulation est un grave problème qui se pose à nous n'implique pas qu'il faille prôner l'avortement comme solution, ni en faire une apologie, car

problème pour le capital. Les êtres humains apparaissent comme sa pollution; plus la population est nombreuse plus il peut y avoir un antagonisme avec celui-ci, surtout lorsqu'elle est jeune. Elle encombre son procès de production qui tend à l'automatisation. Mais le phénomène est double car, simultanément, la surpopulation est un moyen de domestiquer les hommes en les entassant dans les prisons que sont les grands ensembles où ils perdent toute communauté et tout rapport réel avec la nature (ce qui en reste). Surpopulation et urbanisation vont de pair avec la réduction des êtres humains à particules insignifiantes. Plus la population s'accroît moins il est possible de pouvoir penser selon la Gemeinwesen (communauté); il y a un phénomène de destruction de l'humanité en même temps que perte de sa diversité dans le monde puisque bientôt, sur la planète, il n'y aura plus que des hommes soumis au capital.

Affirmer que tout cela est uniquement problème pour ce dernier revient en définitive — étant donné que, souvent, le caractère plus ou moins capitalisé de l'espèce est reconnu — à prendre une position manichéenne et à poser la dualité: ceux qui savent et ont fui l'influence du capital et les autres. Comment détruire la capitalisation de ces êtres (sans les détruire)? Si cela réussit, demeurera encore la surpopulation qui, évidemment, dès lors, pourra être affrontée de façon humaine.

En outre, le capital n'est pas quelque chose venu dont on ne sait où. C'est un produit humain; l'anthropomorphose le prouve amplement.

La position de ces groupes est fondée sur le postulat que la révolution n'existe qu'à partir du moment où il y a rupture du système et que ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'il est possible de vraiment s'attaquer aux divers problèmes qui ne sont donc reconnus qu'à posteriori. Mais accepter ce postulat c'est se condamner à l'inaction tandis que le capital tend à résoudre ces derniers à sa façon. Dans le programme communiste tel que l'envisageait Bordiga, il était clair qu'il fallait obligatoirement, après la révolution, que les pays développés donnent aux pays pauvres, placés à un stade moins avancé de développement des forces productives, produits et machines et même savoir-faire technique, pour que le communisme puisse se généraliser à l'échelle mondiale. De nos jours le Club de Rome propose quelque chose de similaire afin que le MPC n'explose pas, afin d'éviter l'apocalypse. Encore une fois le capital a pillé le programme, mystifié l'élan au communisme. Il le réalise en lui ôtant tout ce qu'il avait d'humain. Ridiculiser la proposition du Club de Rome revient à ridiculiser le programme communiste tout en laissant pleinement de côté la question de savoir pourquoi le capital peut — après les avoir vidées de leur contenu humain — réaliser des mesures tendant au communisme. Parce que ce dernier était conçu comme moment du plein développement des forces productives.

cela demeure toujours un acte horrible même s'il peut être nécessaire au sein de l'horreur de cette société, ni qu'il faille recourir à une continence absolue pour une génération entière! La question est complexe et ne peut être résolue qu'en dehors de cela.

Souligner qu'il y a un problème d'espace, que la diminution de celui-ci ne peut que rendre fou, n'implique pas que l'on accepte pour cela la théorie du « territoire » chère à divers ethnologues.

ves. Ce sont ceux qui sont les plus acharnés à défendre la technologie, dont ils postulent la neutralité, et la science qui serait en définitive innocente, qui maintiennent cette conception du devenir au communisme. On est, dans ce cas, à des degrés divers, sur le terrain où se sont placés anarchisme et marxisme (14): la science est une nécessité pour l'émancipation des êtres humains; la bourgeoisie ne peut pas lui permettre de jouer pleinement ce rôle; une classe révolutionnaire accomplira l'œuvre immanente, pour ainsi dire inscrite, dans la science.

Il faut penser le devenir à la communauté humaine (15) dans une très grande diversité depuis les dernières communautés plus ou moins archaïques encore existantes jusqu'aux communautés humaines rompant avec le capital.

Nous avons individué une des causes du mouvement de Mai-68 dans le déséquilibre (16) qui s'était opéré aux E. U. en 1967, début de la manifestation de la crise monétaire encore en cours maintenant. C'est en quelque sorte une autre définition de la crise. Elle à l'avantage de démystifier son importance, ses effets révolutionnaires grandioses et de noter tout de même ce qui peut correspondre à une certaine réalité. Il est bien certain que si le MPC ne rencontre plus de phase critique, la révolution devient fort improbable, voire impossible. Mais il est également certain que l'existence de telles phases n'est pas suffisante pour produire la révolution, si les hommes et les femmes conservent leurs yeux d'antiquaire et voient la crise sur le mode de celle de 1929, se fient à un événement extérieur pour que se déclenche le processus révolutionnaire. Il ne s'agit plus de lutter contre le capital mais de se placer hors de sa dynamique. Les ratées de celle-ci ont un rôle très important dans la production des révolutionnaires; les analyser et en démystifier les vertus subversives intégrales, c'est-à-dire génératrices du grand soir, permet de rester en contact avec tous ceux qui n'ont pas pu effectuer le pas nécessaire. Il ne s'agit pas de se mettre dans un ghetto en faisant une anti-organisation dans un au-delà mythologique du capital.

Avec Mai-1968 on a eu émergence de la révolution et mise en branle sur une échelle mondiale de

(14) Car si l'anarchisme n'a pas prétendu faire une œuvre scientifique, il a toujours, dans une perspective qui reste illuministe, défendu la science parce qu'elle aurait une charge subversive parce que dispensatrice de vérité.

(15) A la place du mot communisme, je préfère souvent employer une périphrase: réalisation de la Gemeinwesen humaine. Il est difficile d'utiliser un mot qui sert à désigner une réalité sociale aussi épouvantable que celle de l'URSS. En outre, il pâtit des limites de l'époque où il fut engendré. Il a été forgé pour désigner un rapport social où il n'y aurait plus de propriété privée, mais une propriété commune. Celle-ci était envisagée comme une réponse immédiate à une situation intolérable où certains étaient riches et d'autres pauvres. Richesse et pauvreté étaient réellement des déterminations des hommes. De nos jours, les richesses sont incluses dans la communauté matérielle et, en fonction de leur rôle joué au sein de celle-ci, les êtres humains ont droit à une consommation plus ou moins grande. Que pourraient-ils mettre en commun? Voilà qui concrétise parfaitement l'affirmation selon laquelle le communisme ne peut être qu'une question d'être. Le mode d'être où hommes et femmes pourront enfin s'épanouir ne peut être trouvé que dans une communauté où « l'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme » (Marx).

(16) Cf. à ce sujet Invariance n.º 5 et 6 série I. (thèses 4.4.3.), en tenant compte de la caducité de la position sur le rôle du prolétariat.

la production de révolutionnaires. La rupture d'équilibre actuelle ne peut qu'élargir le cercle de ceux-ci. Elle doit également provoquer en eux une radicalisation par une recherche vraiment à la racine de ce qui cause l'incapacité des hommes et des femmes à abattre, comme ils le voulaient, le MPC; susciter leur propre remise en cause. Pour le moment, ce qui se manifeste, c'est seulement un certain recul du fait que tout ce qui pouvait être solide s'est effondré et qu'aucune dynamique n'est encore concrètement apparue et ne le peut dans l'immédiat. En outre rien de plus conservateur que les révolutionnaires car ils s'attachent avec acharnement à un schéma, planche de salut pour tous les temps et, lorsqu'une certaine faille se produit dans la société, ils se replient sur eux-mêmes, au lieu de se débarrasser de ce schéma inhibiteur.

Il est nécessaire d'intervenir, dans la mesure où c'est possible, au moment de ces ruptures afin d'amplifier le phénomène de production des révolutionnaires puisqu'il n'y a pas de certitude rigoureuse qu'une quelconque crise économique puisse engendrer un mouvement insurrectionnel de vaste ampleur. C'est ce qui s'est produit depuis 1913 et le nouveau moyen-âge dont parlent certains auteurs italiens (qu'ils situent dans un proche avenir), l'époque de barbarie que redoutaient Adorno et l'école de Francfort, ont commencé depuis lors. Les diverses crises ont provoqué la mort de la société bourgeoise mais les forces qui s'opposaient à elle furent incapables de s'imposer et de permettre le triomphe du communisme. Il s'en est suivi une période trouble où ce qui fut déterminant c'est le devenir du capital à la communauté matérielle (réalisation de la domination réelle) dans l'aire occidentale; le moment que nous vivons est celui où l'instauration de cette communauté risque de se parachèver à l'échelle mondiale et de devenir définitive, ce qui impliquerait la disparition de l'espèce humaine. Ainsi, pour reprendre la comparaison des auteurs italiens, lors de l'effondrement de l'empire romain les révolutionnaires de l'époque furent incapables d'imposer la formation d'une communauté humaine par suite de leur propre faiblesse mais aussi à cause de la puissance du phénomène mercantile déjà amplement développé à l'époque, de l'inféodation de l'Eglise au pouvoir établi, de la faiblesses des communautés barbares qui avaient été perverties au cours de leurs migrations et contaminées au contact de la civilisation gréco-romaine. Il fallut plusieurs siècles pour que s'instaure la communauté féodale du sein de laquelle le mouvement de la valeur d'échange était banni.

Les moments les plus troubles de l'histoire humaine sont ceux où s'effondre une communauté naturelle ou médiatisée et que s'impose la formation d'une nouvelle. L'époque est d'autant plus instable, remplie de violence, elle nécessite une durée d'autant plus longue pour parvenir à une solution, que l'opposition entre le désir profond des êtres humains à créer une communauté humaine et le mouvement de la valeur d'échange, puis du capital, est d'autant plus floue. Depuis près d'un siècle on considère le communisme comme la réalisation d'un processus interne au capital: le développement des forces productives qui permettra enfin d'abolir l'aliénation en assurant à tous une vie matérielle correcte compatible avec des exigences humaines, et

non comme l'instauration d'une *Gemeinwesen* (communauté) humaine, comme l'avait affirmé le jeune Marx. Les événements qui se sont déroulés depuis 1913 ont balayé la première conception et imposé la seconde, la seule qui soit apte à permettre aux êtres humains de poursuivre leur vie dans le cosmos; qui fait ressouvenir de leur vieux désir communautaire, tout en lui donnant consistance nouvelle.

Parmi les moments agités et cruciaux que vécut l'humanité (humanité, plus ou moins vaste car dans certains cas cela n'affecte qu'une portion de celle-ci), on peut indiquer celui qui nous est présenté comme la période du déluge, la fin des grands empires tel ceux d'Akkad, de Rome, l'époque des Royaumes combattants en Chine, les moments de la décomposition de la communauté féodale à la suite de la surpopulation provoquant des difficultés agraires qui sont à la base des peurs de l'an mille, des croisades. Maintenant, en plus de la peur ancestrales que ces faits ont pu laisser au sein des êtres humains, il y a celle d'une apocalypse bien concrète dont on a pu avoir des phénomènes prémonitoires lors de la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki et, plus près de nous, le phénomène de désertification du Sahel.

La peur qui git au cœur du monde a bien d'autres sources. La disparition des référentiels, des valeurs; plus de parti révolutionnaire, plus de classe devant assurer l'émancipation, donc dissolution de tout « idéal », ce qui inhibe tout mouvement; la perversion du socialisme et du communisme car ce qui a été déclaré, réalisé en tant que tel s'est révélé comme une prison plus ou moins dorée: la Suède ou l'URSS! Peur que tous les rêves ne se transforment en cauchemars, comme le communisme transformé en un système de camps de concentration et d'asiles psychiatriques.

Les êtres humains ne parviennent pas, d'une part, à puiser des forces en eux-mêmes, à se resubstantialiser, à réacquérir leurs dimensions perdues, d'autre part, à concevoir le mouvement vers la communauté humaine en sa totalité et en ses unités-diversités; ils ne perçoivent qu'un néant et, en conséquence, appréhendent à se lancer dans un mouvement quelconque. C'est la perte de tout élan, de tout enthousiasme. Mais, plus profondément, il y a la sensation d'une insécurité profonde. L'être dans le monde n'est jamais assuré car tout ce qui est, est sujet à caution, et le monde lui-même dans son absurdité ne peut rassurer les êtres. Si, dans les communautés primitives, les êtres humains recouraient à la magie pour avoir confirmation de la réalité de leur existence, de leur être dans le monde (17), il ne reste, à ceux d'aujourd'hui, qu'à rechercher réalité et vie dans différentes sectes religieuses surgies au cours de ces vingt dernières années. Le refuge dans la religion est conjuration de la peur.

La méconnaissance de la dynamique conduisant à la communauté (18), doublée de la méconnaissance

(17) Cf. « Il mondo magico » (Le monde magique) de Ernesto de Martino. Ed. Boringhieri. 1973, livre absolument remarquable sur lequel nous reviendrons.

(18) Si nous rejetons la science, cela n'implique pas que nous soyons pour un obscurantisme ni que nous voulions fonder un nouveau gnosticisme tout en reconnaissant à ce dernier (le mouvement qui eut lieu au cours du deuxième siècle après Jésus Christ) une très grande importance.

sance réciproque des êtres humains est paralysante. On l'a souvent signalé, le racisme commence dès que l'altérité, la diversité d'un être humain est vécue comme une agression, comme une remise en cause, car elle mine les référentiels profonds, cachés, obscurs, ceux qui donnent certitude de la présence de l'être dans le monde; si ces référentiels sont bafoués, toute réalité semble s'évanouir. Le terrorisme manifeste souvent la peur de l'autre; le détruire semble être le seul moyen de conjurer cette peur qui est en même temps agoisse à cause de la perte de la sécurité de l'être dans le monde.

L'existentialisme, en son temps, a fort bien exprimé l'angoisse sociale de cette perte de sécurité, mais, actuellement, le mal est encore plus profond parce que tout est remis en cause. Ce n'est plus l'existence immédiate telle qu'elle peut être déterminée par les rapports sociaux actuels, mais l'existence dans sa dimension historique, dans la tradition des êtres humains; la religion, la science, l'art sont reconnues mortes, ne reste qu'un vide orné de désirs, c'est-à-dire quelques impulsions à être, à vivre. La recherche de la satisfaction effrénée de désirs n'est peut-être qu'une attitude conjuratrice de ce vide. L'inflation verbale plus souvent, d'ailleurs, que gestuelle ou pleinement prativistique est, comme dans le cas du capital, une tentative de créer quelque chose au-delà de la sphère immédiate en escamotant les difficultés du présent.

L'humanité doit ou faire le saut — possible depuis longtemps — c'est-à-dire rompre avec la dynamique surgie lors de la rupture avec la nature, avec la communauté et emprunter une autre voie ou bien elle sera assujettie à un rêve fou — vouloir dominer la nature, être en dehors d'elle — qui se réalise avec le capital et qui aboutit à sa totale sujétion en courant de multiples risques de destruction dont les plus graves sont écologiques. Mais c'est de ce saut qu'elle a peur; ce qui engendre un recul sur des positions antérieures, sur des moments pré-capitalistes qui ont été antagonistes au capital. Les êtres humains dans leur volonté de s'opposer à celui-ci, de le détruire, privilégient en définitive des périodes du passé qui ne furent souvent que des présuppositions au devenir de celui-ci. Ce faisant la lutte est dévoyée et les êtres humains n'affrontent pas les questions réelles. Adorno, en revendiquant une société réglée par l'échange égal en est un bon exemple, de même ceux qui défendent la démocratie comme un moindre mal, les mouvements régionalistes et tous ceux qui veulent éliminer les conséquences dévastatrices du MPC en conservant sa rationalité. Beaucoup de groupes gauchistes ont peur de remettre en question l'outil, la machine, la technique et refusent de considérer la science comme une simple thérapeutique pour une pathologie de l'action humaine.

Ces positions de repli sont multiples du fait qu'en arrivant au moment de mutation où nous sommes, une foule de contradictions, qui se sont manifestées aux époques antérieures et ne furent qu'englobées, réaffleurent de façon plus ou moins virulente. Certains individus peuvent se polariser sur ces contrastes secondaires et édifier là-dessus théorie et pratique. Ils se seront seulement mis en dehors du mouvement réel, même s'ils s'opposent s'ils invectivent et, ce qui peut souvent arriver, s'ils s'adonnent

au terrorisme. Ce dernier se manifeste fréquemment au moment où rien n'est possible ou ne l'est pas encore, au moment où la confusion est telle que la seule attitude pouvant faire jaillir quelque chose semble être une affirmation implacable de la violence. Le terrorisme c'est l'impasse et c'est la possibilité pour le capital d'éliminer tranquillement des éléments perturbateurs.

Il y a donc une peur du futur, soit celui chanté par Toffler, parce qu'il apparaît comme exacerbation de ce qui se manifeste déjà, soit celui que nous pouvons prôner parce qu'il est inconnu et qu'il implique le rejet des vieilles représentations. Aucun terrorisme, aucune contre-peur ne peut faciliter la perception de ce devenir que nous envisageons. Pourtant il faut se hâter car nous sommes parvenus à un moment où une décision rapide s'impose.

Nous avons tenté de mettre en évidence en quoi consiste la communauté matérielle du capital et le déterminisme qui opère en elle, non pour reconnaître qu'il est difficile de faire quoi que ce soit à cause de ce déterminisme, mais pour le refuser. Il est clair que, dans une pratique concrète de tous les jours, ce refus est difficilement réalisable, mais cela n'élimine pas la possibilité, au moins, de l'affirmer et, par là, de rejeter tout compromis avec la dynamique de la lutte anti-capitaliste qui ne fait que nous engluier dans la communauté matérielle.

On a, à plusieurs reprises, souligné à quel point la conscience était, la plupart du temps, conscience repressive et que la pensée retardait énormément sur la réalité. La aussi l'absence d'adéquation entre ces deux éléments, les porte-à-faux, sont générateurs d'anxiété, de peur, ne serait-ce qu'en tant qu'appréhension de ce qui peut advenir. Plus globalement on ne peut être que douloureusement impressionné de constater à quel point une espèce qui se vante d'être supérieure, qui se targue de sa pensée, de sa conscience, n'accomplira un mouvement générateur de vie que contrainte et forcée. La pensée aura été inefficace. Il n'y aura eu, ainsi, aucune générosité de vaste ampleur pour mettre fin à un devenir qui depuis plus d'un siècle n'engendre que guerres, aliénations, destructions des êtres humains et de la nature. Il faudra aller jusqu'au bout de l'abjection pour que, menacée dans son existence biologique, elle se « décide » enfin à se révolter.

Même au moment où la situation sera favorable par suite d'un affaiblissement de toutes les contraintes, il n'est pas dit, encore, que l'espèce soit capable de vraiment se rebeller tant elle aura été domestiquée. Cette peur de la trop grande domestication possible détruit toute espérance qui n'est que suicide planifié et étalé. Un problème urgent se pose, ici et maintenant. On ne peut pas attendre que la révolution ait éclaté pour entreprendre quelque chose. Il faut prendre au sérieux l'injonction de Bordiga: se comporter comme si la révolution avait déjà eu lieu; il n'y a plus d'expériences à faire, à subir, qui seraient génératrices d'idées, de comportements nouveaux. Il est clair, encore une fois, que dans l'immédiat, pratiquement, les possibilités sont réduites mais on peut au niveau de l'affirmation être le plus radical possible en balayant toutes les représentations anciennes et en remettant vivement en cause le mouvement intermédiaire entre communautés primitives et communauté humaine à venir. Il faut, dès maintenant, entrer dans l'autre

voile qui permet de se sauver et de constituer un pôle énergétique humain d'une part en puisant dans toute l'histoire les charges qui ont été émises lors de la rébellion contre le devenir du capital, d'autre part en portant à terme une convergence entre les différents éléments, non pour proclamer une solidarité révolutionnaire car celle-ci implique que les éléments sont atomisés, séparés, et qu'une certaine « éthique » permettra de les réunir. Non, il s'agit de trouver la communication immédiate entre humains. C'est cela qu'il faut acquérir, qui fait défaut et rend impuissants tous les groupements. Les hommes et les femmes se réunissent pour lutter contre quelque chose et c'est cet ennemi qui les unit, mais dès qu'ils doivent affronter leur positivité, leur œuvre réellement humaine, il y a faillite parce qu'ils n'ont plus de dimension humaine, ils sont trop étrangers les uns aux autres, trop réduits à particules du capital, inexpressives si ce n'est sous le champ d'action de celui-ci. La difficulté à communiquer dérive à la fois de l'absence de contenu des êtres humains et de la présence de diaphragmes que sont les représentations, les rôles, les caractères, etc...

La peur sous ses formes multiples peut conduire à une rébellion mais elle est en même temps inhibitrice; elle paralyse l'élan qui ne peut engendrer tout ce qui devrait être. Il faut la reconnaître à la façon dont Marx disait qu'il fallait avoir honte de la situation sociale où il se trouvait, non pour réaliser une prise de conscience, mais pour rompre avec une dynamique qui nous broie. Etant donné que nous sommes parvenus à un point où en quelque sorte, l'espèce est prise au mot de son discours sur la conscience, sur la pensée, sur ses possibilités, sur son rapport à la nature et, qu'au fond, les données de la solution résident en elle, il ne reste qu'à paraphraser le vieux proverbe latin tant prisé d'Hegel et de Marx et dire à nous tous: « C'est ici qu'est la peur, c'est ici qu'il faut sauter! ».

Jacques CAMATTE  
Mars 1975

## HUMANITE ET SUICIDE

Le texte de Marx que nous publions à la suite a été probablement écrit au printemps-été 1845. Il parut en janvier 1846 dans la revue dirigée par Moses Hess, *Gesellschafts Spiegel* (Le miroir de la société) n° 7, deuxième année. Il fut à nouveau publié dans la MEGA mais, en revanche, il est absent des œuvres dites complètes publiées à Berlin par Dietz Verlag (Werke).

Le titre exact du livre de Peuchet que Marx utilise est: « Mémoires des archives de police de Paris pour servir à l'histoire de la morale et de la police depuis Louis XIV jusqu'à nos jours » par Jacques Peuchet archiviste de la police. Paris. Alphonse Levavasseur. 1838. Les passages cités se trouvent dans le volume IV, pp. 116-182.

Dans le n° 5 série I d'Invariance consacré à « Marxisme et individu » j'ai cité un passage de ce texte en l'attribuant à Marx (cf. « Conclusion transitoire »). Or, qu'il soit en fait de Peuchet montre que Marx n'avait pas une vision rackettiste, c'est-à-dire qu'il ne pensait pas qu'une vision humaine du monde fut un attribut obligatoire des révolutionnaires, totalement absent chez les conservateurs; ce qui confirme également ce que nous avons écrit dans « Adresse » (cf. n° 5. série II d'Invariance).

Mais là n'est pas l'unique raison de la publication de ce texte. Nous voulons faire ressortir l'importance que Marx accordait à la « vie quotidienne » et à l'être humain individuel. Car, sous prétexte de lutter contre la démocratie et tout son carnaval ignoble qui exhibe des individus tous plus grotesques les uns que les autres, même si durant un certain temps ils ont pu avoir une activité positive pour leurs semblables, on est arrivé, Bordiga par exemple, à nier l'être humain particulier et à ne plus considérer que l'espèce.

Il est vrai: « La véritable outrecuidance consiste à attribuer à certains individus la perfection de l'espèce. » (Marx). Il est tout aussi vrai que ce n'est qu'avec le communisme que l'être humain individuel pourra enfin s'épanouir.

Dans la communauté du capital un déterminisme implicite fait que l'individu n'a aucune importance, en dépit de ce qu'affirment les différentes idéologies libérales et parfois anarchistes. Expliciter ce déterminisme et mettre en évidence à quel point l'individu est broyé revient à livrer un combat qui n'a plus cours. Par suite de la domestication des hommes, le danger de toute théorie individualiste est réduit à zéro. Sur cette base, divers théoriciens ont reproché à Marx de rester humaniste et donc idéologique. Il n'aurait pas poussé à bout l'évacuation de l'homme dans son étude scientifique d'où le maintien d'une phraséologie hegelienne au sujet de l'aliénation. Ici encore, on peut être d'accord: dans la mesure où Marx prétendait faire œuvre scientifique, en analysant le capital, il ne réalise pas son projet et, comme dirait Althusser, il ne parvient pas à la conscience de la structure en laquelle l'homme s'est dissout.

Autrement dit, le devenir réalisé du capital à la communauté impose la constatation de l'inessentialité des êtres humains. C'est ce que justement le structuralisme reconnaît et réalise, ainsi, ce que Marx ne put faire. Il est intéressant de constater que le discours matérialiste parvient toujours au même point et que le structuralisme n'apporte rien de nouveau, n'introduit aucune nouvelle épistémé comme dirait Foucault.

« En second lieu, le structuralisme réintègre l'homme dans la nature et, s'il permet de faire abstraction du sujet — insupportable enfant gâté qui a trop longtemps occupé la scène philosophique... » (Levy-Strauss... « L'homme nu ». Ed. Plon. p. 614).

En substituant marxisme à structuralisme on obtient une phrase que Bordiga eut pu parfaitement écrire. Toutefois la différence est que pour ce dernier la négation de l'individu pose l'espèce et, qu'avec le communisme, s'ouvre une période de vie pour ainsi dire illimitée pour elle. Surtout, par suite de sa réconciliation avec la nature, l'espèce va se retrouver dans le mouvement cosmique et, de ce fait, ne pourra plus se poser la question de l'inessentialité de la vie, de ses œuvres; la mort de l'espèce n'a pas de sens.

En revanche pour Levy-Strauss son raisonnement matérialiste le conduit au vide, au néant:

« mais en même temps, réalité du non-être dont l'intuition accompagne indissolublement l'autre puisqu'il incombe à l'homme de vivre et lutter, penser et croire, garder surtout courage, sans que jamais le quitte la certitude adverse qu'il n'était pas présent autrefois sur la terre et qu'il ne le sera pas toujours, et qu'avec sa disparition inéluctable de la surface de la planète elle aussi vouée à la mort, ses labeurs, ses peines, ses joies, ses espoirs et ses œuvres deviendront comme s'ils n'avaient pas existé, nulle conscience n'étant plus là pour préserver fût-ce le souvenir de ces mouvements éphémères sauf, par quelques traits vite effacés d'un monde au visage désormais impassible, le constat abrogé qu'ils eurent lieu c'est-à-dire rien » (ibid. p. 621).

S'il en est ainsi qu'importe qu'il y ait, à l'heure actuelle, le MPC ou le communisme, que règnent la torture, la démenche, le crétinisme, ou que les hommes créent une autre vie. Tout entre dans le jeu d'une combinatoire dont le résultat final est le néant.

Ce « Finale » des Mythologiques cité plus haut est bien celui de la pensée binaire qui pose d'entrée l'irréductibilité de l'homme à la nature, leur opposition. La culture étant l'altérité de l'homme, elle l'éloigne de la nature mais ne supprime pas la loi inflexible qui fait qu'il doit être tôt ou tard, individuellement et en tant qu'espèce, réduit à une néantisation, non une mort, car ce serait encore une affirmation de la vie.

Ici la pensée domestiquée affirme que tout est achevé, que tout s'est dit, raconté, répété en écho, combiné au travers d'un mythe que le structuralisme saisit comme Hegel saisissait la totalité du système (le structuralisme peut se proclamer la fin de la science). Synchroniquement le mythe du progrès s'épuise à force de vouloir maintenir la différence d'avec la nature.

L'admission d'une telle théorie équivaut à un suicide. La plupart des êtres humains la fuient et se réfugient dans la religion qui leur apporte l'espérance: le « finale » n'est pas le néant; il est rédemption, immersion dans dieu, selon les doctrines religieuses. Ce ne sont pas les vieux racketts religieux qui s'épanouissent à l'heure actuelle, ce sont de nouvelles organisations qui surgissent sur la base même de la perception de ce néant créé par le devenir du capital; mais cet abandon dans l'espérance est une autre forme de suicide.

Camatte - février 1975

KARL MARX

## PEUCHET: AU SUJET DU SUICIDE

La critique française de la société possède au moins en partie le grand avantage d'avoir mis en évidence les contradictions et la monstruosité de la vie moderne non seulement dans les rapports sociaux de classes particulières mais dans tous les cercles et toutes les structures de l'ensemble des relations sociales actuelles et, cela, avec des descriptions d'une vivacité immédiate, d'une intuition profonde, d'une délicatesse et d'une originalité d'homme du monde qu'on peut vainement chercher chez toute autre nation. Que l'on compare, par exemple, les exposés critiques d'Owen et de Fourier, dans la mesure où ils concernent le mouvement social actuel, pour se faire une idée de cette supériorité des français. Ce n'est pas en France, seulement chez des écrivains véritablement et proprement « socialiste » que l'on doit chercher la description critique des conditions sociales mais chez des écrivains appartenant à toutes les branches de la littérature, notamment de la littérature romanesque et des mémoires. Je vais donner, à l'aide de quelques extraits concernant « *Le suicide* » pris dans les « mémoires tirés des archives de police etc... par Jacques Peuchet », un exemple de cette critique française qui peut immédiatement montrer jusqu'à quel point peut être fondée l'illusion des bourgeois philanthropes selon laquelle il s'agirait de donner un peu de pain et d'éducation aux prolétaires, que seul le travailleur s'étierait seulement à cause de l'état social actuel et, qu'ensuite, le monde existant serait le meilleur des mondes.

Chez J. Peuchet, comme chez beaucoup de vieux praticiens français, presque tous disparus, qui ont connu, depuis 1789, les innombrables illusions, enthousiasmes, constitutions, régimes, défaites et victoires, la critique des rapports de propriété, des rapports familiaux existants et, particulièrement, des rapports privés, en un mot de *la vie privée*, apparaît comme la conséquence de leurs expériences politiques. J. Peuchet (né en 1760) passa des belles lettres à la médecine, de la médecine à la jurisprudence, de la jurisprudence à l'administration et à la police. Avant l'éruption de la révolution française il travailla avec l'Abbé Morellet à un *dictionnaire du commerce* dont, seul, le prospectus est paru et, depuis lors, s'occupa de préférence d'économie politique et de l'administration. C'est seulement durant une courte période que Peuchet fut un partisan de la révolution française; il se tourna très tôt vers le parti royaliste et eut, durant un certain temps, la direction de la Gazette de France et, plus tard, se chargea de la fameuse publication royaliste le « *Mercure* » de *Mallet du Pan*. Il se faufila de façon très rusée à travers la révolution française, tantôt poursuivi, tantôt occupé au département de l'administration et de la police. La géographie commerçante (5 volumes, in folio) qu'il publia en 1800 attira sur lui l'attention de Bonaparte, le premier consul; il fut nommé membre du *Conseil du commerce et des arts*. Plus tard il occupa, sous le ministère de François de Neufchâteau, une place élevée dans l'administration. En 1814 la Restauration le fit censeur. Durant les cent jours il se retira. Lors de la restauration des Bourbons il obtint le poste de conservateur des archives de la préfecture de police de Paris qu'il occupa jusqu'en 1827. Peuchet allait droit au but et en tant qu'écrivain, il ne fut pas sans influencer les orateurs de la Constituante, de la Convention, du Tribunal ainsi que, sous la Restauration, les députés de la Chambre. Parmi ses nombreuses œuvres, la plupart économiques, la plus connue, en dehors de sa géographie commerçante déjà citée, est sa *Statistique de la France* (1807).

Peuchet rédigea ses mémoires, dont il rassembla la matière à partir des archives de la police de Paris et à partir de sa longue expérience pratique dans la police et dans l'administration, alors qu'il était *vieux*, et ne laissa paraître qu'après sa mort de telle sorte qu'on ne peut en aucun cas le compter parmi les socialistes et les communistes « irréflechis » dont la merveilleuse profondeur et les connaissances universelles se distinguent nettement de la grande médiocrité de notre écrivain, bourgeois fonctionnaire et pratique.

Écoutons notre conservateur des archives de la préfecture de police au sujet du suicide.

Le chiffre annuel des suicides, en quelque façon normal et périodique parmi nous, ne peut être considéré que comme le symptôme d'un vice constitutif de la société moderne, car à l'époque des disettes et dans les hivers rigoureux, ce symptôme est toujours plus manifeste, de même qu'il prend un caractère épidémique lors des haltes de l'industrie et quand les banqueroutes se succèdent en ricochet. La prostitution et le vol grandissent alors dans la même proportion. En principe, bien que la plus large source du suicide découle principalement de la misère, nous le retrouvons dans toutes les classes, chez les riches désœuvrés, comme chez les artistes et les hommes politiques. La diversité des causes qui le motivent nous paraît échapper au blâme uniforme et sans charité des moralistes.

Des maladies de consommation, contre lesquelles la science actuelle est inerte et insuffisante, des amitiés, méconnues, des amours trompés, des ambitions qui se découragent, des douleurs de famille, une émulation étouffée, le dégoût d'une vie monotone, un enthousiasme refoulé sur lui-même, sont très certainement des occasions de suicide pour les natures d'une certaine richesse, et l'amour même de la vie, ressort énergique de la personnalité, conduit fort souvent à se débarrasser d'une existence détestable.

Madame de Staël, qui ressassa beaucoup de lieux communs et les réhabilita quelque temps dans le plus beau style du monde, s'est attachée à démontrer que le suicide est une action contre nature, et que l'on ne saurait le regarder comme un acte de courage; elle a surtout établi qu'il était plus digne de lutter contre le désespoir que d'y succomber. De semblables raisons affectent peu les âmes que le malheur accable. Sont-elles religieuses, elles spéculent sur un meilleur monde; ne croient-elles en rien au contraire, elles cherchent le repos du néant. Les tirades philosophiques n'ont aucune valeur à leurs yeux, et sont d'un faible recours dans le chagrin. Il est surtout absurde de prétendre qu'un acte qui se consomme si fréquemment soit un acte contre nature; le suicide n'est d'aucune manière contre nature, puisque nous en sommes journellement les témoins. Ce qui est contre nature n'arrive pas. Il est au contraire *de la nature de notre société* d'enfanter beaucoup de suicides; tandis que les Berbères et les Tartares ne se suicident pas. *Toutes les sociétés n'ont donc pas les mêmes produits*; voilà ce qu'il faut se dire pour travailler à la réforme de la nôtre, et la faire gravir un des échelons supérieurs de la destinée du genre humain. Quant au courage, si l'on passe pour en avoir dès que l'on brave la mort en plein jour et sur le champ de bataille, sous l'empire de toutes les excitations réunies, rien ne prouve que l'on en manque nécessairement quand on se donne la mort soi-même et dans les ténèbres. On ne tranche pas

une pareille controverse par des insultes contre les morts. [Que le motif qui détermine l'individu à se tuer soit léger ou ne le soit pas, la sensibilité ne saurait se mesurer chez les hommes sur la même échelle; on ne peut pas plus conclure à l'égalité des sensations qu'à celle des caractères et des tempéraments; et tel événement n'excite qu'un sentiment imperceptible chez les uns, qui fait naître une douleur violente chez les autres. Le bonheur ou le malheur ont autant de manières d'être et de se manifester qu'il y a de différences entre les individus et les esprits. Un poète a dit: Ce qui fait ton bonheur deviendrait mon tourment; Le prix de ta vertu serait mon châtement.]

Tout ce que l'on a dit contre le suicide tourne dans le même cercle d'idées. On oppose au suicide les décrets de la Providence, [sans nous faire lire ces décrets d'une façon bien claire, puisque, après tout, ceux qui se frappent en doutent. Ce peut être par la faute de ceux qui n'auront pas rendu les termes de ces décrets-là intelligibles et satisfaisants. Le diamant de l'Évangile est lui-même resté dans son argile] (1). On nous parle de nos devoirs envers la société, sans que nos droits sur la société soient à leur tour nettement définis et établis; et l'on exalte enfin le mérite plus grand mille fois, dit-on, de surmonter la douleur que d'y succomber, ce qui est un aussi triste mérite qu'une triste perspective. Bref, on en fait un acte de lâcheté, un crime contre les lois et l'honneur.

D'où vient que, malgré tant d'anathèmes, l'homme se tue? C'est que le sang ne coule pas de la même façon dans les veines des gens désespérés que le sang des êtres froids qui se donnent le loisir de débiter tous ces stériles raisonnemens.

[Peut-être n'a-t-on pas encore étudié toutes les causes qui président au suicide; on n'examine pas assez les subversions de l'âme dans ces terribles momens, et quels germes vénénéux de très longues douleurs ont pu développer insensiblement dans le caractère]. L'homme semble un mystère pour l'homme; on ne sait que blâmer et l'on ignore (2).

A voir combien les institutions sous l'empire desquelles vit l'Europe disposent légèrement du sang et de la vie des peuples, et, aussi, comme la justice civilisée s'environne d'un riche matériel de prisons, de châtimens, d'instrumens de supplice pour la sanction de ses arrêts incertains; et le nombre inouï de classes laissées de toutes parts dans la misère; et les parias sociaux qu'on frappe d'un mépris brutal et préventif pour se dispenser peut-être de les arracher à leur fange; à voir tout cela, on ne conçoit guère en vertu de quel titre on pourrait ordonner à l'individu de respecter sur lui-même une existence dont nos coutumes, nos préjugés, nos lois et nos mœurs font si généralement bon marché.

[Quel que soit le motif principal et déterminant du suicide, il est certain que son action agit avec une puissance absolue sur sa volonté. Pourquoi donc s'étonner si, jusqu'à présent, tout ce qu'on a dit ou fait pour vaincre cet entraînement aveugle, est resté sans effet, et si les législateurs et les moralistes ont également échoué dans leurs tentatives? Pour en ar-

Les passages entre crochets n'ont pas été traduits par Marx. En revanche tous les mots soulignés l'ont été par lui.

(1) Dans sa traduction Marx écrit ceci, après Providence: « Mais l'existence du suicide lui-même est une protestation ouverte contre les décrets illisibles ».

(2) Marx change quelque peu la phrase de Peuchet: « L'homme semble un mystère pour l'homme; on ne sait que le blâmer et on ne le connaît pas ».

river à comprendre le cœur humain, il faut d'abord avoir la miséricorde et la pitié du Christ].

On a cru pouvoir arrêter les suicides par des peines flétrissantes et par une sorte d'infamie jetée sur la mémoire du coupable. Que dire de l'indignité d'une flétrissure lancée sur des gens qui ne sont plus là pour plaider leur cause? Les malheureux s'en soucient peu du reste; et si le suicide accuse quelqu'un vis-à-vis de Dieu, l'accusation plane surtout sur les gens qui restent; puisque, dans cette foule, pas un n'a mérité que l'on vécût pour lui. Les moyens puérils et atroces qu'on a imaginés ont-ils lutté victorieusement contre les suggestions du désespoir? Qu'importent à l'être qui veut fuir le monde les injures que le monde promet à son cadavre! Il ne voit dans l'ignominie de la claie que l'opinion lui prépare qu'une lâcheté de plus de la part des vivans. *Qu'est-ce, en effet, qu'une société où l'on trouve la solitude la plus profonde au sein de plusieurs millions d'âmes, où l'on peut être pris d'un désir implacable de se tuer sans que qui que ce soit nous devine? Cette société-là n'est pas une société; c'est, comme le dit Jean-Jacques, un désert peuplé des bêtes féroces.*

Dans les places que j'ai remplies à l'administration de la police, les suites des *suicides* étaient en partie dans mes attributions; j'ai voulu connaître si dans leurs causes déterminantes il ne s'en trouverait pas dont on pût modérer ou prévenir l'effet. J'avais entrepris sur ce sujet important un travail considérable. Sans m'appesantir sur des théories, j'essaierai de présenter des faits (3).

Parmi les causes de désespoir qui font rechercher la mort aux personnes douées d'une grande susceptibilité nerveuse, aux êtres passionnés et mélancoliques, j'ai remarqué, comme fait prédominant, les mauvais traitemens, les injustices, les peines secrètes, que des parens durs et prévenus, des supérieurs irrités et menaçans, font éprouver aux personnes qui sont dans leur dépendance. *La révolution n'a pas fait tomber toutes les tyrannies; les inconvéniens reprochés aux pouvoirs arbitraires subsistent dans les familles; ils y causent des crises analogues à celles des révolutions.* [Est-il sûr, comme on le suppose, que la crainte de voir leurs amis, leurs parents ou leurs domestiques, livrés à l'infamie, et les corps traînés dans la boue, ramènerait ces hommes impitoyables à la prudence, à la modération, à la justice envers leurs inférieurs, et les porterait à prévenir ainsi des meurtres volontaires, commis dans la pensée de se soustraire à leur domination? Je ne le pense pas; ce serait, par un double sacrilège, souiller deux cultes à la fois, le culte des vivans et le culte des morts. On ne voit pas jusqu'ici que ce moyen ait atteint le but; on y a sagement renoncé.

Pour obtenir un bon résultat sur l'esprit des supérieurs envers leurs subordonnés, et principalement sur les parents entre eux, on a pensé que la crainte de se voir atteint par la diffamation et le scandale public serait encore une mesure efficace. Cette mesure ne suffrait pas, et le blâme plein d'amertume qu'on verse à loisir sur le malheureux qui s'est arraché la vie, diminue chez les provocateurs, si même il n'en éteint le sentiment en eux, la onte de tous ces scandales et la conscience d'en avoir été les vrais provocateurs. Le clergé me semble plus irreligieux que la

(3) Dans la traduction de Marx la phrase suivante termine la paragraphe:

« Je trouvais que toutes les tentatives seraient vaines en dehors d'une réforme totale de l'ordre social actuel ».

société même lorsqu'il donne la main à de si lâches préjugés par le refus de toute sépulture religieuse].

En somme, les rapports entre les intérêts et les esprits, les véritables relations entre les individus, sont à créer *de fond en comble* parmi nous; et le *suicide n'est qu'un des mille et un symptômes de cette lutte sociale, toujours flagrante, dont tant de combattants se retirent parce qu'ils sont las de compter parmi les victimes et (4) parce qu'ils se révoltent contre la pensée de prendre un grade au milieu des bourreaux*. En veut-on quelques exemples; je vais les extraire des procès-verbaux authentiques.

Dans le mois de juillet 1816, la fille d'un tailleur, domicilié sous les piliers des halles, était promise en mariage à un étalier boucher, jeune homme de bonnes mœurs, économe et laborieux, très épris de sa jolie fiancée, qui le lui rendait bien. La jeune fille était couturière; elle avait l'estime de tous ceux qui la connaissaient; et les parents de son futur l'aimaient tendrement. Ces braves gens ne laissaient échapper aucune occasion d'anticiper sur la possession de leur bru; on imaginait des parties de plaisir dont elle était la reine et l'idole. [L'estime générale ajoutait à l'estime que les fiancés avaient l'un pour l'autre].

L'époque du mariage arrive; tous les arrangemens sont faits entre les deux familles, et les conventions arrêtées. La veille du jour fixé pour se rendre à la municipalité, la jeune fille et ses parents devaient souper dans la famille du jeune homme; un léger incident survint. De l'ouvrage à rendre pour une riche maison de leur clientèle retint au logis le tailleur et sa femme; ils s'excusèrent; mais la mère de l'étalier s'obstinant, vint chercher sa petite bru qui reçut l'autorisation de la suivre.

Malgré l'absence de deux des principaux convives, le repas fut des plus joyeux. Il se débita beaucoup de ces gaudrioles de famille que la perspective d'une noce autorise. [La belle-mère se voyait déjà marraine d'un gros poupon. On but, on chanta]. L'avenir fut mis sur le tapis. Fort avant dans la nuit, on se trouvait encore à table. Par une tolérance qui s'explique, les parens du jeune homme, enthousiasmés de leurs enfans et jouissant de leur double tendresse, fermèrent le yeux sur le tacite accord des deux futurs. Les mains se cherchaient; le feu se mettait aux poudres. L'amour et la familiarité leur montaient la tête. Après tout, l'on regardait le mariage comme fait; et ces pauvres jeunes gens se fréquentaient depuis longtemps sans que l'on eût le plus léger reproche à leur adresser! Jamais les plaisirs d'un bon mariage n'avaient été analysés plus vivement. L'attendrissement du père et de la mère du fiancé, à qui ce couple d'amoureux rappelait des souvenirs de jeunesse, l'heure avancée, des désirs mutuels et déprisonnés par la tolérance de leurs mentors, la gaieté sans gêne qui règne toujours dans de semblables repas, tout cela réuni, et l'occasion qui s'offrait en souriant, et le vin qui pétillait dans les cerveaux, tout favorisait un dénoûment qui se devine. Les amoureux se retrouvèrent dans l'ombre, lorsque l'on eut éteint les lumières. On fit semblant de n'y rien comprendre, de ne pas s'en douter. Leur bonheur n'avait là que des amis et pas d'envieux. [Le fond prit un instant le pas sur la forme, et ce plaisir à demi dérobé ne dut en être que plus doux].

(4) Marx écrit *ou* à la place de *et*.

La jeune fille ne retourna chez ses parens que le lendemain matin. Ce qui prouve combien elle se croyait peu coupable, c'est qu'elle y revint seule. [Son tort était grand sans doute, n'eût-elle considéré que l'inquiétude des siens grâce au prolongement d'absence; mais si jamais la bonté, l'indulgence, la prudence, la retenue, furent imposées à des parens envers un enfant, ce devait être dans une circonstance pareille, puisque tout s'appêtait pour légitimer l'escapade amoureuse. De plus coupables ont été plus heureux].

La petite se glissa dans sa chambre et dépêcha sa toilette; mais ses parens l'eurent à peine aperçue, que, dans un accès de colère dont on ne put les détourner, ils prodiguèrent à leur fille, avec acharnement, tous les noms, toutes les épithètes dont on peut se servir pour vouer l'imprudéce au déshonneur. Le voisinage en fut témoin, le scandale n'eut pas de bornes. Jugez de la secousse dans une âme qui se sentait vierge par sa pudeur et par le mystère que l'on outrageait. Vainement l'enfant éperdue représentait à ses parens qu'ils la livraient eux-mêmes à la diffamation, qu'elle avouait son tort, sa folie, sa débilité; mais que tout allait être réparé. Ses raisons et sa douleur ne désarmèrent pas leur furie. Compères et commères accoururent à l'éclat, et firent chorus (5). Le sentiment de la honte qui résultait de cette scène affreuse fit prendre à l'enfant la résolution de s'ôter la vie; elle descendit, d'un pas rapide, à travers les malédictions, et courut, l'égarement dans les yeux, se précipiter à la rivière; les mariniers ne la retirèrent de l'eau que morte, et parée de ses ornemens de noces. Comme de raison, ceux qui s'étaient d'abord mis contre la fille, se tournèrent aussitôt contre les parens; cette catastrophe épouvantait leurs âmes (6).

Peu de jours après, les parens vinrent réclamer à la police une chaîne d'or, que l'enfant portait à son cou, et que le père de son futur lui avait donnée, une montre d'argent doré, des boucles d'oreilles et une bague garnie d'une petite émeraude, tous objets qui avaient été déposés dans les bureaux, comme on le pense bien.

Je ne manquai pas de reprocher avec force à ces gens leur imprudence et leur barbarie. Dire à ces forcenés qu'ils en rendraient compte devant Dieu, vu leurs préjugés étroits, et le manque de religion qui règne dans les basses classes mercantiles, ç'aurait été leur faire trop peu d'impression; la cupidité les attirait, plus que le désir de posséder deux ou trois reliques; je crus pouvoir les punir par là. Ils réclamaient les bijoux de la jeune fille; je les leur refusai; je gardai les certificats dont ils avaient besoin pour retirer ces effets de la caisse où, suivant l'usage, on les avait déposés. Tant que je fus à ce poste, ils eurent tort dans leurs réclamations, et je pris plaisir à braver leurs injures. Ce n'est que depuis ma sortie qu'ils en ont obtenu la remise.

La même année, un jeune créole, d'une figure charmante, appartenant à l'une des plus riches familles

(5) Après chorus, Marx écrit:

« Les hommes les plus peureux, les plus incapables de résistance deviennent inexorables dès qu'ils pensent faire valoir leur autorité parentale absolue. L'abus de cette dernière est également un substitut grossier aux multiples soumissions et dépendances auxquelles ils sont soumis, volontairement ou contre leur volonté, dans la société bourgeoise ».

(6) Marx écrit: *nichtigen Seele* = ceux qui n'ont pas d'âme.

de la Martinique, se présenta dans mon bureau, et dès que nous fûmes seuls, me fit la révélation d'une de ces plaies qui laissent d'incurables ulcères au foyer de la vie privée. Il venait s'opposer formellement à la remise du cadavre d'une jeune femme, sa belle-sœur, que le mari, propre frère du créole, réclamait depuis la veille. Cette femme s'était noyée. Ce genre de mort volontaire est le plus fréquent. Les préposés à la fouille de la rivière avaient retrouvé le corps non loin de la grève d'Argenteuil. Par un de ces instincts réfléchis de pudeur qui domine les femmes, jusque dans l'aveuglement du désespoir, la triste victime avait noué soigneusement la frange de sa robe autour de ses pieds. Cette précaution pudique prouvait le suicide jusqu'à l'évidence. A peine était-elle défigurée lorsque les marins la transportèrent à la Morgue. Sa beauté, sa jeunesse, la richesse de ses vêtements, prêtaient à mille conjectures sur la cause première de cette catastrophe. L'affliction du mari, qui la reconnut le premier, passait d'ailleurs les bornes; il ne comprenait pas le premier mot de ce malheur, du moins me l'avait-on dit; je n'avais pas encore vu cet homme. Je représentai au créole que nul ne pouvait prévaloir contre les droits et la réclamation du mari qui faisait en ce moment élever un magnifique tombeau de marbre pour ensevelir les restes inanimés de sa femme. «Après l'avoir tuée, le monstre!» criait le créole en se promenant avec agitation.

A la chaleur du désespoir de ce jeune homme, à ses supplications pour que j'obtempérasse à ses vœux, à ses larmes, je crus reconnaître des symptômes d'amour, et je le lui dis. Il me l'avoua; mais en me jurant, avec les attestations les plus vives, que sa belle-sœur n'en avait jamais rien su. Seulement, pour mettre à l'abri la réputation de sa belle-sœur que ce meurtre volontaire pouvait faire accuser d'une intrigue par l'opinion publique toujours prompte à noircir le chagrin, il prétendait produire à la lumière les barbaries de son frère, fallût-il s'asseoir pour cela lui-même sur la sellette d'un tribunal. Il me suppliait de le guider dans cette affaire. A travers le décousu de sa révélation emportée, voici ce que je recueillis. M. de M..., frère de ce créole, homme à bonnes fortunes, avec des goûts d'artiste aimant le luxe et la vie de représentation, s'était uni depuis moins d'un an à cette jeune femme, sous les auspices d'une inclination réciproque; ils formaient le plus beau couple que l'on pût voir. Après le mariage, un vice de sang, venu de famille peut-être, s'était déclaré tout à coup et violemment dans la constitution du nouvel époux. Cet homme, si fier d'un beau physique, d'une tournure élégante, et d'une perfection de formes qui semblaient ne pas lui permettre de craindre des rivaux autour de lui, travaillé tout à coup par un mal inconnu contre les ravages duquel la science avait échoué, s'était misérablement transformé des pieds à la tête. Il avait perdu ses cheveux; sa colonne vertébrale s'était déviée; de jour en jour, la maigreur et les rides le métamorphosaient à vue d'œil; pour les autres, du moins! car son amour-propre essayait de se soustraire à l'évidence. Mais ceci ne l'alitait pas; une vigueur de fer semblait triompher des atteintes de ce mal! il se survivait vigoureusement dans ses propres débris. Le corps tombait en ruines et l'âme restait debout. Il continuait de donner des fêtes, de présider à des parties de chasse, et de mener le riche et fastueux train de vie qui paraissait la loi de son caractère et de sa nature. Cependant, les avanies, les quolibets, les mots plaisans des écoliers et des gamins

lorsqu'il se promenait à cheval dans les promenades, des sourires désobligeans et moqueurs, d'officieux avertissements d'amis sur les nombreux ridicules qu'il se donnait par l'obstination de ses manières galantes auprès des femmes dont il devenait le plastron, dissipèrent enfin son illusion et le mirent sur ses gardes vis-à-vis de lui-même. Dès qu'il s'avoua sa laideur et sa difformité, dès qu'il en eut la conscience, son caractère s'aigrit, des pusillanimités lui vinrent. Il parut moins empressé de conduire sa femme aux soirées, aux bals, aux concerts; il se réfugia dans sa demeure, à la campagne; supprima les invitations, élimina des gens sous mille prétextes; et les politesses de ses amis envers sa femme, tolérées par lui tant que l'orgueil lui donnait la certitude de sa supériorité, le rendirent jaloux, soupçonneux, violent. Il voyait dans tous ceux qui persévéraient à le fréquenter le parti pris de faire capituler le cœur de celle qui lui restait comme son dernier orgueil et sa dernière consolation. Vers ce temps, le créole arriva de la Martinique pour des affaires dont la réinstallation des Bourbons sur le trône de France semblait devoir favoriser la réussite. Sa belle-sœur lui fit un excellent accueil; et, dans le naufrage des relations sans nombre qu'elle avait contractées, mais qu'il fallut voir s'engloutir, le nouveau venu conserva les avantages que son titre de frère lui donnait tout naturellement auprès de M. de M... Notre créole prévit la solitude qui se formerait autour de ce ménage, tant par les querelles directes que son frère eut avec plusieurs amis, que par mille procédés indirects pour en venir à chasser et à décourager les visiteurs. Sans trop se rendre compte de l'impulsion amoureuse qui le rendait exclusif lui-même, le créole approuva ces idées de retraite, et les favorisa même de ses conseils. M. de M... taillant dans le vif, finit par se retirer tout-à-fait dans une jolie maison de Passy, qui devint en peu de temps un désert.

La jalousie s'alimente des moindres choses. Quand elle ne sait à quoi se prendre, elle se consume et s'ingénie; tout lui sert d'aliment. Peut-être la jeune femme regrettait-elle les plaisirs de son âge. Des murs interceptèrent la vue des habitations voisines; les persiennes furent fermées du matin au soir. M. de M... rôdait avec des armes pendant la nuit, et faisait sa ronde avec des chiens. Il s'imaginait apercevoir des traces sur le sable, et créait des suppositions étranges à propos d'une échelle changée de place par le jardinier. Le jardinier lui-même, ivrogne presque sexagénaire, fut mis à la porte. L'esprit d'exclusion n'a pas de frein dans ses outrages, il va jusqu'à l'imbécillité. Le frère, innocent complice de tout cela, comprit enfin qu'il travaillait au malheur de la jeune femme, qui, de jour en jour surveillée, insultée, privée de tout ce qui pouvait distraire une imagination riche et heureuse, devint chagrine et mélancolique autant qu'elle avait été franche et riieuse. Elle pleurait et cachait ses larmes, mais la trace en était assez visible. Un remords vint au créole. Résolu de s'expliquer naïvement avec sa belle-sœur, et de réparer une faute à laquelle un sentiment furtif d'amour donnait assurément naissance, il se glissa de bon matin sous un bosquet où de temps en temps la captive allait prendre l'air et cultiver des fleurs. En usant de cette liberté si restreinte, elle se savait, il faut le croire, sous l'œil de son jaloux; car, à l'aspect de son beau-frère, qui se trouvait pour la première fois et à l'improviste en tête-à-tête avec elle, la jeune femme montra la plus grande alarme. Elle joignit les mains:

— Eloignez-vous, au nom du ciel! lui dit-elle avec terreur; éloignez-vous!

Et, de fait, le beau-frère eut à peine le temps de se cacher dans une serre, que M. de M... survint. Le créole entendit des éclats, il voulut écouter; le battement de son cœur l'empêcha de saisir le plus léger mot d'une explication que cette fuite, si le mari la découvrait, pouvait rendre plus déplorable encore. Cet incident aiguillonna le beau-frère; il y vit la nécessité d'être dès ce jour le protecteur d'une victime. Il s'efforça de sacrifier toute arrière-pensée d'amour, dans la résolution de se dévouer pour sa belle-sœur. L'amour peut aller jusqu'au renoncement le plus absolu, sans abdiquer néanmoins son droit de protectorat, car ce dernier renoncement serait d'un lâche. Il continua de voir son frère, prêt à lui parler franchement, à s'avouer, à lui dire tout. M. de M... n'avait pas encore de soupçons de ce côté; mais cette persistance de son frère en fit naître. Sans lire trop clairement dans les causes de cet intérêt, M. de M... s'en méfia, prévoyant ce que l'intérêt pourrait devenir. Le créole comprit bientôt que son frère n'était pas toujours absent, comme il le prétendait après coup, toutes les fois que l'on venait inutilement sonner à la porte de la maison de Passy. Un ouvrier serrurier fit les clefs que l'on voulut sur le modèle de celles que son bourgeois avait déjà forgées pour M. de M... Le créole ne s'effrayait pas des chiens de garde: les chiens le connaissaient. Après un éloignement de dix jours, rouerie assez habile de l'époux, le créole, exaspéré par la crainte, et se mettant lui-même des chimères dans l'esprit, pénétra de nuit dans l'enclos, franchit une grille placée devant la cour principale, atteignit les toits au moyen d'une échelle, et se glissa le long des plombs jusque sous la fenêtre d'un grenier qui lui permit d'arriver près de la chambre à coucher de son beau-frère. Des exclamations violentes lui donnèrent la facilité d'arriver contre une porte vitrée. ce qu'il vit le navra. La clarté d'une lampe éclairait l'alcove. Sous les rideaux, les cheveux en désordre et la figure pourpre de rage, M. de M... à demi-nu, agenouillé près de sa femme et sur le lit même dont elle n'osait sortir, quoiqu'en se dérobant à demi, l'accablait des reproches les plus sanglants, et semblait un tigre prêt à la mettre en pièces.

— Oui! lui disait-il, je suis hideux, je suis un monstre, et je ne le sais que trop; je te fais peur. Tu voudrais qu'on te débarrassât de moi, qu'on te délivrât de ma vue. Tu désires l'instant qui te rendra libre. Et ne me dis pas le contraire; je devine ta pensée dans ton effroi, dans ta répugnance, dans tes larmes. Tu rougis des indignes sourires que j'excite, et je te révolte! Tu comptes sans doute une par une les minutes qui doivent s'écouler jusqu'à ce que je ne t'obsède plus de mes infirmités et de ma présence. Tiens! il me prend des désirs affreux, des rages de te défigurer, de te rendre semblable à moi, pour que tu ne puisses conserver l'espoir de te consoler avec tes amans du malheur de m'avoir connu. Je briserai toutes les glaces de cette maison, pour qu'elles ne me reprochent pas un contraste, pour qu'elles cessent d'alimenter ton orgueil. Ne faudrait-il pas te mener ou te laisser aller dans le monde, pour voir chacun t'encourager à me haïr? Non, non! tu ne sortiras d'ici qu'après m'avoir tué. Tue-moi! Préviens ce que je suis tenté de faire tous les jours. Tue-moi!

Et le forcené se roulait sur le lit avec des cris, avec des grincemens, de l'écume aux lèvres et mille symptômes de fureur, avec des coups qu'il se portait

lui-même dans sa fureur, près de cette femme éperdue qui lui prodiguait les caresses les plus tendres et les supplications les plus pathétiques. Enfin elle le dompta. La miséricorde avait sans doute remplacé l'amour; mais ce n'était pas assez pour cet homme devenu si repoussant, et dont les passions avaient encore tant d'énergie. Un long abattement fut la suite de cette scène qui pétrifia le créole. Il frémit, et ne sut à qui s'adresser pour soustraire la malheureuse à ce supplice. Cette scène, évidemment, devait se renouveler tous les jours; car, dans les spasmes qui la suivirent, madame de M... recourut à des fioles préparées par elle, à dessein de rendre un peu de calme à son bourreau. Le créole, à Paris, représentait à lui seul, pour le moment, la famille de M. de M...; peut-être deviendrait-il dangereux de risquer une démarche. C'est dans ce cas surtout que l'on pourrait maudire la lenteur des formes juridiques et l'insouciance des lois que rien ne ferait sortir de leurs allures compassées, parce qu'après tout, il ne s'agissait que d'une femme, l'être que le législateur entoure le moins de garanties. Une lettre de cachet, une mesure arbitraire auraient seules prévenu des malheurs que le témoin de ces rages prévoyait trop. Il se résolut pourtant à risquer le tout pour le tout, sauf à prendre les suites à son compte, sa fortune le mettant à même de faire d'énormes sacrifices, et de ne pas craindre la responsabilité de toutes les audaces. Déjà des médecins de ses amis, déterminés comme lui-même, préparaient une irruption dans la maison de M. de M... pour constater ces momens de délire et séparer de vive force les deux époux, lorsque l'événement du suicide, en éclatant, justifia des prévisions tardives et trancha la difficulté.

Certes, pour quiconque ne borne pas tout l'esprit des mots à leur lettre, ce suicide était un assassinat; mais il était aussi le résultat d'un vertige extraordinaire de jalousie (7); et le malheureux mari, qui survécut fort peu de temps à sa femme, échappait à l'accusation de son frère autant à la faveur des termes exprès de notre législation que par l'exagération même du penchant qui le rendait coupable. On juge bien que cette affaire n'eut pas d'autres suites, et que je parvins, sinon à rendre la paix au créole, du moins à l'empêcher de faire un éclat inutile et dangereux. Dangereux surtout pour la mémoire de celle qu'il aimait, car les désœuvrés auraient accusé la victime d'une liaison adultère avec le frère de son mari. Le cadavre fut remis à M. de M..., dont la douleur occupa la capitale par une scène déchirante au cimetière Montmartre, lorsque le prêtre jeta la dernière pelletée de cendre sur le cercueil. J'en fut témoin, et le reproche expira sur mes lèvres. Personne ne sut, sinon le frère et moi, la vérité de cette triste affaire, et le coupable même, trop amoureux de sa victime pour lire dans son propre cœur, semblait l'ignorer comme tout le monde. J'entendis murmurer autour de moi des ignominies sur ce suicide, et je les mé-

(7) Marx interpole ici une réflexion que Peuchet est amené à faire lors du récit d'une autre anecdote qu'il ne rapporte pas.

« Au jaloux, il faut un esclave. Le jaloux peut être amant, mais l'amour n'est qu'un sentiment de luxe pour la jalousie; le jaloux est avant tout propriétaire ».

Il est probable que les autres phrases qui semblent avoir été ajoutées par Marx soient également de Peuchet. Comme nous n'avons pas lu toute l'œuvre de Peuchet d'où sont extraits ces passages concernant le suicide, nous ne pouvons pas nous prononcer.

prisai. On rougit de l'opinion publique lorsqu'on la voit de près, avec ses lâches acharnements et ses sales conjectures].

Peu de semaines au reste s'écoulaient sans m'apporter des révélations de ce genre.

Dans la même année, j'enregistrai des conventions amoureuses, causées par les refus de parens, terminées par un double coup de pistolet.

Je notai pareillement des suicides d'hommes du monde, réduits à l'impuissance à la fleur de l'âge, et que l'abus des plaisirs avait plongés dans une insurmontable mélancolie.

Beaucoup de gens mettent fin à leurs jours sous l'empire de cette obsession que la médecine, après les avoir inutilement tourmentés par des prescriptions ruineuses, est impuissante à les délivrer de leurs maux.

On ferait un curieux recueil, aussi, des citations d'auteurs célèbres et des pièces de vers écrites par les désespérés qui se piquent d'un certain faste dans les préparatifs de leur mort. Pendant le moment d'étrange sang-froid qui succède à la résolution de mourir, une sorte d'inspiration contagieuse s'exhale de ces âmes et déborde sur le papier, même au sein des classes les plus dépourvues d'éducation. En se recueillant devant le sacrifice dont elles sondent la profondeur, toute leur puissance se résume pour s'épancher dans une expression chaude et caractéristique.

Quelques-unes des pièces de vers qui sont enfouies dans les archives sont des chefs-d'œuvre. Un lourd bourgeois qui met son âme dans le trafic et son Dieu dans le commerce, peut trouver tout cela très romanesque, et réfuter par ses ricanements des douleurs dont il n'a pas l'intelligence: son dédain ne nous étonne pas (8). Mais que dire des bonnes gens qui font les dévots, et qui répètent ces grossièretés?... Sans doute, il est d'une haute importance que les pauvres diables supportent la vie, ne fût-ce que dans l'intérêt des classes privilégiées de ce monde que le suicide universel de la canaille ruinerait; mais n'y aurait-il pas d'autre moyen de faire supporter l'existence à cette canaille que les avanies, les ricanements et les belles paroles? D'ailleurs il doit exister quelque noblesse d'âme dans ces sortes de gueux qui, décidés qu'ils sont à la mort, se frappent sans chercher d'autres ressources, et ne prennent pas le chemin du suicide par le détour de l'échafaud (9). Il est vrai que, dans les époques d'incrédulité, ces suicides généreux de la misère tendent à devenir de plus en plus rares; l'hostilité se dessine, et le misérable court franchement les chances du vol et de l'assassinat. On obtient plus facilement la peine capitale que de l'ouvrage.

Je n'ai remarqué dans la fouille des archives de la police qu'un seul symptôme de lâcheté bien manifeste sur la liste des suicides. Il s'agissait d'un jeune Américain, Wilfrid Ramsay, qui se donna la mort pour ne pas se battre en duel. [Il avait été souffleté par un garde-du-corps dans un bal public. Sa justification fut donnée par un quaker dans une feuille du temps que j'avais gardée et que je ne retrouve pas. Son défenseur l'accusait encore, et lui reprochait de ne pas avoir su porter noblement le poids de cet affront].

(8) Marx ajoute ici: « Qu'attendre d'autre de ces trois pour cent qui ne se doutent pas que journellement, heure par heure, petit à petit, ils assassinent leur nature humaine ».

(9) Marx traduit cette expression par *Handelsepöche* = époque du commerce.

La classification des diverses causes de suicides serait la classification même des vices de la société. [Mon dessein n'est pas de me livrer à cette analyse difficile, que le législateur doit aborder pourtant s'il veut extirper souverainement de notre sol les germes de dissolution où notre génération croît et dépérit comme au sein d'une ivraie qui la ronge.] On s'est tué pour la spoliation d'une découverte par des intrigants, à l'occasion de laquelle l'inventeur, plongé dans la plus affreuse détresse par suite des recherches savantes auxquelles il avait dû se livrer, ne pouvait même prendre un brevet. On s'est tué pour éviter les frais énormes et l'humiliation des poursuites dans les embarras pécuniaires, si fréquents, du reste, que les hommes chargés de la régie des intérêts généraux ne s'en inquiètent pas le moins du monde. On s'est tué faute de pouvoir se procurer du travail, après avoir long-temps gémi sous les avanies et l'avarice de ceux qui en sont, au milieu de nous, les distributeurs arbitraires. [La législation, providence sociale et secondaire, doit un compte de sang à Dieu, son premier législateur et le nôtre, de tout ce qui avorte dans les misères du corps, dans les souffrances de l'âme, dans les élans de l'esprit. On ne peut pas se trouver quitte envers les vivants par des insultes sur les tombeaux.] (10)

Un médecin vint me consulter un jour sur une mort, dont je lui conseillai (ce qu'il fit) de laisser les causes dans l'ombre, quoiqu'il jugeât nécessaire de soumettre la question qu'une mort pareille soulève trop souvent à l'examen des hommes de cœur et de tête. Il s'en accusait, et je laisse aux consciences délicates à déterminer si cet homme était réellement coupable. Ses scrupules m'occupèrent et m'en donnèrent.

Un soir, à Belleville, où il demeurait, en rentrant par une petite ruelle au fond de laquelle était sa porte, il fut arrêté dans l'ombre par une femme enveloppée dont il ne vit pas la figure, et qui le supplia d'une voix tremblante de l'écouter. A quelques distance, une personne dont il ne discerna pas davantage les traits, se promenait de long en large. Il comprit qu'un cavalier protégeait la démarche de cette dame.

— Monsieur, lui dit-elle, je suis enceinte, et si cela se découvre je suis déshonorée. Ma famille, l'opinion du monde, les gens d'honneur ne me le pardonneront pas. La femme dont j'ai trompé la confiance et l'estime en deviendrait folle, et romprait infailliblement avec son mari. Je ne plaide pas ma cause. Je suis au milieu d'un scandale que ma mort seule empêcherait

(10) Marx n'a pas traduit les pages 143 à 169 où Peuchet expose différents cas afin d'étoffer sa théorie sur les causes du suicide. « Je rentre dans les misères de la vie privée, ma thèse favorite », écrit-il au début de la page 143.

Parsemant le récit de divers suicides, on trouve un certain nombre de remarques fort intéressantes qui permettent de mieux deviner la personnalité de Peuchet.

« La fourberie produisait sur lui l'effet qu'elle produit sur les meilleures âmes, qui la conçoivent quand ils comprennent nos mœurs, l'excusent et la justifient au besoin, parce que la fourberie est le droit de l'esclave, et que les femmes sont esclaves » (p. 148).

« Puis elle se révolta contre l'idée de s'humilier ainsi devant l'un de ceux que son sexe se reconnaît le droit de tenir à ses genoux. L'amour, c'est la royauté des femmes, leur élément, leur vie. Toutes répugnent dans le fond du cœur à se croire soumises au jugement de qui que ce soit sur ce point » (p. 149).

d'éclater. Je voulais me tuer, on veut que je vive. On m'a dit que vous étiez pitoyable, et cela même m'a persuadé que vous ne seriez pas le complice d'un assassinat sur un enfant, quoique cet enfant ne soit pas encore au monde. Vous voyez qu'il s'agit d'un avortement. Je ne m'abaisserai pas jusqu'à la prière, jusqu'à déguiser ce qui me semble le plus abominable des crimes. J'ai cédé seulement à des supplications en me présentant à vous, car je saurai mourir. J'appelle la mort, et pour cela je n'ai besoin de personne. On fait semblant de se plaire à arroser un jardin; on met pour cela des sabots; on choisit un endroit glissant où l'on va puiser tous les jours, on s'arrange pour disparaître dans le bassin de la source; et les gens disent que c'est un malheur. J'ai tout prévu, monsieur. Je voudrais que ce fût demain, j'irais de tout mon cœur. Tout est préparé pour qu'il en soit ainsi. On m'a dit de vous le dire, je vous le dis. C'est à vous de décider s'il y aura deux meurtres ou s'il n'y en aura qu'un. Puisque l'on a obtenu de ma lâcheté le serment que je me soumettrais sans réserve à ce que vous décideriez, prononcez!

« Cette alternative, continua le docteur, m'effraya. La voix de cette femme avait un timbre pur et harmonieux; sa main, que je tenais dans la mienne, était fine et délicate. Son désespoir franc et résolu dénotait une âme distinguée. Mais il s'agissait d'un point sur lequel en effet je me sentais frémir; quoique dans mille cas, dans les accouchemens difficiles, par exemple, quand la question chirurgicale se complique entre le salut de la mère et celui de l'enfant, la politique ou l'humanité tranchent sans scrupule à leur gré sur ces graves questions.

« — Fuyez à l'étranger, lui dis-je.

« — Impossible, me dit-elle d'un ton bref; il n'y faut pas songer.

« — Prenez des précautions habiles.

« — Je n'en puis prendre; je dors dans la même alcove que la femme dont j'ai trahi l'amitié.

« — Vous êtes sa parente ?

« — Je ne dois plus vous répondre.

« J'aurais donné le plus pur de mon sang pour éviter à cette femme le suicide ou le crime, ou pour qu'elle pût sortir de ce conflit sans avoir besoin de moi. Je m'accusais de barbarie en reculant devant la complicité d'un meurtre. La lutte fut affreuse. Puis un démon me suggéra qu'on ne se tuait pas pour vouloir mourir; qu'en ôtant aux gens compromis la puissance de faire le mal, on les forçait à se résigner à leurs fautes. Je devinais du luxe dans les broderies qui se jouaient sous ses doigts, et les ressources qu'offre la fortune dans la diction élégante de son discours. On croit devoir moins de pitié aux riches; ma conscience se révoltait contre l'idée d'une séduction récompensée au poids de l'or, quoiqu'on n'eût pas touché ce chapitre, ce qui était une délicatesse de plus et la preuve qu'on estimait mon vrai caractère. Je refusai; mais le refus une fois parti, j'aurais voulu pouvoir le reprendre. La femme s'éloigna rapidement. L'incertitude s'empara de moi et me retint en balance. Le bruit d'un cabriolet m'apprit que je ne pouvais réparer ce que je venais de faire.

« Quinze jours après, les papiers publics m'apportaient la solution de cet effroyable doute. La jeune nièce d'un banquier de Paris, âgée tout au plus de dix-huit ans, pupille chérie de sa tante, qui ne la perdait pas de vue depuis la mort de sa mère, s'était laissée glisser dans une source de la propriété de ses

tuteurs, à Villemomble. Ses tuteurs furent inconsolables; la qualité d'oncle excusa sans doute les larmes amères de son séducteur. Mais, moi, j'avais tué la mère en voulant épargner l'enfant ».

Faute de mieux, on le voit, le suicide est le recours suprême contre les maux de la vie privée.

[Citerai-je maintenant le trait de cet enfant, enfermé, par la colère de son père, dans un grenier, et qui se laissa choir d'un cinquième au milieu de ses proches, dans un accès de colère frénétique? Citerai-je encore ces malheureux qui, chaque année, s'asphyxient avec leurs enfants pour échapper aux avanies de la misère? Je quitte ce chapitre attristant où le mal qui ronge toutes les classes de la société se met trop énergiquement en relief. Il faut avoir raison avec sobriété.]

Parmi les causes des suicides, j'ai compté fort souvent les destitutions de places, les refus de travaux, l'abaissement subit des salaires, par suite de quoi des familles se trouvaient au-dessous des nécessités de leur entretien, d'autant que la plupart vivent au jour le jour, et qu'en général peu de gens sont au niveau de leur revenu.

A l'époque où, dans la maison du roi, l'on réforma les gardes de la prévôté de l'Hôtel, un brave homme fut supprimé, comme tout le reste, et sans plus de cérémonies. Les gouvernemens représentatifs n'y regardent pas de si près; on taille en grand dans les économies, tant pis pour les événemens de détail. Son âge et son peu de protection ne lui permirent pas de se replacer dans le militaire; l'industrie était fermée à son ignorance. Il essaya d'entrer dans l'administration civile; les prétendans, nombreux là comme ailleurs, lui fermèrent cette voie. Il prit un chagrin noir et se suicida. On trouva sur lui une lettre et des renseignemens. Sa femme était une pauvre couturière; ses deux filles, âgées de seize à dix-huit ans, travaillaient avec elle. Tarnau disait « que, ne pouvant plus être utile à sa famille, et qu'obligé de vivre à la charge de sa femme et de ses enfants, vivant à peine du travail de leurs mains, il avait cru devoir s'ôter la vie pour les soulager de ce surcroît de fardeau; qu'il recommandait ses enfants à madame la duchesse d'Angoulême; qu'il espérait de la bonté de cette princesse qu'on aurait pitié de tant de misère ». Je fis un rapport à M. le préfet de police Anglès. [On remit une note au vicomte de Montmorency, chevalier d'honneur de Son Altesse Royale; Madame donna des ordres pour qu'une somme de 600 francs fut remise à la famille du malheureux Tarnau. M. Bastien Beaupré, commissaire de police du quartier, fut chargé de la remise de ce bienfait.]

Triste ressource sans doute, après une semblable perte; mais comment exiger que la famille royale se charge de tous les malheureux, lorsque tout compte fait, la France, telle qu'elle est, ne pourrait les nourrir. La charité des riches n'y suffirait pas, quand même toute notre nation serait religieuse, ce qui est loin d'être. *Le suicide lève le plus fort de la difficulté; l'échafaud, le reste. C'est à la refonte de notre système général d'agriculture et d'industrie qu'il faut demander des revenus et des richesses.* On peut facilement proclamer, sur le parchemin, des constitutions, le droit de chaque citoyen à l'éducation, au travail, et surtout au minimum de subsistances. Mais ce n'est pas tout que d'écrire ces souhaits généreux sur le papier, il reste à féconder ces vues libérales sur

notre sol par des institutions matérielles et intelligentes. La discipline païenne a jeté des créations magnifiques sur la terre; la liberté moderne, cette fille du Christ, sera-t-elle au-dessous de sa rivale? Qui donc viendra souder ensemble ces deux magnifiques éléments de puissance?...

—Il manque ici un texte de Camatte où il explique la nécessité de faire quelques citations de plus, prises justement dans les pages omises par Marx (cf. note 10). Ce texte, qui n'est pas parvenu à l'imprimeur, sera publié dans le prochain n° d'Invariance. (N.d.I.)

C'est presque toujours avec un ton railleur d'incrédulité que l'on repousse les pronostics indiscrets sortis de la bouche du désespoir. On les taxe d'abord de banalités vaines; le suicide devant être, suivant l'opinion assez leste de ceux qui ne veulent pas qu'on les en occupe, du nombre de ces choses que l'on fait et dont on ne se vante point. En général, l'expression du malheur des autres nous importune. A celui qui se plaint de ses douleurs, on répond: — Croyez-vous donc que nous n'avons pas les nôtres?... Et l'on s'imagine avoir mis un baume suffisant sur sa plaie. On se dispense du reste.

S'il est juste de dire que tous les gens qui ont parlé de se mettre à mort se sont pour la plupart résignés à vivre, toujours est-il que ce symptôme n'a jamais fait défaut au chagrin de ceux qui prirent une détermination plus en rapport avec leurs paroles. Ainsi, nourrissez dans l'âme un chagrin secret, on ne vous devinera pas; mais que le secret vous en échappe, on sourira de ce que vous aurez dit. Voilà votre alternative. Cherchez ou ne cherchez pas de recours, c'est tout comme.

Le désespoir se trouve donc parmi nous repoussé de la cécité à l'incrédulité, double résultat de l'isolement des familles et de l'insouciance inévitable des mœurs; et c'est entre ces deux écueils que l'on se tue. Il va bien à la société de déblatérer après cela sur ses vicieuses!... (p. 150-151).

« L'esprit de propriété nous rend tigres » (p. 154). Mais, d'après cette fidèle analyse des tortures d'un malheureux couple qui vécut de divorce et divorça par un suicide, que penser des juges qui s'agenouillent sur une tombe pour graver sur l'épithaphe, avec de fausses larmes, une injure contre la morte, une calomnie contre les vivants!... L'opinion est trop fractionnée par l'isolement des mœurs, trop ignorante, pour avoir dans nos consciences l'autorité d'un tribunal équitable. Entre la version qui purifie et la version qui injurie, l'opinion prendra plus communément la plus accusatrice, à la manière des procureurs du roi et des magistrats. On ne doit, d'après elle, traîner qui que ce soit sur la claie (p. 167) (\*).

(\*) « Claie : haie, clôture, ouvrage de vannier, formé de plusieurs bâtons menus et parallèles, plus ou moins espacés, et fixés par une chaîne d'osier et d'autres bâtons menus et flexibles, *Traîner sur la claie*: traîner publiquement un cadavre sur une claie que le bourreau faisait anciennement tirer par un cheval ». Napoléon Landais. Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français. « Edition de 1836 ».

« Jusqu'à maintenant les hommes se sont faits de fausses représentations sur eux-mêmes ».

Karl MARX - F. ENGELS

La publication du « Manifeste du groupe ouvrier du PCR » découle des préoccupations que nous avons exposées dans le n° précédent d'Invariance (cf. « Adresse » pp. 23-24) et entre, également, dans le cadre de notre étude des révolutions russe et allemande du début de ce siècle qui devra être complétée par celle de la révolution espagnole. Le point d'arrivée a déjà été indiqué: situer les limites de la théorie du prolétariat (1) sur le plan historique, c'est-à-dire mettre en évidence comment au cours des luttes révolutionnaires de ce siècle le prolétariat n'a pas proposé une autre société, un autre mode de vie; comment, en définitive, il ne revendiquait qu'une autre gestion du capital. Par là, son intervention a abouti simplement à favoriser le passage de la domination formelle à la domination réelle du capital sur la société dans les zones les plus avancées de l'Occident et au renforcement de la domination du capital à l'échelle mondiale permettant à celui-ci de pénétrer dans des zones où il n'avait pas encore pu s'immiscer par suite de résistances d'ordre aussi bien géographiques qu'historiques, ou sociales.

Le point de départ des études historiques sur les révolutions du XX<sup>e</sup> siècle fut l'essai de déterminer quelles furent leurs tâches au cours d'une période où l'on passe de la domination formelle à la domination réelle du capital sur la société, afin de caractériser la contre-révolution et de préciser jusqu'où celle-ci peut aller. Car, en reprenant Marx, je pensais que la révolution n'est possible que si la contre-révolution est allée jusqu'au bout. Avec Mai 1968, on a son émergence. Dès lors, on devait être plus attentif à ce qui se passait; mais le présent renvoyait un écho de quelque chose de révolu: les luttes du prolétariat des années 20 et celles qui leur étaient contemporaines comme la lutte pour l'émancipation de la femme, pour la liberté sexuelle, etc... S'imposa alors la nécessité de délimiter ce qu'elles avaient bien pu produire ainsi que celle de comprendre pourquoi le mouvement en acte de nos jours ne parvenait pas à aller au-delà de ses antécédents.

Il apparut qu'on ne pouvait sortir de l'impasse qu'en abandonnant la théorie du prolétariat. L'étude historique acquerrait par là-même une autre dimension: vérifier dans quelle

(1) Cf. sur le plan « théorique », la lettre de Darlet in n° Spécial de janvier 1974. Sur le plan historico-théorique Cf. « Le KAPD et le mouvement prolétarien » n° 1. série II d'Invariance et « La révolution allemande et le spectre du prolétariat » n° 5 série II. en ce qui concerne la révolution allemande. La révolution russe a été abordé dans « Bordiga et la révolution russe; Russie et nécessité du communisme » n. 4 Serie II: ainsi que dans la préface au livre de Bordiga « Russie et révolution dans la théorie marxiste », intitulée « La révolution russe et la théorie du prolétariat » (à paraître fin de 1975 aux Ed. UGT. 10/18).

mesure la plupart des révolutionnaires avaient vécu et lutté en ayant une certaine représentation du prolétariat en tant que classe révolutionnaire et dans quelle mesure eux-mêmes étaient pénétrés d'une représentation de « la société communiste » qui n'était pas incompatible avec l'être du capital. L'exemple des révolutions allemande et surtout russe montre que le prolétariat fut amplement apte à détruire un ordre social qui faisait obstacle au développement des forces productives, donc au devenir du capital, mais qu'au moment où il s'est agi de fonder une autre communauté, il resta prisonnier de la logique de la rationalité du développement de ces forces productives et s'enferma dans la problématique de leur gestion.

Le texte de Kollontai « L'opposition ouvrière » publié dans le n° 35 de « Socialisme ou Barbarie » était déjà très clair à ce sujet. Le « Manifeste du groupe ouvrier du PCR » est encore plus significatif car il pose nettement la prééminence obligatoire du prolétariat et la nécessité de sa constitution réelle en classe dominante tout en proposant approximativement les mêmes mesures que celles préconisées par l'« Opposition ouvrière ». Ce texte de 1923 apparaît comme un dernier sursaut du prolétariat russe avant son écrasement définitif (même s'il ne fut pas violent comme pour le prolétariat français en 1871). En conséquence la rencontre KAPD-Groupe ouvrier du PCR est fort symptomatique pour les deux mouvements, tous deux rejetés du mouvement en acte et revendiquant désespérément une ligne prolétarienne violemment repoussée par le courant en place. Un trait commun les caractérise: il n'y a pas revendication de la destruction du prolétariat mais revendication de sa prépondérance dans la société. Ceci explique que nous publions le « Manifeste » avec les notes que les dirigeants du KAPD ajoutèrent à la traduction allemande de 1923.

Les contacts et la convergence entre KAPD et Groupe ouvrier nous font comprendre pourquoi les bolcheviks — Lénine en tête — s'acharnèrent avec une hargne particulière contre les kapedistes, surtout lors du troisième congrès de l'IC. Il fallait à tout prix éliminer toute liaison entre l'opposition interne (qui à l'époque n'était pas encore constituée par le « Groupe ouvrier ») et l'opposition au sein de l'Internationale. Tout le poids de l'Etat russe sera mis au service de cette manœuvre qui réussira parfaitement bien. Mais cela ne conjurera pas complètement le péril; d'où toutes les attaques contre le KAPD bien des années après qu'il eut été expulsé de l'IC. En revanche les bolcheviks tolérèrent Bordiga jusqu'en 1926, moment où celui-ci demanda de façon nette que la politique de l'Etat russe soit examinée au sein de l'Internationale.

Le « Manifeste » est assez éloquent par lui-même avec sa faiblesse théorique et ses perspectives limitées; peu de commentaires sont nécessaires. Il est bon de signaler un autre point: l'affirmation par Miasnikov et ses camarades de la nécessité d'un développement autonome de l'économie russe. Elle dévoile une base d'appui, d'ancrage, au sein des prolétaires, de ce qui deviendra ensuite la théorie de la construction du socialisme en un seul pays. Cette théorie a un fondement ouvrieriste, de là son succès après 1926.

Pour Marx le prolétariat était la dernière classe apparue et l'ultime à apparaître. Cette position historique et la place qu'elle avait dans le procès de production faisaient en sorte que cette dernière ne pouvait pas ne pas être la négation absolue de l'ordre existant, l'opposant intégral à toute forme de domination. On conçoit que dans les moments de rupture sociale cette classe ait pu poser le possible d'une autre forme de rapports humains. On conçoit surtout que Marx ait pu investir sur cette classe tout ce qu'il pouvait entrevoir d'humain dans le futur manifesté lors de ces failles sociales. Dans tous les cas la représentation avait une base maté-

rielle non seulement sur le plan de l'existence immédiate, la réalité sociologique d'une classe bien déterminée, mais d'une existence médiante: une classe intervenant activement, révolutionnairement, pour détruire les rapports sociaux en place. L'impératif: « Les philosophes ont seulement *interprété* le monde de différentes façons, il s'agit de le *transformer* » et son corollaire: « Il ne suffit pas que la pensée tende à sa réalisation, il faut que la réalité tende vers la pensée « traduisant » cette volonté d'action déléguée à une classe qui doit « émanciper » l'humanité.

Plus d'un siècle après, le MPC est là, puissant. C'est lui qui a transformé le monde et les êtres humains à tel point qu'on peut se demander s'ils seront aptes à se rebeller. Tout ce qui fut de la société humaine disparaît, s'écroule et le discours s'autonomise. La philosophie survit à sa mort proclamée en une herméneutique polymorphe, immense radotage sur ses origines. L'art aussi est mort. Dada et le surréalisme l'ont proclamé et ont vécu en espérant que cette mort serait contemporaine de l'insurrection prolétarienne. Mais le prolétariat a été intégré dans la communauté du capital.

La représentation du prolétariat comme sujet révolutionnaire n'a plus aucune base, par suite de l'évanescence de la classe, de sa fictivité. Peu importe si elle n'existe plus on la postule. A la fictivité du capital lui permettant de surmonter les barrières à sa valorisation, correspond celle du prolétariat permettant de maintenir le schéma révolutionnaire fondé sur l'intervention déterminante d'une classe lors de la révolution ou pour amener cette dernière. Plus la société s'écroule, plus le prolétariat doit réaliser des éléments contenus en elle mais qui ne pourraient pas s'épanouir pleinement. Pour les situationnistes le prolétariat doit réaliser l'art mais il doit permettre aussi l'émancipation sexuelle. Il devient le sujet artistique et sexuel — dans une représentation réellement autonomisée — de la révolution. L'art n'est plus possible dans la société actuelle, on peut le retrouver par l'intermédiaire de la révolution, de même pour la sexualité. Les situations doivent être à la fois révolutionnaires et artistiques. Là-dessus s'édifie le mythe de vivre immédiatement ici et maintenant, mais seulement à partir du moment où l'on a intériorisé la médiation prolétarienne. Car en devenant prolétariat. Le discours théorique de l'ultra-gauche est une connais rien de mieux que de coucher avec un mineur asturien. Voilà des hommes! ».

Nous avons peut-être la dernière figure du prolétariat, celle qui cause le plus de ravages, car à partir de ce moment il devient de plus en plus un opérateur de justification d'une certaine réalité.

N'est-ce pas la preuve la plus percutante, la plus spectaculaire de l'inanité de la théorie classiste, de la théorie du prolétariat. Le discours théorique de l'ultra-gauche est une combinatoire de données théoriques provenant des situationnistes et de données léguées par le mouvement ouvrier classique. L'axe de cette combinatoire est la définition du prolétariat. Le meilleur exemple de ce syncrétisme-combinatoire est assez récent, nous le trouvons dans: « Mouvement capitaliste et révolution russe - Le procès de dissolution de l'art » (B.P. 29 - Uccle 4 - 1180 Bruxelles).

« Les prolétaires sont ceux qui, ne disposant d'aucune réserve, ne peuvent accumuler et sont dépouillés de tout pouvoir sur la production de leur vie. Les prolétaires, en tant que force productive de la plus-value, en restent le centre. Leur place dans l'économie les contraint à être le fer de lance du mouvement communiste. Mais ce dernier n'est plus à strictement parler classiste *dans la mesure* où il y a prolétarisation de plus en plus large de notre société (le mouvement même du capital engendre la base de la classe universelle - négation des classes) » note 2, p. 17.

« Nous entendons par prolétariat le *mouvement* vers la classe universelle-négation tendancielle des classes (en op-

position à classe ouvrière). Nous conservons classe par allusion à l'origine du mouvement » note 7, p. 29.

Ce discours sur une absence révèle simplement l'inexistence d'un mouvement révolutionnaire s'incarnant en des hommes et des femmes bien concrets, révèle aussi l'impuissance de ceux qui voudraient une transformation de ce monde mais qui réalisent leur faiblesse par suite de leur nombre dérisoire. L'appel à un prolétariat mythique est un essai de conjurer l'horreur de la situation. Mais celle-ci demeure ce qu'elle est. Mieux vaut donc rejeter tout cet appareillage théorique et chercher à comprendre comment réellement en sortir.

Le rejet de la théorie du prolétariat implique une réflexion approfondie sur ce que peut signifier la révolution puisque cette théorie a pour présupposition le développement des forces productives qui postule que l'humanité doit en définitive subir de terribles destructions, des souffrances inouïes avant de pouvoir édifier un ensemble productif apte à lui assurer son « émancipation ». La révolution signifiait destruction des obstacles au développement des forces productives et la classe révolutionnaire était la plus grande de ces forces.

A partir du moment où nous reconnaissons la disparition des classes avec le triomphe du despotisme du capital sur le troupeau humain subissant un « esclavage généralisé » et que le capital réalise pleinement la rationalité du développement des forces productives, donc le progrès (la droite classique réactionnaire a pratiquement disparu), où situer l'élément révolutionnaire et l'élément contre-révolutionnaire? En quoi de ce fait la destruction du MPC sera-t-elle révolutionnaire? Cette question était déjà implicite dans notre affirmation: la révolution communiste est à la fois classiste et aclassiste (surtout au moment où nous raisonnons en fonction de la classe universelle); elle n'est pas seulement une destruction mais est aussi un retour à un mode d'être perdu: le mode de vie communautaire en harmonie avec la nature.

Nous pouvons parler de révolution pour indiquer la disparition du MPC car il y aura bien affirmation d'une discontinuité, en même temps que réalisation d'un retour. Mais elle ne sera pas telle parce qu'elle s'opposera à quelque chose d'immédiat baptisé contre-révolution. Révolution et contre-révolution, progrès et régression sont des éléments d'une problématique vitale qui enserré les êtres humains depuis seulement quelques siècles mais leurs présuppositions existent à partir du moment où se réalise la coupure avec la communauté et avec la nature. Si on affirme que le mouvement tendant à abolir cette coupure est révolutionnaire on est amené à constater qu'il a été représenté par des hommes et des femmes qui furent loin d'être considérés comme des révolutionnaires.

Nous l'avons dit « il faut quitter ce monde » car les éléments fondamentaux du devenir à la communauté humaine ne peuvent être perçus qu'en dehors de tout le vaste arc historique — moment intermédiaire — qui va des communautés primitives à la réalisation de la communauté du capital (à laquelle révolutions et contre-révolutions ont contribué). Au sein de ce moment on peut voir se réaliser (surtout en Occident) un certain rêve des êtres humains: se situer par rapport à la nature, c'est-à-dire trouver son identité par rapport à elle à partir du moment où ils s'en abstraient, où ils s'en extranésisent; ce qui les conduit à s'affirmer supérieurs, seigneurs et maîtres d'elle, devant la dominer. Mais cette domination se réalise au travers d'un être extranéisé, produit de leur activité millénaire, le capital, qui effectivement en les dominant domine la nature.

C'est donc contre sa propre affirmation humaine aboutissant à une deshumanisation complète que l'espèce humaine doit s'élever. Voilà pourquoi les concepts de révolution et de contre-révolution sont inopérants pour situer le moment

que nous vivons d'autant plus que si on devait leur attribuer une réalité ils devraient alors couvrir une période historique plus vaste que celle que nous vivons (2).

CAMATTE - février 1975

(2) Le « Manifeste du Groupe ouvrier du PCR » a été traduit à partir de la version allemande (in « Selbskritik des Kommunismus » Gunther Hillmann. Rowohlt Verlag. 1967) et de la version italienne (in « Miasnikov e la rivoluzione russa » Roberto Sinigaglia, Ed. Jaca Book. 1973).

Au sujet de Miasnikov, nous empruntons à R. Sinigaglia (cf. note 40 de l'ouvrage cité) les données biographiques suivantes.

Il naquit à Perm en 1888 et entra au parti bolchevik 1905-1906 où il étudia l'œuvre de Marx dans la traduction russe et suivit activement la polémique entre Lénine et Bogdanov (1907-1917). Très courageux il organisa des groupes d'assaut pour les attaques contre la police et contre la propriété.

Arrêté, il passa 7 années en prison où il fut le protagoniste d'une grève qui dura 75 jours.

Après la révolution de février il devint président du soviet de Perm devant lequel il s'engagea à assassiner le grand duc Michel sans attendre les ordres du gouvernement central. Ce qu'il fit.

Durant la guerre civile il commanda des volontaires dans la lutte contre l'armée blanche qui avait occupé la zone centrale de l'Oural. Après la fin de la guerre civile il fut élu délégué au VIII<sup>e</sup> congrès pan-russe des soviets en vue de la préparation duquel il publia un article « Les problèmes importants » (19.11.1920), dans lequel il soutenait la nécessité de former des syndicats paysans pour défendre, contre les koulaks, les masses pauvres des campagnes.

Il fut expulsé du parti en 1922 après une violente polémique avec le comité central. Il développa alors une activité clandestine et organisa le Groupe Ouvrier. Arrêté en 1923, il fut transporté de prison en prison et subit de terribles tortures. En 1928, lors de son transfert en Arménie, la prison fut transformée en résidence surveillée. Au cours de la même année, il réussit à s'échapper en Perse. Après avoir été à nouveau en prison en Perse puis en Turquie, il réussit, début 1930, à gagner la France où il demeura jusqu'en 1945.

A la fin de la guerre il demanda à Staline la permission de retourner en URSS. Staline envoya un avion le chercher. A partir du jour où il retourna dans son pays, on n'a plus eu de nouvelles sur Miasnikov!!!

## MANIFESTE DU GROUPE OUVRIER DU PARTI COMMUNISTE RUSSE (BOLCHEVIK)

*En guise de préface.*

Tout ouvrier conscient, que ne laisse indifférent ni les souffrances et tourments de sa classe ni la lutte titanique qu'elle mène, a certainement réfléchi plus d'une fois au destin de notre révolution à tous les stades de son développement. Chacun comprend que son sort est lié de façon très étroite à celui du mouvement du prolétariat mondial.

On lit encore dans le vieux programme social-démocrate que « le développement du commerce crée une liaison étroite entre les pays du monde civilisé » et que « le mouvement du prolétariat devait devenir international, et qu'il est déjà devenu tel ».

Le travailleur russe, lui aussi, a appris à se considérer comme soldat de l'armée mondiale du prolétariat international et à voir dans ses organisations de classe les troupes de cette armée. Chaque fois donc qu'est soulevée la question inquiétante du destin des conquêtes de la Révolution d'Octobre, il tourne son regard là-bas, au-delà des frontières où sont réunies les conditions pour une révolution; mais où, néanmoins, la révolution ne vient pas.

Mais le prolétaire ne doit pas se plaindre, ni baisser la tête parce que la révolution ne se présente pas à un moment déterminé. Il doit au contraire se poser la question: que faut-il faire pour que la révolution arrive?

Quand le travailleur russe tourne ses regards vers son propre pays, il voit la classe ouvrière qui a accompli la révolution socialiste, assumé les plus dures épreuves de la N.E.P. (Nouvelle Economie Politique) et, face à elle, les héros de la NEP, toujours plus gras. Comparant leur situation à la sienne, il se demande avec inquiétude: où allons-nous exactement?

Il lui vient alors les pensées les plus amères. Il a supporté, lui, le travailleur, la totalité du poids de la guerre impérialiste et de la guerre civile; il est fêté, dans les journaux russes, comme le héros qui a versé son sang dans cette lutte. Mais il mène une vie misérable, au pain et à l'eau. Au contraire ceux qui se rassasient du tourment et de la misère des autres, de ces travailleurs qui ont déposé leurs armes, ceux-là vivent dans le luxe et la magnificence. Où allons-nous donc. Qu'advient-il après? Est-il vraiment possible que la N.E.P. de « Nouvelle économie politique » se transforme en Nouvelle Exploitation du Prolétariat? Que faut-il faire pour détourner de nous ce péril?

Quand ces questions se posent à l'improviste au travailleur, il regarde machinalement en arrière afin d'établir un lien entre le présent et le passé, comprendre comment on a pu arriver à une telle situation. Quelque amères et instructives que soient ces expériences, le travailleur ne peut s'y retrouver dans le réseau inextricable des événements historiques qui se sont déroulés sous ses yeux.

Nous voulons l'aider, dans la mesure de nos forces, à comprendre les faits et si possible lui montrer le chemin de la victoire. Nous ne prétendons pas au rôle de magiciens ou de prophètes dont la parole serait sacrée et infaillible; au contraire nous voulons qu'on soumette tout ce que nous avons dit à la critique la plus aigüe et aux corrections nécessaires.

**AUX CAMARADES COMMUNISTES  
DE TOUS LES PAYS!**

L'état actuel des forces productives dans les pays avancés et particulièrement dans ceux où le capitalisme est hautement développé donne au mouvement prolétarien de

ces pays le caractère d'une lutte pour la révolution communiste, pour le pouvoir des mains calleuses, pour la dictature du prolétariat. Ou l'humanité, en d'incessantes guerres nationales et bourgeoises sombrera dans la barbarie en se noyant dans son propre sang; ou le prolétariat accomplira sa mission historique: conquérir le pouvoir et mettre fin une fois pour toutes à l'exploitation de l'homme par l'homme, à la guerre entre les classes, les peuples, les nations; planter le drapeau de la paix, du travail et de la fraternité.

La course aux armements, le renforcement précipité des flottes aériennes d'Angleterre, de France, d'Amérique, du Japon, etc... nous menacent d'une guerre inconnue jusqu'ici dans laquelle des millions d'hommes périront et les richesses des villes, des usines, des entreprises, tout ce que les ouvriers et les paysans ont créé par un travail épuisant, sera détruit.

Partout c'est la tâche du prolétariat de renverser sa propre bourgeoisie. Plus vite il le fera dans chaque pays, plus vite le prolétariat mondial réalisera sa mission historique.

Pour en finir avec l'exploitation, l'oppression et les guerres, le prolétariat ne doit pas lutter pour une augmentation de salaire ou une réduction de son temps de travail. Ce fut nécessaire autrefois, mais aujourd'hui il faut lutter pour le pouvoir.

La bourgeoisie et les oppresseurs de toute sorte et de toute nuance sont très satisfaits des socialistes de tous les pays, précisément parce qu'ils détournent le prolétariat de sa tâche essentielle, de la lutte contre la bourgeoisie et contre son régime d'exploitation: ils proposent continuellement de petites revendications mesquines sans manifester la moindre résistance à l'assujettissement et à la violence. De cette façon, ils deviennent, à un certain moment, les seuls sauveteurs de la bourgeoisie en face de la révolution prolétarienne. La grande masse ouvrière accueille en effet avec méfiance ce que ses oppresseurs directement lui proposent; mais si la même chose lui est présentée comme conforme à ses intérêts et enrobée de phrases socialistes, alors la classe ouvrière, troublée par ce discours, fait confiance aux traîtres et gaspille ses forces en un combat inutile. La bourgeoisie n'a donc pas, et n'aura jamais, de meilleurs avocats que les socialistes.

L'avant-garde communiste doit avant tout chasser de la tête de ses camarades de classe toute crasse idéologique bourgeoise et conquérir la conscience des prolétaires pour les conduire à la lutte victorieuse.

On doit naturellement chercher de toutes les façons à conquérir la sympathie du prolétariat; mais pas au prix de concessions, d'oublis ou de renoncements aux solutions fondamentales (1). Celui-là doit être combattu qui, par souci de succès immédiat, abandonne ces solutions, ne guide pas, ne cherche pas à conduire les masses mais les imite, ne les conquiert pas mais se met à leur remorque.

On ne doit jamais attendre l'autre, rester immobile parce que la révolution n'éclate pas simultanément dans tous les pays. On ne doit pas excuser sa propre indécision en invoquant l'immaturation du mouvement prolétarien et encore moins

(1) Les camarades du Groupe Ouvrier s'insurgent de divers côtés contre le point de vue selon lequel le prolétariat, pour vaincre, doit, de ci de là et à certains moments, utiliser même le parlement et les syndicats. Ils devront reconnaître que dans la phase avancée du capitalisme, l'antiparlementarisme de principe et la communauté de pensée révolutionnaire offrent la meilleure garantie contre ces illusions avec la possibilité d'un développement positif de la conscience de classe. L'expérience de ces illusions n'engloutit pas seulement des forces inutilement employées, elle entraîne une réaction délétère qui empêche l'ultime et nécessaire clarté. La « sympathie » des ouvriers doit être conquise seulement par une lutte ferme dépourvue de toute indulgence à l'égard de ce réformisme.

tenir le langage suivant: « Nous sommes prêts pour la révolution et même assez forts; mais les autres ne le sont pas encore; et si nous renversons notre bourgeoisie sans que les autres en fassent autant, qu'arrivera-t-il alors? ».

Supposons que le prolétariat allemand chasse la bourgeoisie de son pays et tous ceux qui la servent. Que se produira-t-il? La bourgeoisie et les social-traitres fuiront loin de la colère prolétarienne, se tourneront vers la France et la Belgique, supplieront Poincaré et Cie de régler son compte au prolétariat allemand. Ils iront jusqu'à promettre aux Français de respecter le traité de Versailles, leur offrant peut-être en sus la Rhénanie et la Ruhr. C'est-à-dire qu'ils agiront comme le firent et le font encore la bourgeoisie russe et ses alliés sociaux-démocrates. Naturellement Poincaré se réjouira d'une si bonne affaire; sauver l'Allemagne de son prolétariat, comme y procédaient, pour la Russie soviétique, les larrons du monde entier. Malheureusement pour Poincaré et Cie, à peine les ouvriers et paysans qui composent leur armée auront-ils compris qu'il s'agit d'aider la bourgeoisie allemande et ses alliés contre le prolétariat allemand, qu'ils retourneront leurs armes contre leurs propres maîtres, contre Poincaré lui-même. Celui-ci, pour sauver sa propre peau et celle des bourgeois français, rappellera ses troupes, abandonnera à son sort la pauvre bourgeoisie allemande avec ses alliés socialistes, et cela même si le prolétariat allemand a déchiré le traité de Versailles. Poincaré chassé du Rhin et de la Ruhr, on proclamera une paix sans annexion ni indemnité sur le principe de l'autodétermination des peuples. Il ne sera pas difficile pour Poincaré de s'entendre avec Cuno et les fascistes; mais l'Allemagne des conseils leur brisera les reins. Quand on dispose de la force, il faut s'en servir et non tourner en rond (2).

Un autre danger menace la révolution allemande; c'est l'éparpillement de ses forces. Dans l'intérêt de la révolution prolétarienne mondiale, le prolétariat révolutionnaire tout entier doit unir ses efforts. Si la victoire du prolétariat est impensable sans rupture décisive et sans combat sans merci à l'égard des ennemis de la classe ouvrière, des social-traitres de la Seconde Internationale qui répriment à main armée le mouvement révolutionnaire prolétarien dans leur pays — soi disant libre — de même cette victoire est impensable sans la réunion de toutes les forces qui ont pour but la révolution communiste et la dictature du prolétariat. C'est pourquoi nous, le Groupe ouvrier du parti communiste russe (bolchevik) qui nous comptons, organisationnellement et idéologiquement, parmi les partis adhérant à la III<sup>e</sup> Internationale, nous nous tournons vers tous les prolétaires révolutionnaires communistes honnêtes en les appelant à unir leurs forces pour la dernière et décisive bataille. Nous nous adressons à tous les partis de la III<sup>e</sup> Internationale comme à ceux de la IV<sup>e</sup> Internationale communiste ouvrière, ainsi qu'aux organisations particulières qui n'appartiennent à aucune de ces internationales mais poursuivent notre but commun pour les appeler à constituer un front uni pour le combat et la victoire (3).

(2) D'autres probabilités sont également nécessaires. Mais il est juste de reconnaître que le prolétariat n'a pas seulement le droit mais aussi le devoir de se lancer à l'assaut, si les conditions objectives lui en sont offertes, sans se laisser influencer par l'hypothèse qu'une aide sûre ou non lui viendra de la part du prolétariat des autres pays.

(3) Les camarades de Miasnikov sont à juste titre fiers de leur révolution d'Octobre. Mais ils ne voient pas encore que cette révolution n'est déjà plus qu'une tradition; qu'en réalité, en Russie, les paysans, les petits-bourgeois, bref les tenants de la propriété, dominant et que leur volonté pro-capitaliste, depuis un certain temps déjà, imprègne totalement le pouvoir bolchevique. Ils ne perçoivent pas encore la conséquence périlleuse d'un tel état de chose pour la III<sup>e</sup> Internationale qui s'est attachée aux pieds un tel boulet.

La phase initiale s'est achevée. Le prolétariat russe, en se fondant sur les règles de l'art révolutionnaire prolétarien et communiste, a abattu la bourgeoisie et ses laquais de toute espèce et de toute nuance (socialistes-révolutionnaires, menchevicks, etc...) qui la défendaient avec tant de zèle. Et, bien que beaucoup plus faible que le prolétariat allemand, il a comme vous le voyez repoussé toutes les attaques que la bourgeoisie mondiale dirigeait contre lui à l'incitation des bourgeois, des propriétaires fonciers et des socialistes de Russie.

C'est maintenant au prolétariat occidental qu'il incombe d'agir, de réunir ses propres forces et de commencer la lutte pour le pouvoir. Ce serait évidemment dangereux de fermer les yeux devant les dangers qui menacent au sein même de la Russie soviétique la révolution d'Octobre et la révolution mondiale. L'Union soviétique traverse actuellement ses moments les plus difficiles: elle affronte tant de déficiences, et d'une telle gravité, qu'elles pourraient devenir fatales au prolétariat russe et au prolétariat du monde entier. Ces déficiences dérivent de la faiblesse de la classe ouvrière russe et de celles du mouvement ouvrier mondial. Le prolétariat russe n'est pas encore en mesure de s'opposer aux tendances qui d'un côté conduisent à la dégénérescence bureaucratique de la NEP et d'un autre mettent en grand péril, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, les conquêtes de la révolution prolétarienne russe.

Le prolétariat du monde entier est directement et immédiatement intéressé à ce que les conquêtes de la Révolution d'Octobre soient défendues contre toute menace. L'existence d'un pays comme la Russie en tant que base de la révolution communiste mondiale signifie déjà une garantie de victoire, et en conséquence l'avant-garde de l'armée prolétarienne internationale — les communistes de tous les pays — doit

Ceci pour souligner la différence qui sépare depuis longtemps ce que les bolchevicks disaient d'eux-mêmes et les intentions qu'ils ont substituées à ces affirmations: la substitution a lieu réellement, elle est déjà accomplie. Tôt ou tard, l'opposition russe devra reconnaître combien sa perspective sera difficile si, de plus en plus, se développe en Russie, contre le nouveau capitalisme, la dure lutte du prolétariat révolutionnaire pour sa seconde et pure révolution communiste menée en connexion avec celle du prolétariat international. La révolution d'Octobre, dès le début, n'était pas en fait purement communiste, mais pour moitié prolétarienne-communiste et pour moitié paysanne-démocratique. Reconnaître ce fait amène nécessairement à conclure que la III<sup>e</sup> Internationale s'est mis sur les bras un réformisme ruineux qui fait obstacle, de manière directe ou indirecte, au développement du prolétariat révolutionnaire dans tous les pays et, particulièrement, dans les pays d'Europe à haut développement capitaliste où l'I.C., depuis longtemps déjà, ne joue pas un rôle différent de celui de la Seconde Internationale. Seconde et Troisième Internationale se séparent en effet par leurs méthodes mais non par leurs principes.

Le risque de dispersion des forces prolétariennes doit être considéré avec la plus grande attention; mais le prolétariat comme classe (et non pas comme clique dirigeante) ne peut parvenir à la victoire qu'au travers d'une unité de front résultant d'une conscience de classe claire, développée et renforcée. Sur ce point, les prolétaires doivent être particulièrement tenaces, d'une manière absolue, y compris à propos du risque de devenir « impopulaires » en tant que fractionnistes et d'être l'objet d'insultes imméritées. Les camarades de l'opposition russe ne peuvent plus croire que, s'ils sont persécutés, poursuivis et emprisonnés, c'est sûrement à la suite d'une erreur de leur groupe dirigeant dans le PCR et à laquelle un remède pourrait rapidement être apporté. Ils doivent au contraire savoir que ce fait survient en tant que conséquence nécessaire de l'orientation qu'ils ont prise et qui ne peut que continuer à survenir.

La III<sup>e</sup> Internationale, depuis longtemps, n'est plus l'instrument de la lutte de classe du prolétariat. C'est pour cette raison que les Partis Ouvriers Communistes ont fondé la IV<sup>e</sup> Internationale Ouvrière Communiste.

exprimer fermement l'opinion encore muette du prolétariat sur les déficiences et sur les maux dont souffrent la Russie soviétique et son armée de prolétaires communistes, le PCR (bolchevick).

Le Groupe ouvrier du PCR (b) qui est le mieux informé sur la situation russe entend commencer l'oeuvre.

Nous ne sommes pas de l'avis que nous, prolétaires communistes, ne pourrions pas parler de nos défauts parce qu'il y a au monde des social-traitres et des gredins qui, comme on le soutient, pourraient utiliser ce que nous disons contre la Russie soviétique et le communisme. Toutes ces craintes sont sans fondement. Que nos ennemis soient ouverts ou cachés est tout à fait indifférent: ils demeurent ces artisans de malheur qui ne peuvent vivre sans nous nuire, nous prolétaires et communistes qui voulons nous libérer du joug capitaliste. Que s'en suit-il? Devons-nous à cause de cela passer sous silence nos maladies et nos défauts, ne pas en discuter ni prendre des mesures pour les extirper? Qu'advient-il si nous nous laissons terroriser par les social-traitres et si nous nous taisons? Dans ce cas les choses peuvent aller si loin qu'il ne restera plus, des conquêtes de la Révolution d'Octobre, que le souvenir. Ce serait d'une grande utilité pour les social-traitres et un coup mortel pour le mouvement communiste prolétarien international. C'est justement dans l'intérêt de la révolution prolétarienne mondiale et de la classe ouvrière que nous, Groupe ouvrier du PCR (bolchevick), nous commençons, sans trembler devant l'opinion des social-traitres, à poser dans sa totalité la question décisive du mouvement prolétarien international et russe. Nous avons déjà observé que ses défauts peuvent s'expliquer par la faiblesse du mouvement international et russe. La meilleure aide que le prolétariat des autres pays puisse apporter au prolétariat russe c'est une révolution dans son propre pays, ou au moins dans un ou deux pays de capitalisme avancé. Même si à l'heure actuelle les forces n'étaient pas suffisantes pour réaliser un tel but, elles seraient dans tous les cas en mesure d'aider la classe ouvrière russe à conserver les positions conquises lors de la Révolution d'Octobre, jusqu'à ce que les prolétaires des autres pays se soulèvent et vainquent l'ennemi.

La classe ouvrière russe, affaiblie par la guerre mondiale impérialiste, la guerre civile et la famine, n'est pas puissante, mais, devant les périls qui la menacent actuellement, elle peut se préparer à la lutte justement parce qu'elle a déjà connu ces dangers; elle fera tous les efforts possibles pour les surmonter et elle y réussira grâce à l'aide des prolétaires des autres pays.

Le Groupe ouvrier du PCR (bolchevick) a donné l'alarme et son appel trouve un large écho dans toute la grande Russie soviétique. Tout ce qui, dans le PCR, pense de façon prolétarienne et honnête se réunit et commence la lutte. Nous réussirons certainement à éveiller dans la tête de tous les prolétaires conscients la préoccupation du sort qui guette les conquêtes de la Révolution d'Octobre. La lutte est difficile; on nous a contraint à une activité clandestine: nous opérons dans l'illégalité. Notre Manifeste ne peut être publié en Russie: nous l'avons écrit à la machine et diffusé illégalement. Les camarades qui sont soupçonnés d'adhérer à notre Groupe sont exclus du parti et des syndicats, arrêtés, déportés, liquidés.

A la douzième conférence du PCR (bolchevick), le camarade Zinoviev a annoncé, avec l'approbation du parti et des bureaucrates soviétiques, une nouvelle formule pour opprimer toute critique de la part de la classe ouvrière, en disant: «Toute critique à l'égard de la direction du PCR, qu'elle soit de droite ou de gauche, est du menchevisme» (Cf son discours à la douzième conférence). Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que si les lignes fondamentales de la direction n'apparaissent pas justes à un quelconque ouvrier communiste et que, dans sa simplicité prolétarienne, il com-

mence à les critiquer, on l'exclura du parti et du syndicat; remettra à la GPU (Tchéka). Le centre du PCR ne veut tolérer aucune critique car il se considère aussi infaillible que le pape romain. Nos soucis, les soucis des travailleurs russes au sujet du destin des conquêtes de la Révolution d'Octobre, tout cela est déclaré contre-révolutionnaire. Nous, le Groupe ouvrier du PCR (bolchevick), nous déclarons, devant le prolétariat du monde entier, que l'Union soviétique est une des plus grandes conquêtes du mouvement prolétarien international. C'est justement à cause de cela que nous lançons le cri d'alarme, parce que le pouvoir des soviets, le pouvoir du prolétariat, la victoire d'Octobre de la classe ouvrière russe, menacent de se transformer en une oligarchie capitaliste. Nous déclarons que nous empêcherons de toutes nos forces la tentative de renverser le pouvoir des soviets. Nous le ferons bien qu'au nom du pouvoir des soviets on nous arrête et on nous envoie en prison. Si le groupe dirigeant du PCR déclare que nos soucis au sujet de la révolution d'Octobre sont illégaux et contre-révolutionnaires, vous pouvez, prolétaires révolutionnaires de tous les pays, et avant tout vous qui adhérez à la III<sup>e</sup> Internationale, exprimer votre opinion décisive sur la base de la connaissance de notre Manifeste. Camarades, les regards de tous les prolétaires de Russie qui sont inquiets à cause des dangers qui menacent le grand Octobre sont dirigés sur vous. Nous voulons qu'à vos réunions vous discutiez de notre Manifeste et que vous insistiez pour que les délégués de vos pays au V Congrès de la III<sup>e</sup> Internationale soulèvent la question des fractions à l'intérieur des partis et de la politique du PCR vis-à-vis des soviets. Camarades, discutez de notre Manifeste et faites des résolutions. Sachez, camarades, que de cette manière vous aiderez la classe ouvrière de Russie, épuisée et martyrisée, à sauver les conquêtes de la Révolution d'Octobre. Notre Révolution d'Octobre est une partie de la Révolution mondiale!

Au travail camarades!

Vivent les conquêtes de la Révolution d'Octobre du prolétariat russe!

Vive la Révolution mondiale!

\*\*\*

#### *Dialectique de la lutte de classe.*

L'histoire de la lutte de classe montre de façon évidente que dans des conditions historiques différentes une même classe a pu prêcher la paix sociale ou la guerre civile. La propagande pour la paix sociale ou la guerre civile de la part d'une même classe a été dans certaines périodes révolutionnaire et conforme à un intérêt universel humain, contre-révolutionnaire et étroitement égoïste en d'autres, se préoccupant de défendre des intérêts de classe limités s'opposant à l'intérêt de la société, de la nation, de l'humanité. Seul le prolétariat est toujours révolutionnaire et universellement humain, qu'il prêche la paix sociale ou la guerre civile. La révolution russe offre de bons exemples de la façon dont différentes classes, initialement favorables à la paix sociale, se sont transformées en champions de la guerre civile, et inversement. L'histoire de la lutte des classes en général et en particulier celle des vingt dernières années en Russie nous enseigne que la classe dominante, qui a l'habitude de prêcher la paix sociale, prêchera une sanglante et impitoyable guerre civile après la prise du pouvoir par le prolétariat. Cela vaut aussi pour les «fractions bourgeoises» qui affichent une «phraséologie ambiguë» et pour les partis de la Seconde Internationale et de l'Internationale deux et demi. Le parti du prolétariat doit prêcher avec toute la force et toute l'énergie possible, la guerre civile dans les

pays de capitalisme avancé, la guerre contre la bourgeoisie et ses complices; il doit au contraire prêcher la paix sociale dans tous les pays où le prolétariat a vaincu (4).

#### *Le front unique socialiste.*

Avant d'examiner le contenu essentiel de cette question, il est nécessaire de nous remettre en mémoire les conditions dans lesquelles les thèses du camarade Zinoviev au sujet du front unique furent, en Russie, débattues et acceptées. Du 19 au 21 décembre 1921 eut lieu la douzième conférence du PCR (bolchevick) au cours de laquelle fut posée la question du front unique. Jusqu'alors rien n'avait été écrit dans la presse ou discuté à ce sujet dans les réunions de parti. Cependant, à la conférence, le camarade Zinoviev se laissa aller à de rudes attaques et la conférence fut si surprise qu'elle céda tout de suite et approuva les thèses à mains levées. Nous rappelons cette circonstance non pour offenser qui que ce soit mais pour attirer avant tout l'attention sur le fait: 1) que la tactique du front unique fut discutée de façon très hâtive, quasi « militairement »; 2) qu'en Russie même elle est réalisée de façon tout à fait particulière.

Le PCR (bolchevick) fut le promoteur de cette tactique au sein du Komintern. Il convainquit les camarades étrangers que nous, révolutionnaires russes, avions vaincu justement grâce à cette tactique du front unique et qu'elle avait été édictée en Russie sur la base de l'expérience de toute l'époque prérévolutionnaire et particulièrement à partir de l'expérience de la lutte des bolchevicks contre les menchevicks.

Les camarades venus de différents pays connaissaient simplement le fait que le prolétariat russe avait vaincu, et ils voulaient de même vaincre leur bourgeoisie. Maintenant on les persuadait que le prolétariat russe avait vaincu grâce à la tactique du front unique. Comment leur aurait-il été possible alors de ne pas approuver cette tactique? Ils croyaient sur parole que la victoire de la classe ouvrière russe était le résultat de la tactique du front unique. Ils ne pouvaient pas faire autrement puisqu'ils ne connaissaient pas l'histoire de la révolution russe. Un jour le camarade Lénine a condamné très durement celui qui se fie aux simples mots, mais

(4) Si on considère la perspective d'un point de vue révolutionnaire communiste, en Russie ce n'est pas la classe ouvrière qui gouverne. Ce sont plutôt, depuis la révolution d'Octobre, les intérêts petits-bourgeois qui dominent dans ce pays: les paysans et les couches moyennes avec leur attache éternelle pour la propriété, la fausse élite communiste et le nouveau noyau des fonctionnaires soviétiques qui croient, par leur culture et leur travail qualifié, mériter le privilège du pouvoir. En somme c'est la classe des petits bourgeois qui prêche la paix sociale au nom de ses propres intérêts. (En réalité une telle paix sociale est déjà l'amorce d'une véritable guerre civile contre les vrais révolutionnaires, contre les éléments avancés de la classe ouvrière qui ont le courage de se manifester; ce que prouve la répression contre Miasnikov, Kuznezow et de nombreux autres communistes révolutionnaires). Contre cette domination de la classe petite-bourgeoise qui, durant une période de temps déterminée, viendra à se dessiner, en raison de sa nature nécessaire, dans d'autres pays, les vrais communistes révolutionnaires de la classe prolétarienne prêcheront, à l'égal d'une nécessité, jusqu'à la guerre civile prolétarienne à poursuivre aussi longtemps que ne sera pas stabilisée la dictature du prolétariat et réalisé la véritable démocratie prolétarienne garantissant l'avènement du communisme pour toute l'humanité. Le KAPD préconise ainsi, sur un mode absolu, une lutte de classe sans merci contre la domination de la petite bourgeoisie en Russie, parce que celle-ci ne représente rien d'autre, sous fausse étiquette « communiste », qu'une aide apportée à la bourgeoisie mondiale, comme le démontrent fort bien, avec une clarté nouvelle, ses tractations commerciales de chaque jour (contrats passés avec Mac Donald; entrée dans l'Internationale jaune d'Amsterdam; reconnaissance des dettes du Tsar, etc...).

il ne voulait vraisemblablement pas dire qu'on ne devait pas le croire lui sur parole.

Quelle leçon pouvons-nous alors tirer de l'expérience de la révolution russe? Quelle fut la tactique des bolchevicks quand se posa la question de savoir si on devait lutter pour la révolution démocratique ou pour la révolution socialiste? La lutte pour le pouvoir des conseils réclame-t-elle peut-être aussi le « front unique socialiste »?

Les révolutionnaires marxistes considèrent toujours le parti des socialistes-révolutionnaires comme une « fraction démocratique-bourgeoise » à la « phraséologie socialiste ambiguë »; ce qui a été confirmé dans une grande mesure par son activité durant toute la révolution, jusqu'à l'heure actuelle. En tant que fraction démocratique-bourgeoise, ce parti ne pouvait pas se proposer la tâche pratique d'une lutte pour la révolution-socialiste, pour le socialisme; mais il chercha, en utilisant une terminologie « socialiste ambiguë », d'empêcher à tout prix cette lutte. S'il en est ainsi (et il en est ainsi) la tactique qui devait conduire le prolétariat insurgé à la victoire ne pouvait être celle du front unique socialiste, mais celle du combat sanglant, sans ménagement, contre les fractions bourgeoises à la terminologie socialiste confuse. Seul ce combat pouvait apporter la victoire et il en fut ainsi. Le prolétariat russe a vaincu non à s'alliant aux socialistes-révolutionnaires, aux populistes et aux menchevicks, mais en luttant contre eux. Il est nécessaire d'abandonner la tactique du « front unique socialiste » et d'avertir le prolétariat que « les fractions bourgeoises à la phraséologie socialiste ambiguë » — à l'époque actuelle tous les partis de la Seconde Internationale — marcheront au moment décisif les armes à la main pour la défense du système capitaliste.

Il est nécessaire, pour l'unification de tous les éléments révolutionnaires qui ont pour but le renversement de l'exploitation capitaliste mondiale, qu'ils s'alignent avec le parti communiste ouvrier allemand (KAPD), le parti communiste ouvrier hollandais et les autres partis qui adhèrent à la IV<sup>e</sup> Internationale. Il est nécessaire que tous les éléments révolutionnaires prolétariens authentiques se détachent de ce qui les emprisonne: les partis de la Seconde Internationale, de l'Internationale deux et demi et de leur « phraséologie socialiste ambiguë ». La victoire (5) de la révolution mondiale est impossible sans une rupture principielle et une lutte sans quartier contre les caricatures bourgeoises du socialisme. Les opportunistes et les social-chauvins, en tant

(5) Les camarades du Groupe Ouvrier gardent encore l'espoir que la III Internationale puisse être transformée. Sur cette base, ils vont jusque à y adhérer afin de s'unir aux révolutionnaires de la IV Internationale (communiste ouvrier). L'illusion qu'on puisse révolutionner l'Internationale communiste doit être chassée. La III Internationale a rejeté le KAPD en parfaite connaissance de cause parce qu'à cette époque elle ne voulait déjà plus de la révolution; et aujourd'hui, pour rester au pouvoir en Russie, elle la veut encore moins.

Ici, le plus immédiat et le plus important des travaux des camarades du Groupe ouvrier consiste à décider critiquement entre la propagande politique des chefs qui nous servent des paroles faussement révolutionnaires et leur pure activité économique capitaliste. On pourrait poursuivre longtemps encore sur cette voie si, par exemple, on recherchait objectivement les effets totalement destructeurs des formules de la III Internationale, telles que celles qui justifient la dispersion des conseils révolutionnaires et des premières unions culturelles, etc... jusqu'à la participation aux syndicats, au parlement, aux conseils légalitaires. Le déclin de la révolution allemande trouve dans cette politique une de ses causes essentielles, à la honte de ce qui, aujourd'hui encore, est toujours pratiqué de façon honteuse sous de nouveaux prétextes. Les camarades de Miasnikov sont-ils condamnés à ne pouvoir le comprendre? Peuvent-ils continuer à croire que ce comportement de la III Internationale n'est dû qu'à des « erreurs »?

que serveurs de la bourgeoisie et par là ennemis directs de la classe prolétarienne, deviennent, plus spécialement aujourd'hui, liés comme ils le sont, aux capitalistes, des oppresseurs armés dans leurs propres pays et dans les pays étrangers (Cf. programme du PCR (bolchevick). Telle est donc la vérité sur la tactique du front unique socialiste qui, comme le soutiennent les thèses de l'Exécutif de l'IC, serait fondée sur l'expérience de la révolution russe, alors qu'elle est en réalité une tactique opportuniste. Une telle tactique de collaboration avec les ennemis déclarés de la classe ouvrière qui oppriment les armes à la main le mouvement révolutionnaire du prolétariat dans leur pays et dans les autres, est en contradiction ouverte avec l'expérience de la révolution russe. Pour rester sous le signe de la révolution sociale, il est nécessaire de réaliser un « front unique » contre la bourgeoisie et ses serveurs socialistes.

*A propos des thèses de l'Exécutif de l'Internationale Communiste.*

Les thèses qui en leur temps furent publiées dans la « Pravda » montrent clairement de quelle façon les « théoriciens » de l'idée du « front unique socialiste » comprennent cette tactique. Deux mots seulement sur l'expression « front unique ». Chacun sait à quel point étaient « populaires » en Russie en 1917 les social-traîtres de tous les pays et en particulier Scheidemann, Noske et Cie. Les bolchevicks, les éléments de base du parti qui avaient peu d'expérience, criaient à chaque coin de rue: « Vous, traîtres perfides de la classe ouvrière, nous vous pendrons à des poteaux télégraphiques! Vous portez la responsabilité du bain de sang international dans lequel vous avez noyé les travailleurs de tous les pays. Vous avez assassiné Rosa Luxembour et Liebknecht. Les rues de Berlin, grâce à votre action violente, furent rouges du sang des travailleurs qui s'étaient soulevés contre l'exploitation et l'oppression capitalistes. Vous êtes les auteurs de la paix de Versailles; vous avez porté d'innombrables blessures au mouvement prolétarien international, parce que vous le trahissez à chaque instant. »

Il faut également ajouter qu'on n'a pas décidé de proposer aux ouvriers communistes le « front unique socialiste », c'est-à-dire un front unique avec Noske, Scheidemann, Vandervelde, Branting et Cie. Un tel front unique doit être d'une façon ou d'une autre masqué et c'est ainsi qu'il fut procédé. Les thèses ne sont pas simplement intitulées « le front unique socialiste », mais « thèses sur le front unique du prolétariat et sur l'attitude vis-à-vis des ouvriers appartenant aux Internationales II et II et demi et à celle d'Amsterdam, de même que vis-à-vis des ouvriers adhérant aux organisations anarchistes et syndicalistes ». Pourquoi une sauce si longue? Voyez-vous, le camarade Zinoviev lui-même qui, naguère encore invitait à collaborer à l'enterrement de la II Internationale, invite maintenant à des noces avec elle. De là le titre à rallonge. En réalité on a parlé d'accord non avec les ouvriers, mais avec les partis de la II Internationale et de l'Internationale deux et demi. Tout ouvrier sait, même s'il n'a jamais vécu dans l'émigration, que les partis sont représentés par leur comité central, là où siègent les Vandervelde, les Branting, les Scheidemann, les Noske et Cie. Ainsi c'est avec eux également que s'établira l'accord. Qui est allé à Berlin à la conférence des trois Internationales? A qui l'Internationale communiste s'est-elle fiée corps et âme? A Wels, à Vandervelde, etc... Mais a-t-on cherché à obtenir une entente avec le KAPD, étant donné que le camarade Zinoviev soutient que là se trouvent les éléments prolétariens les plus précieux? Non. Et pourtant le KAPD se bat pour organiser la conquête du pouvoir de la

part du prolétariat. Il est vrai que le camarade Zinoviev affirma dans les thèses qu'on ne vise pas à une fusion de l'Internationale communiste avec la II Internationale à l'égard de laquelle il rappela la nécessité de l'autonomie organisationnelle. Les communistes s'imposent la discipline dans l'action mais ils doivent conserver le droit et la possibilité — non seulement avant et après mais si c'est nécessaire aussi durant l'action — de se prononcer sur la politique des organisations ouvrières sans exceptions. Discipline dans les pourparlers et autonomie de jugement sont formellement reconnues par le statut du PCR (bolchevick) dans la vie interne du parti.

On doit faire ce que la majorité a décidé et tu peux seulement exercer le droit à la critique. Fais ce qu'on te commande, mais si tu es vraiment trop scandalisé et convaincu qu'on est en train de nuire à la révolution mondiale, tu peux, avant, durant et après l'action, librement exprimer ta rage. Dans ces mêmes thèses, l'Exécutif proposa le mot d'ordre de gouvernement ouvrier qui doit se substituer à la formule de la dictature du prolétariat. Qu'est-ce exactement qu'un gouvernement ouvrier? C'est un gouvernement constitué par un comité central réduit du parti; la réalisation idéale de ces thèses se rencontre en Allemagne où le président Ebert est socialiste et où se forment des gouvernements qui ont son agrément. Même si cette formule n'est pas acceptée, les communistes devront appuyer par leur vote les premiers ministres et les présidents socialistes comme Branting en Suède et Ebert en Allemagne. Le camarade Zinoviev leur offre le front unique et propose de former un gouvernement ouvrier avec une participation communiste. Ainsi il troque le gibet contre le fauteuil ministériel et la colère contre la sympathie. Noske, Ebert Scheidemann et Cie iront dans les assemblées ouvrières et raconteront que l'IC leur a consenti une amnistie et offert des postes ministériels à la place de la potence. Ceci pourtant à une condition, que les communistes reçoivent un ministère. Ils diront à toute la classe ouvrière que les communistes ont reconnu la possibilité de réaliser le socialisme seulement en s'unissant avec eux et non contre eux. Et ils ajouteront: Regardez un peu ces gens! Ils nous pendaient et enterraient d'avance; finalement ils sont venus à nous.

L'Internationale Communiste a donné à la II Internationale une preuve de sa sincérité politique et elle a reçu une preuve de misérabilité politique. Qu'y a-t-il en réalité à l'origine de ce changement? Comment se fait-il que le camarade Zinoviev offre à Ebert, à Scheidemann et à Noske des fauteuils ministériels au lieu du gibet? Il y a peu de temps il chantait l'oraison funèbre de la II Internationale et maintenant il en réusscite l'esprit. Pourquoi chante-t-il désormais ses louanges? Verrons nous vraiment sa résurrection et la réclamerons-nous réellement?

A une telle question les thèses du camarade Zinoviev répondent effectivement: « la crise économique mondiale devient plus aiguë, le chômage s'accroît, le capital passe à l'offensive et manoeuvre avec adresse; le niveau de vie du prolétariat est compromis ». Ainsi une guerre est inévitable. Il en découle que la classe ouvrière se dirige plus à gauche. Les illusions réformistes se détruisent. La large base ouvrière commence maintenant à apprécier le courage de l'avant-garde communiste... et de ce fait... on doit constituer le front unique avec Scheidemann. Diable! La conclusion n'est pas cohérente avec la prémisse.

Nous ne serions pas objectifs si nous ne rapportions pas encore quelques considérations fondamentales que le camarade Zinoviev avance pour défendre, dans ses thèses, le front unique. Le camarade Zinoviev fait une merveilleuse découverte: « On sait que la classe ouvrière lutte pour l'unité. Et comment y arriver sinon à travers un front unique avec Scheidemann? ». Tout ouvrier conscient qui n'est

pas étranger aux intérêts de sa classe et de la révolution mondiale peut se demander: la classe ouvrière a-t-elle commencé à lutter pour l'unité seulement au moment où on affirme la nécessité du « front unique »? Quiconque a vécu parmi les travailleurs, depuis que la classe ouvrière est entrée dans le champ de la lutte politique, connaît les doutes qui assaillent tout ouvrier: pourquoi les menchevicks, les socialistes-révolutionnaires, les bolchevicks, les troudoviks (populistes) luttent-ils donc entre eux? Tous désirent le bien du peuple. Et alors pour quels motifs se combattent-ils? Tout ouvrier a ces doutes, mais alors, quelle conclusion doit-on en tirer? La classe ouvrière doit s'organiser en classe indépendante et s'opposer à toutes les autres. Nos préjugés petits-bourgeois doivent être surmontés! Telle était alors la vérité et telle elle le demeure aujourd'hui.

Dans tous les pays capitalistes où se présente une situation favorable à la révolution socialiste, nous devons préparer la classe ouvrière à la lutte armée contre le menchevisme international et les socialistes-révolutionnaires. Dans ce cas, certainement, on devra prendre en considération les expériences de la révolution russe. La classe ouvrière mondiale doit s'enfoncer cette idée dans la tête que les socialistes de la II<sup>e</sup> Internationale et de l'Internationale deux et demi sont et seront à la tête de la contre-révolution. La propagande du front unique avec les social-traitres de toutes les nuances tend à faire croire qu'eux aussi combattent en définitive la bourgeoisie, pour le socialisme et non le contraire. Mais seule la propagande ouverte, courageuse, en faveur de la guerre civile et de la conquête du pouvoir politique de la part de la classe ouvrière peut intéresser le prolétariat à la révolution.

L'époque où la classe ouvrière pouvait améliorer sa propre condition matérielle et juridique à travers les grèves et l'entrée au parlement est définitivement passée. On doit le dire ouvertement. La lutte pour les objectifs les plus immédiats est une lutte pour le pouvoir. Nous devons démontrer à travers notre propagande que, bien que nous ayons en diverses occasions incité à la grève, nous n'avons pu réellement améliorer notre condition d'ouvriers, mais vous, travailleurs, vous n'avez pas encore dépassé la vieille illusion réformiste et conduisez une lutte qui vous affaiblit vous-mêmes. Nous pourrions bien être solidaires de vous dans les grèves, mais nous reviendrons toujours vous dire que ces mouvements ne vous libéreront pas de l'esclavage, de l'exploitation et de la morsure du besoin inassouvi. L'unique voie qui vous conduise à la victoire est la prise du pouvoir par vos mains calleuses.

*La question du front unique dans le pays où le prolétariat est au pouvoir (démocratie ouvrière)*

Ni les thèses, ni les discussions advenues dans les congrès de l'Internationale communiste n'aborderont la question du front unique dans les pays qui ont accompli la révolution socialiste et dans lesquels la classe ouvrière exerce la dictature. Cela est dû au rôle que le parti communiste russe assume dans l'Internationale et dans la politique interne de la Russie.

La particularité de la question du « front unique » dans de tels pays tient au fait qu'elle est résolue de façons diverses au cours des différentes phases du procès révolutionnaire: dans la période de répression de la résistance des exploités et de leurs complices une certaine solution est valable, une autre s'impose au contraire quand les exploités sont déjà battus et le prolétariat a progressé dans la construction de l'ordre socialiste, même avec l'aide de la NEP et les armes à la main.

Le front unique dans la Russie prolétarienne doit être aussi démocratie prolétarienne. Pour nous il n'existe aucune véritable démocratie, aucune liberté absolue en tant que félicite ou idole, et même aucune véritable démocratie prolé-

tarienne. La réalisation du principe de la démocratie prolétarienne doit correspondre aux tâches fondamentales du moment.

Après la résolution des tâches politico-militaires (prise du pouvoir et répression de la résistance des exploités), le prolétariat a été amené à résoudre la tâche la plus difficile et importante: la question économique de la transformation des vieux rapports capitalistes en nouveaux rapports socialistes. C'est seulement après l'accomplissement d'une telle tâche qu'un prolétariat peut se considérer vainqueur, autrement tout aura été vain encore une fois, et le sang et les morts serviront seulement de fumier à la terre sur laquelle continuera à s'élever l'édifice de l'exploitation et de l'oppression, la domination bourgeoise.

Pour accomplir cette tâche il est absolument nécessaire que le prolétariat participe réellement à la gestion de l'économie. « Qui se trouve au sommet de la production se trouve également au sommet de la « société » et de « l'Etat ».

Il est donc nécessaire:

1. - Que dans toutes les fabriques et les entreprises se constituent les conseils des délégués ouvriers;
2. - que les congrès des conseils élisent les dirigeants des trusts, des syndicats et les autorités centrales;
3. - que l'Exécutif pan-russe soit transformé en un organe qui gère l'agriculture et l'industrie. Les tâches qui s'imposent au prolétariat doivent être abordées avec en vue l'actualisation de la démocratie prolétarienne. Celle-ci doit s'exprimer dans un organe qui travaille de façon assidue et institue en son sein des sections et des commissions permanentes après à affronter tous les problèmes. Mais le conseil des commissaires du peuple qui copie un quelconque conseil des ministres bourgeois doit être aboli et son travail confié au comité exécutif pan-russe des soviets.

Il est nécessaire en outre que l'influence du prolétariat soit renforcée sur d'autres plans. Les syndicats, qui doivent être une véritable organisation prolétarienne de classe, doivent en tant que tels se constituer en organes de contrôle ayant le droit et les moyens pour l'inspection ouvrière et paysanne. Les comités d'usines et d'entreprises effectuent une fonction de contrôle dans les usines et les entreprises. Les sections dirigeantes des syndicats qui sont unies dans l'Union dirigeante centrale contrôlent les directions tandis que les directions des syndicats réunies dans une Union centrale pan-russe, sont les organes de contrôle au centre (6).

Mais les syndicats accomplissent aujourd'hui une fonction qui ne leur revient pas dans l'Etat prolétarien, ce qui fait

(6) Dans le Manifeste du Groupe Ouvrier on voudrait confier à l'appareil actuel des syndicats en Russie le contrôle de l'Etat prolétarien, sans s'interroger sur l'essence réelle de cet appareil et sans qu'effleure le moindre doute concernant son rôle effectif. Ce point de vue, qui témoigne d'une appréciation exagérément favorable à l'égard des organisations syndicales, nous devons davantage l'attribuer au chef du Groupe ouvrier, qu'au cercle étendu de militants que le Groupe embrasse. Nous savons avec précision qu'en Russie, comme l'atteste une des lettres de Kuznosow, circule déjà le mot d'ordre: hors des syndicats! La tendance à quitter de tels organismes ne rencontre aucune résistance. Comme bien d'autres les ouvriers communistes comprennent qu'en Russie les syndicats ont perdu leur signification prolétarienne. Il s'y regroupe de nombreux petits-bourgeois qui, outre le commerce, pratiquent des affaires de spéculation, tandis que tous les fonctionnaires, bonzes et bureaucrates, y prennent leur racine. Les syndicats russes sont le miroir des tendances capitalistes qui dominent, naturellement en Russie avec leur caractère spécifique, et par qui l'élément prolétarien est pleinement opprimé. Ces syndicats sont actuellement des organes de soutien pour les politiciens au pouvoir et ils s'appuient eux-mêmes, dans cette communauté de travail, sur le capital interne et sur celui de l'étranger (participation des syndicats aux traités avec le gouvernement anglais; participation aux travaux de l'Internationale jaune d'Amsterdam).

obstacle à leur influence et contraste avec le sens de leurs positions au sein du mouvement international.

Celui qui a peur devant un tel rôle des syndicats témoigne de sa peur devant le prolétariat et perd tout lien avec lui. Il existe simplement une classe ouvrière dans laquelle nous pouvons trouver des bolcheviks, des anarchistes, des social-révolutionnaires et d'autres (qui n'appartiennent pas à ces partis mais tirent d'eux leurs orientations). Comment doit-on entrer en rapport avec elle? Avec les « cadets » (démocrates constitutionnels) bourgeois: professeurs, avocats, docteurs, aucune négociation; pour eux, un seul remède: le bâton. Mais avec la classe ouvrière c'est une toute autre chose. Nous ne devons pas l'intimider, mais l'influencer et la guider intellectuellement. Pour cela aucune violence, mais la clarification de notre ligne de conduite, de notre loi (7).

Oui, la loi est la loi, mais pas pour tous. A la dernière conférence du parti, lors de la discussion sur la lutte contre l'idéologie bourgeoise, il apparut qu'à Moscou et à Pétrograd on compte jusqu'à 180 maisons d'édition bourgeoises contre lesquelles, selon les déclarations de Zinoviev, on entend combattre à 90% non avec des mesures répressives mais à l'aide d'une influence ouvertement idéologique. Mais en ce qui nous concerne comme veut-on nous « influencer »? Zinoviev sait comment on a cherché à influencer certains d'entre nous. Si on nous concédait au moins la dixième partie de la liberté dont jouit la bourgeoisie! Qu'en pensez-vous, camarades ouvriers? Ce ne serait pas mal du tout, n'est-ce pas?

Si vous camarades, communistes convaincus, voulez combattre à visage ouvert la bourgeoisie, c'est bien; mais notre malheur réside dans le fait que quand nous nous levons d'un coup contre la bourgeoisie on nous rompt les os, à nous prolétaires, et nous vomissons du sang.

Qu'il nous soit permis de poser une question: comment voulez-vous résoudre la grande tâche de l'organisation de l'économie sociale sans le prolétariat? Ou bien voulez-vous la résoudre avec un prolétariat qui dise oui et amen chaque fois que le veulent ses bons pasteurs? En avez-vous besoin?

(7) Ce point n'a jamais été totalement éclairci par le Groupe Ouvrier, ce qui a offert aux démagogues chefs russes l'occasion d'un commentaire tendancieux. Le Groupe Ouvrier n'a naturellement pas voulu dire dans ce passage qu'il écartait la violence contre les prolétaires qui oeuvreraient activement aux côtés de la contre-révolution capitaliste-bourgeoise. Il va de soi que, contre nos frères égarés du prolétariat qui auraient franchi la frontière de leur classe et adopté une attitude contre-révolutionnaire (espionnage pour le compte de la bourgeoisie, lutte aux côtés de l'exploitateur à la façon de certains S.R., menchevicks et anarcho-syndicalistes) on devrait exercer une violence compatible avec la dignité prolétarienne. C'est cela qu'affirme de façon compréhensible le Groupe Ouvrier. Il veut seulement, pour gagner au communisme la sympathie de l'entière masse prolétarienne, qu'un pays où règne la dictature du prolétariat sache transformer et convaincre les prolétaires diversement intentionnés ou tombés dans l'erreur, mais qui sont tout de même des frères de notre classe exploitée. Le Groupe Ouvrier sait que la dictature prolétarienne est avant tout la dictature d'une classe sur une autre et que, pour cette raison, les membres de la classe ouvrière ont un droit en terre prolétarienne, celui de manifester leurs opinions différentes par la parole et par l'écrit afin d'éclaircir, exercer et étendre à travers la discussion, la vérité et la justice prolétariennes. Une liberté déterminée pour les prolétaires ne représente aucun péril pour la dictature prolétarienne parce que l'ordre prolétarien possèdera alors suffisamment de pouvoir pour détourner tout éventuel danger. Et si la bourgeoisie elle-même sait quelquefois faire grâce aux siens qui ont rompu leur propre classe et détruit leur propre ordre, le prolétaire égaré ne doit-il pas être traité par ses propres frères avec l'amour et l'humanité prolétariennes?

Donc, maximum d'effort de conviction et minimum de répression: telle doit être notre devise pour la condition prolétarienne sous la dictature du prolétariat. C'est seulement de cette façon qu'un vrai communiste peut comprendre la position du Groupe Ouvrier.

« Toi, ouvrier et toi paysan, reste tranquille ne proteste pas, ne raisonne pas parce que nous avons de braves types, qui sont aussi des ouvriers et des paysans à qui nous avons confié le pouvoir et qui l'utilisent d'une façon telle que vous ne vous rendez même pas compte que vous êtes soudainement arrivés dans le paradis socialiste ». Parler ainsi signifie avoir foi dans les individus, dans les héros, non pas dans la classe, parce que cette masse grise aux idéaux médiocres (du moins le pensent les chefs) n'est rien de plus qu'un matériau avec lequel nos héros, les fonctionnaires communistes, construiront le paradis communiste. Nous ne croyons pas aux héros et faisons appel à tous les prolétaires afin qu'ils n'y croient pas. La libération des travailleurs sera seulement l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes.

Oui, nous, prolétaires, nous sommes épuisés, affamés, nous avons froid et nous sommes las. Mais les problèmes que nous avons devant nous aucune classe, aucun groupe du peuple ne peut les résoudre pour nous. Nous devons le faire nous-mêmes. Si vous pouvez nous démontrer que les tâches qui nous attendent, nous ouvriers, peuvent être accomplies par une Intelligence, même si c'est une intelligence communiste, alors nous serons d'accord pour lui confier notre destin de prolétaires. Mais personne ne peut nous démontrer cela. Pour cette raison il n'est pas du tout juste de soutenir que le prolétariat est fatigué et n'a pas besoin de savoir ni de décider quoi que ce soit.

#### *La NEP (Nouvelle politique économique)*

La NEP est le résultat direct de la situation des forces productives dans notre pays (8). Elle devait être utilisée pour la consolidation des positions que le prolétariat conquiert en Octobre. Si la révolution avait éclaté dans un des pays à capitalisme avancé cela aurait eu une influence sur la durée et sur le rapide développement de la NEP. Le triomphe de la NEP en Russie (9) est lié à la rapide mécanisation du pays, à la victoire des tracteurs sur les charrues en bois. Sur

(8) Ce n'est pas exact. La NEP est principalement le résultat de l'oeuvre systématiquement criminelle du gouvernement russe et du Komintern dans leur politique étrangère. Si, auprès d'eux, déjà du temps de la révolution de février, cette situation n'avait pas été négligée et trahie; si le gouvernement russe et le Komintern ne s'étaient pas appuyés ensuite sur des « personnalités connues » comme Lévi, Serrati, Frossard, Balabanov, Souvarine, Zetkin, Radek, Klein, Brandler, Bela Kun, Kolatov, Wynkoop, Valetzki, Warski, Thalheimer et autres semblables bonzes et renégats petits ou gros, mais sur les véritables masses révolutionnaires; s'ils avaient accompli correctement et honorablement leur travail théorique, organisatif et leur devoir à l'égard du prolétariat, au lieu de les condamner comme oeuvres de pseudo-communistes et de faux révolutionnaires, nous aurions eu en Europe, depuis longtemps, une révolution communiste; même les résultats de la lutte russe seraient différents: il n'y aurait pas eu la NEP mais le communisme. Jusqu'à un certain point l'origine de la nouvelle politique économique peut être recherchée dans l'esprit et le système du bureaucratisme, fondé sur l'effronterie et l'hypocrisie, dans la domination du privilège, dans l'empire de la corruption; toutes tares qui, dans la révolution russe, ont été cultivées et développées par des types comme Kamenev, Krasnostshokow, Kretinski, Melnitschawski et autres. Les éléments de ce genre sont convaincus que l'âme révolutionnaire du prolétariat des cités industrielles et sa foi en la possibilité de la construction du communisme en Russie se dissipèrent et que, par suite, le péril principal pour la révolution pourra devenir plus grand encore; d'où la nécessité à leurs yeux de faire des concessions à la petite bourgeoisie russe.

(9) Le Groupe Ouvrier de Miasnikov et de Kuznezow pense que la NEP sera même nécessaire en cas d'explosion révolutionnaire en Allemagne. Nous sommes plutôt convaincus que l'éclatement de la révolution dans ce pays signifierait l'immédiate rébellion communiste contre le capitalisme polonais et contre la nouvelle politique économique russe. Par conséquent nous retenons nécessaire, en désaccord sur ce point avec Miasnikov, non pas le dépassement de la NEP, mais, son abolition violente.

ces bases de développement des forces productives s'institue un nouveau rapport réciproque entre les villes et les campagnes. Compter sur l'importation de machines étrangères pour les besoins de l'économie agricole n'est pas juste. Ceci est politiquement et économiquement nocif dans la mesure où cela lie notre économie agricole au capital étranger et affaiblit l'industrie russe. Le 10 novembre 1920, la Pravda, sous le titre « entreprise gigantesque » rapportait la nouvelle de la constitution de la « Société internationale de secours pour la renaissance de l'industrie et de l'agriculture dans l'Oural ». De très importants trusts d'Etat et le « Secours ouvrier international » contrôlent cette société qui dispose déjà maintenant d'un capital de deux millions de roubles-or et est entrée en rapport d'affaires avec l'entreprise américaine « Keith » en acquérant une grande quantité de tracteurs; affaire évidemment jugée avantageuse.

La participation du capital étranger est nécessaire, mais dans quel domaine? Nous voulons, ici, soumettre à tous les questions suivantes: si le « Secours ouvrier international » peut nous aider grâce à ses rapports avec l'entreprise « Keith », pourquoi ne peut-il pas, avec une quelconque autre entreprise, organiser chez nous, en Russie la production des machines qui nous sont nécessaires pour l'agriculture? Ne serait-il pas préférable d'employer les deux millions de roubles-or que la société possède dans la production de tracteurs, ici, chez nous? A-t-on justement envisagé toutes les possibilités? Est-il réellement nécessaire d'enrichir de notre or l'entreprise « Keith » et de lier à elle le sort de notre économie agricole? (10).

La production des machines est possible en Russie même; elle renforcera l'industrie, fusionnera organiquement la campagne et la ville, effacera les différences matérielles et idéologiques entre l'une et l'autre, accroitra leurs liens, ce qui rendra possible l'abandon de la NEP.

La nouvelle politique économique cache en elle des dangers pour le prolétariat. Nous ne devons pas seulement montrer que la révolution sait affronter un examen pratique sur le plan de l'économie et que les formes économiques socialistes sont en fait meilleures que celles capitalistes, mais nous devons aussi affirmer notre position socialiste sans engendrer une caste oligarchique qui détienne le pouvoir économique et politique en craignant par dessus tout la classe ouvrière. Pour prévenir le procès de dégénérescence de la nouvelle politique économique en une nouvelle politique d'exploitation du prolétariat, il est nécessaire de conduire le prolétariat vers l'accomplissement des grandes tâches qui sont devant lui moyennant une cohérente réalisation des principes de la démocratie prolétarienne, ce qui donnera le moyen à la classe ouvrière de défendre les conquêtes de la Révolution d'Octobre contre tous les périls de quelque endroit qu'ils viennent. Le régime interne du parti et les rapports du parti avec le prolétariat doivent être radicalement changés en ce sens.

#### *Contre la politcaillerie de la NEP.*

Le plus grand péril lié à la nouvelle politique économique réside dans le fait que le niveau de vie d'une très grande partie des cadres dirigeants a commencé à changer rapidement. Quand une telle situation arrive au point où les membres de l'administration de certains trusts, par exemple le trust du sucre, reçoivent un salaire mensuel de 200 roubles-or, jouissent gratuitement ou pour un prix modique d'un bel appartement, possèdent une automobile pour leurs déplacements et ont tant d'autres possibilités pour satisfaire les nécessités de la vie à un prix moindre que celui payé par les ouvriers adonnés à la culture de la batterave à sucre, et

(10) Un esprit affairiste plus élevé concerne le IAH de Münzemberg mais dans une logique moins simpliste.

alors que ces mêmes ouvriers, bien qu'ils soient communistes (11), outre les modestes rations alimentaires qui leurs sont accordées par l'Etat, reçoivent seulement 4 ou 5 roubles par mois en moyenne (et avec ce salaire ils doivent également payer le loyer et l'éclairage), il est bien visible qu'on maintient vraiment une différence profonde dans le mode de vie des uns et des autres. Si cet état de chose ne change pas au plus vite mais exerce son influence dix ou vingt ans encore, la condition économique des uns comme des autres déterminera leur conscience et ils se heurteront en deux camps opposés. Nous devons considérer que, si les postes dirigeants, souvent renouvelés, sont occupés par des personnes de très basse extraction sociale, il s'agit dans tous les cas d'éléments nullement prolétariens. Ils forment une très mince couche sociale. Influencés par leur condition économique ils se considèrent les seuls aptes à certaines tâches réservées, les seuls capables de transformer l'économie du pays, de satisfaire le programme revendicatif de la dictature du prolétariat, des conseils d'usine, des délégués ouvriers, à l'aide du verset: « Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal ».

Ils considèrent en réalité ces revendications comme des expressions de l'influence des éléments petits-bourgeois, des forces contre-révolutionnaires. Donc, ici, sans aucun doute un danger menace les conquêtes du prolétariat et il vient d'un côté où l'on pouvait s'y attendre le moins. Pour nous le danger est que le pouvoir prolétarien dégénère en hégémonie d'un groupe puissant décidé à tenir dans ses propres mains le pouvoir politique et économique, naturellement sous le voile de très nobles intentions, « dans l'intérêt du prolétariat, de la révolution mondiale et d'autres idéaux très élevés ». Oui, il existe vraiment le danger d'une dégénérescence oligarchique. Malheureusement la majorité des chefs du PCR ne pense pas de la même façon. A toutes les questions sur la démocratie ouvrière, Lénine, dans un discours prononcé au IX<sup>e</sup> congrès pan-russe des soviets, répondit ainsi:

« A tout syndicat qui pose, en général, la question de savoir si les syndicats doivent participer à la production je dirai: mais cessez donc de bavarder (applaudissements), répondez-moi plutôt pratiquement et dites-moi (si vous occupez un poste responsable, si vous avez de l'autorité, si vous êtes un militant du parti communiste ou d'un syndicat): où avez-vous bien organisé la production, en combien d'années, combien de personnes vous sont subordonnées, un millier ou une dizaine de milliers? Donnez-moi la liste de ceux à qui vous confiez un travail économique que vous avez mené à bonne fin, au lieu de vous attaquer à vingt affaires à la fois pour ne faire aboutir aucune d'elles, faute de temps. Chez nous, avec nos mœurs soviétiques, ce n'est pas toujours qu'on mène une affaire à bonne fin, qu'on peut parler d'un succès durant quelques années; on craint de s'instruire auprès du marchand qui empêche 100% de bénéfices et plus encore, on préfère écrire une belle résolution sur les matières premières et se targuer du titre de représentant du parti communiste, d'un syndicat, du prolétariat. Je vous demande bien pardon. Qu'est-ce qu'on appelle prolétariat? C'est la classe qui travaille dans la grande industrie. Mais où est-elle, la grande industrie? Quel est donc ce prolétariat? Quelle est votre industrie? Pourquoi est-elle paralysée? Parce qu'il n'y a plus de matières premières? Est-ce que vous avez su vous en procurer? Non, Vous écririez une résolution ordonnant de les collecter, et vous serez dans le pétrin; et les gens diront que c'est absurde; donc vous ressemblez à ces oies dont les ancêtres ont sauvé Rome » (12), et qui, pour continuer le discours de Lénine (selon la morale de la fable

(11) Les travailleurs communistes sont en Russie relativement privilégiés par rapport aux autres.

(12) Lénine. *Oeuvres complètes*, Tome 33, pp. 174-175.

bien connue de Krylov) doivent être guidées avec une longue baguette au marché pour y être vendues.

On ne peut pas parler à la façon de Lénine de la démocratie prolétarienne et de la participation du prolétariat à l'économie populaire! La très grande découverte faite par le camarade Lénine est que nous n'avons plus de prolétariat. Nous nous réjouissons avec toi, camarade Lénine! Tu es donc le chef d'un prolétariat qui n'existe même pas! Tu es le chef du gouvernement d'une dictature prolétarienne sans prolétariat! Tu es le chef du parti communiste mais non du prolétariat!

Au contraire du camarade Lénine, son collègue du comité central et du bureau politique Kamenev a une toute autre opinion. Il voit le prolétariat partout. Il le voit chez tous les fonctionnaires qui depuis Moscou se sont installés par voie bureaucratique et lui-même est, selon sa propre opinion, encore plus prolétaire que n'importe quel ouvrier. Il ne dit pas, en parlant du prolétariat: « LUI, le prolétariat... » mais « NOUS, le prolétariat... ». Trop de prolétaires du type de Kamenev participent à la gestion de l'économie populaire; c'est pourquoi il arrive que de semblables prolétaires tiennent d'étranges discours sur la démocratie prolétarienne et sur la participation du prolétariat à la gestion économique: « Permettez s'il vous plaît, dit Kamenev, de quoi parlez-vous? ne sommes-nous pas le prolétariat, un prolétariat organisé en tant qu'unité compacte, en tant que classe? ».

Le camarade Lénine considère tout discours sur la participation du prolétariat à la gestion de l'économie populaire comme un bavardage inutile parce qu'il n'y a pas de prolétariat; Kamenev est du même avis, mais parce que le prolétariat « en tant qu'unité compacte, en tant que classe » gouverne déjà le pays et l'économie, dans la mesure où tous les bureaucrates sont considérés par lui comme prolétaires. Eux, naturellement, se mettent d'accord et, déjà sur quelques points, ils s'entendent particulièrement bien, parce que depuis la révolution d'Octobre Kamenev a pris l'engagement de ne pas prendre position contre le camarade Lénine, de ne pas le contredire. Ils se mettent d'accord sur le fait que le prolétariat existe — naturellement pas seulement celui de Kamenev — mais aussi sur le fait que son bas niveau de préparation, sa condition matérielle, son ignorance politique imposent « que les oies soient tenues loin de l'économie avec une longue baguette ». Et en réalité cela se produit ainsi!

Le camarade Lénine a appliqué ici la fable de façon plutôt impropre. Les oies de Krylov crient que leurs ancêtres sauvèrent Rome (leurs ancêtres, camarade Lénine) tandis que la classe ouvrière ne parle pas de ses ancêtres, mais d'elle-même, parce qu'elle (la classe ouvrière, camarade Lénine) a accompli la révolution sociale et de ce fait elle veut diriger elle-même le pays et son économie! Mais le camarade Lénine a pris la classe ouvrière pour les oies de Krylov et, en la poussant avec sa baguette, il lui dit: « Laissez vos aïeux en paix! Vous, au contraire, qu'avez-vous fait? ». Que peut répondre le prolétariat au camarade Lénine?

On peut tranquillement nous menacer avec une baguette et cependant nous déclarerons à haute voix que la réalisation cohérente et sans hésitation de la démocratie prolétarienne est aujourd'hui une nécessité que la classe prolétarienne russe ressent jusqu'à la moelle. Depuis le IX congrès du PCR(b) l'organisation de la gestion de l'économie est réalisée sans participation directe de la classe ouvrière, à l'aide de nominations purement bureaucratiques. Les trusts sont constitués suivant le même système adopté pour la gestion de l'économie et la fusion des entreprises. La classe ouvrière ne sait pas pourquoi tel ou tel directeur a été nommé, ni pour quel motif une usine appartient à ce trust plutôt qu'à un autre. Grâce à la politique du groupe dirigeant du PCR, elle n'a aucune part à ces décisions.

L'ouvrier se pose la question: comment a-t-il pu se faire que son soviet, le soviet qu'il avait lui-même institué et auquel ni Marx, ni Engels, ni Lénine ni aucun autre n'avaient pensé, comment se fait-il que ce soviet soit mort? Et d'inquiètes pensées le poursuivent...

En 1905, quand personne encore dans le pays ne parlait de conseils ouvriers et que, dans les livres, il était question seulement de partis, d'associations, de ligues, la classe ouvrière russe réalisa les soviets dans les usines. Les conseils ouvriers se présentent en 1917 comme guides de la révolution, non seulement dans la substance mais aussi formellement: soldats, paysans, cosaques se subordonnent à la forme organisationnelle du prolétariat.

La guerre civile que les exploités entreprirent, avec les social-révolutionnaires et les menchevicks, contre le prolétariat au pouvoir, prit un caractère si intense et si âpre qu'elle engagea à fond la classe ouvrière entière; c'est pourquoi les ouvriers furent distraits soit des problèmes du pouvoir des soviets, soit des problèmes de la production pour lesquels ils s'étaient battus. Ils pensaient: nous gérerons plus tard la production. Pour reconquérir la production il faut tout d'abord l'arracher aux exploités rebelles. Et ils avaient raison. Le sort de toutes les conquêtes du prolétariat est étroitement lié au fait de réussir à s'emparer de la production et de l'organiser. Si le prolétariat ne réussit pas à se mettre à la tête de la production et à mettre sous son influence toute la masse petite-bourgeoise des paysans, des artisans et des intellectuels corporatistes, tout sera à nouveau perdu. On ne doit pas parler d'une amélioration des Soviets, mais de leur réorganisation. Ces nouveaux Soviets s'ils se portent au sommet dirigeant de la production, de la gestion des usines, seront non seulement capables d'appeler les masses les plus vastes de prolétaires ou semi-prolétaires à la solution des problèmes qui se posent à eux, mais ils emploieront aussi directement dans la production tout l'appareil étatique, non en paroles mais en fait. Quand, ensuite, le prolétariat aura organisé pour la gestion des entreprises et des industries les Soviets comme cellules fondamentales du pouvoir étatique il ne pourra y rester inactif: il passera à l'organisation des trusts, des syndicats et des organes directeurs centraux, y compris les fameux soviets suprêmes pour l'économie populaire, et donnera un nouveau contenu au travail du comité exécutif central panrusse. Les Soviets destineront tous les membres du comité central panrusse des soviets qui combattirent sur les fronts de la guerre civile au travail sur le front de l'économie. Naturellement tous les bureaucrates, tous les économistes qui se considéraient les sauveurs du prolétariat (dont ils craignent par dessus tout la parole et le jugement) de même que tous les gens qui occupent des postes douilletts dans les divers organismes, lanceront de hauts cris. Ils soutiendront que ce qui précède signifie l'écroulement de la production, la banqueroute de la révolution sociale, parce que beaucoup savent qu'ils doivent leur poste non à leurs capacités, mais à la protection, aux connaissances, aux « bonnes relations », en aucun cas à la confiance du prolétariat, au nom duquel ils administrent. Du reste ils ont plus peur du prolétariat que des spécialistes, des nouveaux dirigeants d'entreprise, des entrepreneurs et des Slastschows.

La comédie pan-russe avec ses directeurs rouges est orchestrée de façon à pousser le prolétariat à sanctionner la gestion bureaucratique de l'économie et à bénir la bureaucratie; c'est une comédie également parce que les noms des directeurs de trusts, fortement protégés, n'apparaissent jamais dans la presse (13) en dépit de leur ardent désir de réclamer. Toutes nos tentatives pour démasquer un provocateur qui, il n'y a pas si longtemps, recevait de la police

(13) Démagogique revendication d'une bureaucratie incapable.

tsariste 80 roubles — le salaire le plus élevé pour ce genre d'activité — et qui se trouve maintenant à la tête du trust du caoutchouc, ont rencontré une résistance insurmontable. Nous voulons parler du provocateur tsariste Leschawa-Murat (le frère du Commissaire du peuple pour le commerce intérieur, NDR). Ceci éclaire à suffisance le caractère du groupe qui avait imaginé la campagne pour les directeurs rouges.

Le Comité exécutif central panrusse des soviets qui est élu pour un an et se réunit pour des conférences périodiques constitue le germe de la pourriture parlementaire. Et on dit: camarades si on vient, par exemple, à une réunion où les camarades Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Boukharine parlent une paire d'heures sur la situation économique, que peut-on faire d'autre, sinon s'abstenir ou approuver rapidement la résolution proposée par le rapporteur? Etant donné que le Comité central panrusse ne s'occupe pas d'économie, il écoute de temps en temps quelques leçons sur ce sujet pour se dissoudre ensuite et chacun s'en va de son côté. Il est même arrivé le fait curieux qu'un projet présenté par les commissaires du peuple fût approuvé sans qu'il n'en ait été fait au préalable une lecture. Dans quel but le lire auparavant? On ne peut pas être, certes, plus instruit que le camarade Kurski (commissaire à la justice). On a transformé le Comité exécutif panrusse en un instrument pour la ratification des actes. Et son président? Il est, avec votre permission, l'organe suprême; mais au regard aux tâches qui s'imposent au prolétariat, il est occupé à des brouilles. Il nous semble au contraire que le comité exécutif central panrusse des soviets devrait plus que tout autre être lié aux masses, et ce suprême organe législatif devrait décider sur les questions les plus importantes de notre économie.

Notre conseil des commissaires du peuple est, selon l'avis même de son chef, le camarade Lénine, un véritable appareil bureaucratique. Mais il voit les racines du mal dans le fait que les gens qui participent à l'inspection ouvrière et paysanne sont corrompus et il propose simplement de changer les hommes occupant les postes dirigeants; après quoi tout ira mieux. Nous avons ici sous les yeux l'article du camarade Lénine paru dans *La Pravda* du 15 janvier 1923: c'est un bel exemple de « politicaille ». Les meilleurs parmi les camarades dirigeants affrontent en réalité cette question en tant que bureaucrates puisqu'ils voient le mal dans le fait que ce soit Tsiouroupa (Rinz) et non Soltz (Kunz) qui préside l'inspection ouvrière et paysanne. Il nous vient à l'esprit le dit d'une fable: « Bien que vous vous y forciez, vous ne pouvez pas devenir musiciens ». Ils se sont corrompus sous l'influence du milieu; le milieu les a rendus bureaucrates. Que l'on change le milieu et ces gens travailleront bien (14).

#### *La question nationale.*

L'influence pernicieuse de la politique du groupe dirigeant du PCR (b) se révéla particulièrement sur le plan de la question nationale. A toute critique et à toute protestation: des proscriptions sans fin (« division méthodique du parti ouvrier »); nominations qui parfois ont un caractère autocratique (personnes impopulaires qui n'ont pas la confiance des camarades locaux du parti); ordres donnés aux républiques (aux populations demeurées pour des décennies et des siècles sous le joug ininterrompu des Romanov personnifiant la domination de la nation grand' russe) tels qu'ils sont aptes à donner une nouvelle vigueur aux tendances chauvinistes dans les larges masses travailleuses, pénétrant même dans les organisations nationales du parti communiste.

La révolution russe, dans ces républiques soviétiques, fut indubitablement accomplie par les forces locales, par le prolétariat local avec l'appui actif des paysans. Et si tel ou tel

(14) Il serait préférable de les chasser tous.

parti communiste national développa un travail nécessaire et important, celui-ci consista seulement dans un appui aux organisations locales du prolétariat contre la bourgeoisie locale et ses soutiens. Mais une fois accomplie la révolution, la praxis du parti, du groupe dirigeant du PCR (b), inspirée par la défiance vis-à-vis des revendications locales, ignore les expériences locales et impose aux partis communistes nationaux divers contrôleurs, souvent de nationalité différente, ce qui exaspère les tendances chauvinistes et donne aux masses ouvrières l'impression que ces territoires sont soumis à un régime d'occupation. La réalisation des principes de la démocratie prolétarienne, avec l'institution des organisations locales étatiques et de parti, éliminera dans toute nationalité les racines de la différence entre ouvriers et paysans. Réaliser ce « front unique » dans les républiques qui ont accompli la révolution socialiste, réaliser la démocratie prolétarienne, signifie instituer l'organisation nationale avec des partis communistes ayant dans l'Internationale les mêmes droits que le PCR (b) et constituant une section particulière de l'Internationale. Mais puisque toutes les républiques socialistes ont certaines tâches communes et que le parti communiste développe dans toutes un rôle dirigeant, on doit convoquer — pour les discussions et les décisions sur les problèmes communs à toutes les nationalités de l'Union des républiques socialistes soviétiques — de périodiques congrès généraux de parti qui élisent, en vue d'une activité stable, un exécutif des partis communistes de l'URSS. Une telle structure organisationnelle des partis communistes de l'URSS peut déraciner et déracinera indubitablement la méfiance au sein du prolétariat et elle présentera en outre une énorme importance pour l'agitation du mouvement communiste dans tous les pays (15).

#### *A propos du parti communiste russe.*

A partir du moment où le PCR organisa le prolétariat en vue de l'insurrection et la prise du pouvoir à partir de ce moment-là il devint un parti de gouvernement et fut, durant la rude guerre civile, la seule force capable d'affronter les restes du régime absolutiste et agraire, les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks. Durant ces trois années de lutte, les organes dirigeants du parti ont assimilé des méthodes de travail adaptées à une guerre civile terrible qu'ils étendent maintenant à une phase toute nouvelle de la révolution sociale et dans laquelle le prolétariat pose des revendications tout à fait différentes.

De cette contradiction fondamentale découlent toutes les déficiences du parti et du mécanisme des soviets. Ces déficiences sont si graves qu'elles menacent d'annuler tout ce que le travail du PCR a produit de bon et d'utile. Mais plus encore elles risquent d'anéantir ce parti en tant que parti d'avant-garde de l'armée prolétarienne internationale; elles menacent — à cause des rapports actuels avec la NEP — de transformer le parti en une minorité de détenteurs du pouvoir et des ressources économiques du pays, qui s'entendent pour s'ériger en une caste bureaucratique.

On ne peut plus soutenir aujourd'hui qu'il soit vraiment nécessaire que le régime interne du parti continue à appliquer la méthode valable au temps de la guerre civile. C'est

(15) Tout l'exposé de cette question par les camarades de l'opposition de Miasnikov montre clairement que dans la Russie entière une seule opposition est unie; concernant la perspective sans issue du redressement du PCR, seule la classe prolétarienne est consciente qu'en représentant le nouveau parti prolétarien révolutionnaire elle peut comprendre la situation et la résoudre. Là ne réside pas la défaillance du gouvernement communiste qui assume, sans y mettre trop de formes, des tendances chauvines et de patriotisme local, mais dans le fait que celles-ci ne sont pas à leur place exacte (dans les fondements de sa politique) surtout en ce qui concerne le développement des forces effectives du prolétariat et leur rassemblement unitaire aux fins de la lutte des classes.

pourquoi, pour défendre les buts du parti, il faut s'efforcer — même si c'est à contre-cœur — d'utiliser des méthodes qui ne sont pas celles du parti.

Dans la situation actuelle, il est objectivement indispensable de constituer un Groupe Ouvrier Communiste, qui ne soit pas lié organisationnellement au PCR, mais qui en reconnaisse pleinement le programme et les statuts (16).

Un tel groupe est en train de se développer nonobstant l'opposition obstinée du parti dominant, de la bureaucratie des soviets et des syndicats. La tâche de ce groupe consistera à exercer une influence décisive sur la tactique du PCR, en conquérant la sympathie de larges masses prolétariennes, de façon telle qu'elle contraigne le parti à abandonner sa ligne directrice.

#### Conclusion.

Sur le terrain de l'insatisfaction profonde de la classe ouvrière, divers groupes se forment qui se proposent d'organiser le prolétariat. Deux courants: la plateforme des libéraux du Centralisme démocratique et celle de « Vérité ouvrière » témoignent, d'un côté, d'un manque de clarté politique, de l'autre, de l'effort de recherche de la classe ouvrière. La classe ouvrière cherche une forme d'expression à son insatisfaction. L'un et l'autre groupe, auxquels appartiennent très probablement des éléments prolétariens honnêtes, jugeant insatisfaisante la situation actuelle, vont vers des conclusions erronées (de type menchevique).

Il persiste dans le parti un régime qui est nocif aux rapports du parti avec la classe prolétarienne et qui, pour le moment, ne permet pas de soulever des questions qui soient, d'une quelconque façon, gênantes pour le groupe dirigeant les PCR (b). De là est venue la nécessité de constituer le Groupe Ouvrier du PCR (b) sur la base du programme et des statuts du PCR, afin d'exercer une pression décisive sur le groupe dirigeant du parti lui-même.

Nous faisons appel à tous les éléments prolétariens authentiques (également à ceux du « Centralisme démocratique », de « Vérité Ouvrière », d'« Opposition Ouvrière » et à ceux qui se trouvent à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur du parti) afin qu'ils s'unissent sur la base du Manifeste du Groupe Ouvrier du PCR(b).

Plus vite ils reconnaîtront la nécessité de s'organiser, moindres seront les difficultés que nous devons surmonter.

Moscou, février 1923.

Le bureau organisatif central provisoire du Groupe Ouvrier du PCR(b).

(16) La « contradiction fondamentale » ne réside pas dans le fait que le centre dirigeant, par intention maligne, ne veut pas laisser se développer la soi-disant « démocratie dans le parti »: il ne peut le faire sous peine de creuser sa propre fosse. La contradiction réside en ceci que le PCR doit servir à la fois deux patrons et que cette chose, à la longue, n'est plus possible. Il doit exécuter la politique des dirigeants réels (qui peuvent être pour 80% des payans, des petits bourgeois ou des néo-capitalistes, mais tous non communistes) et en même temps il lui faut appliquer les principes communistes. Le développement économique doit donc porter à une rupture à l'égard du parti de tous les éléments qui ne sont pas personnellement intéressés par le pouvoir ou qui n'y sont pas entrés en tant que nationaux-sociaux-démocrates, et qui, servant les rangs comme parti du prolétariat armé de la conscience de classe, s'unissent dans la lutte aux éléments semblables déjà groupés dans la IV<sup>e</sup> Internationale (Internationale communiste ouvrière). C'est un procédé frivole et sans espoir que celui qui consiste à se détacher « organisationnellement » du PCR mais à en reconnaître pleinement le programme. Pourquoi, dans ce cas, se détacher? Par de telles « pressions » on ne parviendra jamais à rien; elles provoqueront, de la part du « gouvernement », les habituelles ripostes terroristes, tout autant que dans le cas de constitution formelle, ouverte et explicite, de partis indépendants à l'égard du prolétariat et de sa conscience de classe, décision sans effet du point de vue de la clarté et de la fécondité.

Dans la note 05, page 16, il faut lire:

« *Gemeinwesen* veut dire aussi: la communauté subjective telle qu'elle s'affirme chez une individualité humaine... » et non communauté objectivée, comme cela se déduit d'ailleurs du reste du texte.

P. 44, début du § après la citation, il faut lire:

« De même ils concevaient la nécessité d'un Etat... »

P. 60 début du § 4, il faut lire:

« Le débat qui dès cette époque s'instaure entre tenants d'une révolution classiste et tenants d'une révolution... »

P. 63, § 4, ligne 14, il faut lire: »

« Mais le mouvement qui... »

Ces erreurs ont été malheureusement reprises dans la traduction italienne qui est parue avec un titre plus adéquat:

« Communauté et communisme en Russie » Ed. Jaca Book. Milano.

Dans « BORDIGA ET LA PASSION DU COMMUNISME » Ed. Spartacus, n° 58, un certain nombre d'erreurs ont été commises et trois phrases manquent. Nous avons fait un errata que nous enverrons à tout lecteur qui en fera la demande. Ajoutons de plus qu'en ce qui concerne la note 5, page 63, il est bien évident que les citations ne sont pas extraites de « A propos de la nationalisation de la terre » puisqu'elles sont tirées du chapitre XLVI: « Rente sur les terrains à bâtir, rente sur les mines, prix du terrain », du Livre III du Capital, cf. particulièrement la page 159.

#### PUBLICATIONS

A. BORDIGA: « Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui » - ed. de L'OUBLI - 2 rue Wurtz 75013 Paris.

G. CESARANO: « Manuale di sopravvivenza ».

\*\*\* « Le gauchisme et la grève des P.T.T. » - Supplement au n° 6, série II.